

Pho 327



HANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-SEPTIÈME ANNÉE
N° 160
JANVIER 1923 (1)

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE... 18 Fr.
 { ÉTRANGER... 20 Fr.
LE NUMÉRO... UN FRANC

LA MARCHANDE DE VIOLETTES



Le temps est sec :
allons à pied, me
proposa Pierre
Lignières. Je ne
fais pas assez
d'exercice.

Et il renvoya sa
voiture. Nous sor-
tions du resta-

urant où il avait prié quelques amis. Il nous
avait retenus assez tard en nous racontant ses
débuts qui furent difficiles. J'étais resté le
dernier et, comme il se sentait en verve, il ne
voulait pas me lâcher.

A ce moment, une petite marchande nous
tendit ses bouquets de violettes avec toutes
sortes de supplications lamentables. C'était
une fillette assez mal venue, dégingandée,
les yeux rouges, les joues piquetées de taches
de son, le nez évasé et relevé du bout, les
cheveux en ficelle. Il faisait un froid de loup
qui soulignait son corsage trop mince et sa
jupe effilochée.

Dans ses poèmes d'un ton si juste sur la vie
des humbles, François Coppée a chanté ces
malheureuses qui meurent de l'hiver en offrant le
printemps.

Celle-ci nous apitoyait sans aucun doute.
Nous nous sentions enclins à la générosité,
d'autant plus que nous avions bien diné. Mais
quoi ! il fallait ouvrir nos pardessus. C'est un
geste compliqué, ennuyeux, pénible... On ne peut
savoir ce que sa nécessité supprime d'aumônes.
Voilà un sujet digne de tenter les statisticiens.
Autrefois, les tailleurs favorisaient la charité
par le moyen d'une petite poche extérieure,
réservée à la monnaie d'argent ou de bronze.
Refuser à un mendiant devenait sans excuse.
Deux doigts rapidement introduits dans la
cachette avaient tôt fait de vous libérer. Mais
la petite poche extérieure n'est plus à la mode.
On l'a supprimée. Et notre altruisme ne va pas
tout de même jusqu'à déboutonner et rebou-
tonner une pelisse, chercher, ouvrir et refermer
une bourse. Songez donc !

— A dix sous, les belles violettes !

CARNINE PRÉVENTIVE contre la GRIPPE
LEFRANCQ EN STIMULANT
LES DÉFENSES NATURELLES DE L'ORGANISME

Il ne s'agissait pas d'argent, mais d'un geste, d'une série de petits gestes gênants. Et la marchande, qui manquait de tact et ne comprenait pas une chose si simple, poursuivait ses enchères :

— A quatre sous !

Elle ne se mettait pas à notre place, et nous ne nous mettions pas à la sienne. Tous les malentendus viennent de là.

— A deux sous !

Le spectacle que je vis alors me stupéfia. Je connais de vieille date Pierre Lignières. Il a horreur du moindre dérangement, un peu plus que nous tous. Il ne rend que ces services qui sont une sorte de placement avec intérêts. Son mépris des hommes le met à l'aise pour les priver en toute occasion de son concours. Or, il s'arrêta sur le trottoir, quitta ses gants pour laisser plus de souplesse aux mains, défit entièrement son manteau, prit son porte-monnaie, en tira un louis qu'il déposa dans la main de la fillette. Celle-ci en demeura bouche bée et les yeux écarquillés.

Eh bien ! réclama-t-il, donne-moi mon bouquet.

Elle recouvra la parole, et ce fut pour répondre :

— Voulez-vous tout le panier, Monsieur ?

— Non, non, rien que mon bouquet. Celui que j'ai acheté.

— Choisissez, Monsieur.

Elle ne pouvait croire que ce cadeau s'adressât à sa figure. Aucun doute à cet égard n'était possible. Et quand Lignières se fut emparé, comme d'un paquet, du premier bouquet venu, qu'il fourra dans sa poche sans aucun souci de le flétrir, comme nous allions nous éloigner, la marchande, d'un seul coup, vida son panier à nos pieds, nous cria : « Merci, M'sieu, je vas manger ! » et se sauva à toutes jambes. Elle avait fini sa journée.

Lignières foula les violettes avec majesté. Après quoi il voulut bien me prendre pour confident :

— Ne vous étonnez pas de ma munificence. C'est une dette que j'acquitte.

— Une dette ?

— Parfaitement. Jadis une petite marchande de fleurs, comme celle-ci, aussi laide, m'a sauvé

du découragement, du désespoir. Cela vaut plus de vingt francs. Tout à l'heure, en vous racontant ma jeunesse, je m'en suis souvenu. Cette enfant en a profité.

Je réclamai des explications. Il ne se fit aucunement prier pour m'en fournir.

— C'était il y a déjà bien des années. Je ne tiens pas à en faire le compte. J'avais écrit mon premier livre. Ne cherchez pas son titre : il n'a jamais paru. Cependant, je pensais alors que c'était un chef-d'œuvre. Je le récopiai moi-même ; d'ailleurs je n'aurais pas eu d'argent pour m'offrir un copiste. Ma famille m'avait abandonné à ma vie d'homme de lettres que je menais contre son gré ; elle espérait bien que je serais obligé de regagner sous peu le toit paternel. Pendant que je composais mon ouvrage, j'avais épuisé mes dernières ressources, ou peu s'en fallait. Mais ce manuscrit allait m'ouvrir les portes de la renommée, de la fortune. J'étais sans inquiétude. Je le portai chez le directeur d'une grande revue, de la plus grande. Il me le rendit peu après, avec de sévères critiques. Instantanément, je lui souhaitai une mort violente et immédiate. Je n'ai compris que plus tard la justesse de ses appréciations, et aussi la gratitude que je lui devais pour une lecture rapide et une leçon autorisée de littérature. Il me faisait gagner du temps, bénéficier de mon expérience, et je le maudissais. Rien n'est plus naturel. De son ton bourru, il m'avait demandé : « Quel âge avez-vous ? »

— Vingt-trois ans.

— On n'écrit pas de bons romans avant la trentaine. Vous en écrirez ». Au lieu de tirer de cette boutade un encourageant pronostic j'y voyais un défi. A vingt-trois ans, on considère un homme de trente comme un demi-vieillard ; à cet égard avancé, je voulais être célèbre par le moyen de huit ou dix volumes, de huit ou dix chefs-d'œuvre. Evidemment. Je remportai donc mon roman bien ficelé et courus frapper ailleurs. On me le garda six mois, puis on me le rendit avec de bonnes paroles : sans doute on y avait découvert de grandes qualités, des qualités de premier ordre, mais des obligations antérieures paralysaient la meilleure honne volonté ; on craignait de m'imposer une trop longue attente. Voilà des

« En plus de sa valeur alimentaire, on doit ne pas oublier la réelle valeur apothéropique du Suc musculaire, qui semble agir autrement que par la valeur énergétique qu'il apporte, et qui le fait souvent préférer à la Viande crue elle-même, malgré sa moindre valeur alimentaire. »

« OPOTHÉRAPIE »

Paul CARNOT, Professeur agrégé, Médecin des Hôpitaux



« Or, il nous a été permis de constater que la CARNINE LEFRANCO est parfaitement tolérée, et aussi qu'elle possède une EFFICACITÉ THÉRAPEUTIQUE RIGOREUSEMENT COMPARABLE à celle du suc musculaire frais. »

HOPITAL DE VILLEPINTE.

Extrait du Rapport du Dr LÉFÈVRE, Médecin en Chef



VIEILLESSE

Tableau de Josef ISRAËLS (1824-1911). — École de La Haye.

gens polis, délicats, d'un goût sûr : quel dommage que leur maison fût si encombrée ! Quand je suis seul dans ma chambrette en face de mon auguste paquet, je m'aperçus qu'il n'avait pas été ouvert. Je m'adressai pour la troisième fois à une revue de moindre importance ; on me proposa de prendre part à une nouvelle émission d'actions. Je m'enfuis scandalisé. Puis j'entrepris le tour des éditeurs. Pendant ce temps, je donnais des leçons de grammaire et d'histoire, car je suis licencié ès lettres. Mais je gardais à la littérature tout mon cœur, spécialement à la mienne. Je connus ainsi plusieurs autres échecs. Le dernier fut le plus humiliant : on refusait de me publier, même si je prenais à ma charge les frais de l'édition. Or, je ne les offrais point. De cette visite qui était mon suprême espoir, je sortis désemparé, atteint dans ma fierté et dans cette confiance en soi qui est si nécessaire à qui veut produire, créer. Je me sentais sans courage, prêt à abandonner la lutte, à me replier en province pour me laisser à l'avenir diriger et gouverner par autrui. J'errais au hasard dans les rues, et je me trouvai enfin au boulevard, devant ce restaurant où nous avons dîné tout à l'heure. Je n'avais pas faim, j'étais désargenté et déconfit. Une marchande, comme ce soir, me tendit sous le nez, ses violettes. Je refusai énergiquement. Et

machinalement, je la suivis des yeux. Elle offrait sa marchandise à un passant, puis à un autre, toujours sans succès. Peu à peu je m'intéressai à son manège. Combien le devrait-elle répéter de fois pour gagner ses deux sous ! Personne ne l'écoutait, personne ne s'arrêtait. On marchait vite, on était pressé, on allait dîner. Mais elle, avait-elle dîné ? Cependant, elle continuait ses allées et venues sans se lasser, et même, pour ne pas éloigner les clients, elle souriait, elle tâchait de donner à son visage rouge et commun une expression de gentillesse, elle adoucissait sa voix enrouée. Je finis par compter ses offres. Savez-vous à quel chiffre j'arrivai ?

— Trente ou quarante ?

— Deux cent cinquante ! On ne s'imaginerait pas combien peu de gens pensent à s'arrêter pour acheter des fleurs à une pauvre femme. Et quand je dis deux cent cinquante, c'est que je fus le deux cent cinquante et unième. Je lui donnai dix sous. C'était un peu plus pour moi que le louis d'aujourd'hui, je vous prie de le croire. C'était une somme considérable. Elle l'avait méritée. Je n'avais plus envie de me plaindre. J'avais reçu une leçon de résistance. Vous voyez que je ne l'ai pas oubliée...

Henri BORDEAUX,
de l'Académie Française.

LA CARNINE LEFRANCQ ABRÈGE LES CONVALESCENCES

EN HAUTE ÉGYPTE



L'ALLÉE DES BELIERS, à KARNAK.

LES MAÎTRES HOLLANDAIS

Les tableaux que nous reproduisons dans le présent numéro de *Chanteclair*, faisaient partie de l'EXPOSITION HOLLANDAISE, qui eut lieu à Paris, au printemps dernier, dans la salle du Jeu de Paume, aux Tuileries.

Cette Exposition, avait été organisée au profit de nos régions dévastées, par le Ministre des Pays-Bas, le Jonkheer J. London, avec le concours de peintres hollandais et de collectionneurs de tous pays. Elle obtint le plus vif succès.

L'île de Philae, située à la première cataracte du Nil, est envahie par les eaux, pendant les mois d'hiver, depuis la construction du barrage (1897-1902).

L'île était la perle de l'Égypte et c'est ce qui l'avait fait choisir comme lieu de résidence préférée au temps des Ptolémées et aussi des Empereurs romains qui successivement embellirent et accrurent ses monuments. Philae fut aussi depuis les temps les plus anciens, un lieu sacré où la déesse ISIS était vénérée.



L'ÎLE DE PHILOE, près d'Assouan.

SUR UN CAS DE GROSSESSE PROLONGÉE

Caius Asinius Pollion, orateur et consul Romain, en l'an 714, défit les Dalmates et servit la cause de Marc Antoine. Après la mort du Triumvir, il écrivit une histoire des guerres civiles; à cette occasion Horace lui dédia une Ode (*Lib. II, ode I*). Virgile, dans ses bucoliques, lui dédia l'Eglogue IV, à propos de la naissance d'un enfant, et écrit aux deux vers 60 et 61 :

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem :

Matris longa DECEM tulerunt fastidia menses.

— Petit enfant commencez à connaître votre mère par un sourire, elle a souffert pendant dix mois qu'elle vous a porté dans son sein.

Voilà un exemple de naissance retardée ou de grossesse prolongée, susceptible de réveiller la légendaire et mémorable querelle que soutinrent au XVIII^e siècle, deux médecins de

grand renom, Antoine Petit, d'Orléans, et M.-P. Bouvard, de Chartres, tenaces comme deux vrais beaucerons et ne voulant rien se céder l'un à l'autre.

Dans cette églogue, Virgile fait l'horoscope d'un enfant illustre à qui il applique les prédictions de la Sibylle de Cumes. Saint-Paul fait prévoir par Virgile la venue du Christ, opinion qui fut soutenue par Fulgence, évêque de Carthage, au XV^e siècle.

Les nombreux auteurs, traducteurs et commentateurs de Virgile, estiment, les uns qu'il s'agit de Marcellus, neveu d'Auguste et fils de sa sœur Octavie, les autres qu'il faut voir là, Claudius Drusus Neron, fils de Livie, qui accoucha chez Auguste, trois mois après son mariage avec ce prince, qui l'avait enlevée à Tiberius Claudius Neron, son mari.

D^r Georges PETIT.



AU CAMBODGE. — DÉPART POUR LA CHASSE.

LA CARNINE LEFRANCQ

est d'un Prix élevé, mais..... c'est la seule Préparation

EXCLUSIVEMENT FABRIQUÉE AVEC DU SUC MUSCULAIRE DE BŒUF CONCENTRÉ

(C'est-à-dire privé de la majeure partie des 85% d'eau qu'il contient).

CE SUC MUSCULAIRE EST ENSUITE CONSERVÉ EN UNE SOLUTION SUCRO-GLYCÉRINÉE, SANS AUCUNE ADDITION.

COMMENT JE FUS REÇU AU CONSERVATOIRE

Vivrais-je mille ans — ce qui n'est pas dans les choses probables — que cette date fatidique du 24 février 1848 (j'allais avoir six ans) ne pourrait sortir de ma mémoire, non pas tant parce qu'elle coïncide avec la chute de la monarchie de juillet, que parce qu'elle marque mes tout premiers pas dans la carrière musicale, cette carrière pour laquelle je doute encore avoir été destiné, tant j'ai gardé l'amour des sciences exactes.

J'habitais alors avec mes parents, rue de Beaune, un appartement donnant sur de grands jardins. La journée s'était annoncée très belle : elle fut, surtout, particulièrement froide.

Nous étions à l'heure du déjeuner lorsque la domestique qui nous servait entra en énergumène dans la pièce où nous nous trouvions réunis.

« Aux armes, citoyens ! » hurla-t-elle en jetant, bien plus qu'elle ne les plaçait, les plats sur la table.

Le souvenir de ce repas agité resta d'autant mieux gravé dans mon esprit que ce fut le matin de cette même historique journée, qu'à la lueur des chandelles (les bougies n'existaient que pour les riches familles) ma mère me mit pour la première fois les doigts sur le piano.

Pour m'initier davantage à la connaissance de cet instrument, ma mère, qui fut mon éducatrice musicale, avait tendu, le long du clavier, une bande de papier sur laquelle elle avait inscrit les notes qui correspondaient à chacune des touches blanches et noires, avec leur position sur les cinq lignes. C'était fort ingénieux, il n'y avait pas moyen de se tromper.

Mes progrès au piano furent assez sensibles pour que, trois ans plus tard, en octobre 1851, mes parents crussent devoir me faire inscrire au Conservatoire pour y subir l'examen d'admission aux classes de piano.

Un matin de ce même mois, nous nous rendîmes donc rue du faubourg Poissonnière. C'était là que se trouvait, comme il y fut si longtemps avant d'émigrer rue de Madrid, le Conservatoire national de musique. La grande salle où nous entrâmes, comme en général toutes celles de l'établissement d'alors, avait ses murs peints en ton gris bleu, grossièrement pointillés de noir. De vieilles banquettes en étaient le seul ameublement.

Cette salle, destinée aux examens, représentait une sorte de petit théâtre, avec un rang de loges et une galerie circulaire. Elle était conçue en style du Consulat. Je n'y ai jamais pénétré je l'avoue, sans me sentir pris d'une

certaine émotion. Il me semblait toujours y voir assis, dans une loge en face, au premier étage, comme dans un trou noir, le Premier Consul Bonaparte et la douce compagne de ses jeunes années, Joséphine; lui, au visage énergiquement beau; elle, au regard tendre et bienveillant, souriant, et encourageant les élèves, aux premiers essais desquels ils venaient, l'un et l'autre, assister. La noble et bonne Joséphine semblait, par ses visites dans ce sanctuaire consacré à l'art, en y entraînant celui que tant d'autres graves soucis préoccupaient, vouloir comme adoucir ses pensées, les rendre moins farouches par leur contact avec cette jeunesse qui, forcément, n'échapperait pas un jour aux horreurs des guerres.

Lorsque tous les jeunes gens eurent été informés de l'ordre dans lequel ils auraient à passer l'examen, nous allâmes dans une pièce voisine communiquant par la porte que j'ai appelée fatale, et qui n'était qu'une sorte de grenier poussiéreux et délabré.

Le jury, dont nous allions affronter le verdict, était composé d'Halévy, de Carafa, d'Ambroise Thomas, de plusieurs professeurs de l'Ecole et du Président, directeur du Conservatoire, M. Auber, car nous n'avons que rarement dit : Auber, tout court, en parlant du maître français, le plus célèbre et le plus fécond de tous ceux qui firent

alors le renom de l'opéra et de l'opéra-comique.

A l'appel de mon nom, je me présentai tout tremblant, sur l'estrade. Je n'avais que neuf ans et je devais exécuter le final de la sonate de Beethoven, op. 29. Quelle ambition !...

Ainsi qu'il est dans l'habitude, je fus arrêté après avoir joué deux ou trois pages, et, tout interloqué, j'entendis la voix de M. Auber qui m'appela devant le jury.

Il y avait, pour descendre de l'estrade, quatre ou cinq marches. Comme pris d'étourdissement, je n'y avais d'abord pas fait attention et j'allais chavirer quand M. Auber, obligeamment, me dit : « Prenez garde, mon petit, vous allez tomber, » — puis, aussitôt, il me demanda où j'avais fait de si excellentes études. Après lui avoir répondu, non sans quelque orgueil, que mon seul professeur avait été ma mère, je sortis tout effaré, presque en courant et tout heureux... *IL* m'avait parlé !...

Le lendemain matin, ma mère recevait la lettre officielle. J'étais élève au Conservatoire !...

J. MASSENET.
(*Mon Souvenir*).



J. MASSENET

LA HAYE (HOLLANDE). — MUSÉE DU « MAURITSHUIS »



TÊTE DE JEUNE FILLE

Tableau de Johannes VERMEER, de Delft (1632-1675). — École Hollandaise.

**CARNINE
LEFRANÇO**
SEULE PRÉPARATION
A BASE EXCLUSIVE
DE JUS DE CUISSSES DE BŒUF CORUES
CONCENTRÉ



**RÉSULTATS IMMÉDIATS ET DURABLES
DANS TOUTES LES MALADIES DÉPENDANT
D'UN AFFAIBLISSEMENT DE L'ORGANISME**

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, pure
ou étendue d'un liquide quelconque, eau miné-
rale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon).
FROID ou TIÈDE

Dépôt Général: ÉTABLISSEMENT FUMOUZE, 78, Faut. St Denis-PARIS



CANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-SEPTIÈME ANNÉE
N° 161
JANVIER 1922 (2)

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE . . 18 Fr.
 { ÉTRANGER . 20 Fr.
LE NUMÉRO UN FRANC

UN PORTRAIT.



Tiens! Milial!
dit quelqu'un
près de moi.

Je regardais
l'homme qu'on dési-
gnait, car, de-
puis longtemps,
j'avais envie de
connaître ce
Don Juan.

Il n'était plus jeune. Les cheveux gris, d'un gris trouble, ressemblaient un peu à ces bonnets à poil dont se coiffent certains peuples du Nord, et sa barbe fine, assez longue, tombant sur sa poitrine, avait aussi des airs de fourrure. Il causait avec une femme, penché vers elle, parlant à voix basse, en la regardant avec un œil doux, plein d'hommages et de caresses.

Je savais sa vie, ou du moins ce qu'on en connaissait. Il avait été aimé follement, plusieurs fois; et des drames avaient eu lieu où son nom avait été mêlé. On parlait de lui comme d'un homme très séduisant, presque irrésistible. Lorsque j'interrogeais les femmes

qui faisaient le plus son éloge, pour savoir d'où lui venait cette puissance, elles répondaient toujours, après avoir quelque temps cherché :

— Je ne sais... c'est du charme.

Certes, il n'était pas beau. Il n'avait rien des élégances dont nous supposons doués les conquérants de cœurs féminins. Je me demandais, avec intérêt, où était cachée sa séduction. Dans l'esprit?... On ne m'avait jamais cité ses mots ni même célébré son intelligence... Dans le regard?... Peut-être... Ou dans la voix?... La voix de certains êtres a des grâces sensuelles, irrésistibles, la saveur des choses exquises à manger. On a faim de les entendre, et le son de leurs paroles pénètre en nous comme une friandise.

Un ami passait. Je lui demandais :

— Tu connais M. Milial?

— Oui.

— Présente nous donc l'un à l'autre.

Une minute plus tard, nous échangeâmes une poignée de mains et nous causâmes entre deux portes. Ce qu'il disait était juste, agréable à entendre, sans contenir rien de supérieur. La voix, en effet, était belle, douce,

CONVALESCENCES
DE LA GRIPPE

CARNINE LEFRANCQ
RECONSTITUANT
RAPIDE ET ÉNERGIQUE

caressante, musicale; mais j'en avais entendu de plus prenantes, de plus remuantes. On l'écoutait avec plaisir, comme on regarderait couler une jolie source. Aucune tension de pensée n'était nécessaire pour le suivre, aucun sous-entendu ne surexcitait la curiosité, aucune attente ne tenait en éveil l'intérêt. Sa conversation était plutôt reposante et n'allumait point en nous soit un vif désir de répondre et de contredire, soit une approbation ravie.

Il était d'ailleurs aussi facile de lui donner la réplique que de l'écouter. La réponse venait aux lèvres d'elle-même, dès qu'il avait fini de parler, et les phrases allaient vers lui comme si ce qu'il avait dit les faisait sortir de la bouche naturellement.

Une réflexion me frappa bientôt. Je le connaissais depuis un quart d'heure, et il me semblait qu'il était un de mes anciens amis, que tout, de lui, m'était familier depuis longtemps : sa figure, ses gestes, sa voix, ses idées.

Brusquement, après quelques instants de causerie, il me paraissait installé dans mon intimité. Toutes les portes étaient ouvertes entre nous, et je lui aurais fait peut-être sur moi-même, s'il les avait sollicitées, ces confidences que, d'ordinaire, on ne livre qu'aux plus anciens camarades.

Certes, il y avait là un mystère. Ces barrières fermées entre tous les êtres, et que le temps pousse une à une, lorsque la sympathie, les goûts pareils, une même culture intellectuelle et des relations constantes les ont décadencées peu à peu, semblaient ne pas exister entre lui et moi, et, sans doute, entre lui et tous ceux, hommes et femmes, que le hasard jetait sur sa route.

Au bout d'une demi-heure, nous nous séparâmes en nous promettant de nous revoir souvent, et il me donna son adresse après m'avoir invité à déjeuner, le surlendemain.

Ayant oublié l'heure, j'arrivai trop tôt; il n'était pas rentré. Un domestique correct et muet ouvrit devant moi un beau salon un peu sombre, intime, recueilli. Je m'y sentis à l'aise, comme chez moi. Que de fois j'ai remarqué l'influence des appartements sur le caractère et sur l'esprit! Il y a des pièces où on se sent toujours bête; d'autres, au contraire, où on se sent toujours verveux. Les unes attristent, bien que claires, blanches et dorées; d'autres égayent, bien que tenturées d'étoffes calmes.

Notre œil, comme notre cœur, a ses haines et ses tendresses, dont souvent il ne nous fait point part, et qu'il impose secrètement, furtivement, à notre humeur. L'harmonie des meubles, des murs, le style d'un ensemble agissent instantanément sur notre nature intellectuelle comme l'air des bois, de la mer ou de la montagne modifie notre nature physique.

Je m'assis sur un divan disparu sous les coussins, et je me sentis soudain soutenu, porté, capitoné par ces petits sacs de plume couverts de soie, comme si la forme et la place de mon corps eussent été marquées d'avance sur ce meuble.

Puis je regardai. Rien d'éclatant dans la pièce; partout de belles choses modestes, des meubles simples et rares, des rideaux d'Orient qui ne semblaient pas venir du Louvre, mais de l'intérieur d'un harem, et, en face de moi, un portrait de femme. C'était un portrait de moyenne grandeur montrant la tête et le haut du corps, et les mains qui tenaient un livre. Elle était jeune, nu-tête, coiffée de bandeaux plats, souriant un peu tristement. Est-ce parce qu'elle avait la tête nue, ou bien par l'impression de son allure si naturelle, mais jamais portrait de femme ne me parut être chez lui autant que celui-là dans ce logis. Presque tous ceux que je connais sont en représentation, soit que la dame ait des vêtements d'apparat, une coiffure seyante, un air de bien savoir qu'elle pose devant le peintre d'abord, et ensuite devant tous ceux qui la regarderont, soit qu'elle ait pris une attitude abandonnée dans un négligé bien choisi.

Les unes sont debout, majestueuses, en pleine beauté, avec un air de hauteur qu'elles n'ont pas dû garder longtemps dans l'ordinaire de la vie. D'autres minaudent, dans l'immobilité de la toile; et toutes ont un rien, une fleur ou un bijou, un pli de robe ou de lèvres qu'on sent posé par le peintre, pour l'effet. Qu'elles portent un chapeau, une dentelle sur la tête, ou leurs cheveux seulement, on devine en elles quelque chose qui n'est point tout à fait naturel. Quoi? On l'ignore, puisqu'on ne les a point connues, mais on le sent. Elles semblent en visite quelque part, chez des gens à qui elles veulent plaire, à qui elles veulent se montrer avec tout leur avantage; et elles ont étudié

LA
CARNINE

RELEVÉ AVEC UNE RAPIDITÉ ET
UNE ÉNERGIE INCONTESTABLES
LES MALADES EN ÉTAT DE CACHEMIRE
PULMONAIRE AVANCÉE.



LEFRANÇO

SON INNOCUITÉ PARFAITE
PERMET D'AILLEURS DE
L'ADMINISTRER À TOUTES DOSES
& DE LA PROLONGER LONGTEMPS



LE DOCTEUR MORESTIN (1869-1919).

leur attitude, tantôt modeste, tantôt hautaine. Que dire de celle-là ? Elle était chez elle, et seule. Oui, elle était seule, car elle souriait comme on sourit quand on pense solitairement à quelque chose de triste et de doux, et non comme on sourit quand on est regardée. Elle était tellement seule, et chez elle, qu'elle faisait le vide en tout ce grand appartement, le vide absolu. Elle l'habitait, l'emplissait, l'animait seule ; il y pouvait entrer beaucoup de monde, et tout ce monde pouvait parler, rire, même chanter ; elle y serait toujours seule, avec un sourire solitaire, et, seule, elle le rendrait vivant, de son regard de portrait.

Il était unique aussi, ce regard. Il tombait sur moi tout droit, caressant et fixe, sans me voir. Tous les portraits savent qu'ils sont contemplés, et ils répondent avec les yeux, avec des yeux qui voient, qui pensent, qui nous suivent, sans nous quitter, depuis notre entrée jusqu'à notre sortie de l'appartement qu'ils habitent.

Celui-là ne me voyait pas, ne voyait rien, bien que son regard fut planté sur moi, tout droit. Je me rappelai le vers surprenant de Baudelaire :

Et les yeux attirants comme ceux d'un portrait.

Ils m'attiraient en effet, d'une façon irrésistible, jetaient en moi un trouble étrange, puissant, nouveau, ces yeux peints, qui avaient vécu, ou qui vivaient encore, peut-être. Oh ! quel charme infini et amollissant comme une brise qui passe, séduisant comme un ciel mourant de crépuscule lilas, rose et bleu, et un peu mélancolique comme la nuit qui vient derrière sortait de ce cadre sombre et de ces yeux impénétrables. Ces yeux, ces yeux créés par quelques coups de pinceau, cachaient en eux le mystère de ce qui semble être et n'existe pas, de ce qui peut apparaître en un regard de femme, de ce qui fait germer l'amour en nous.

La porte s'ouvrit. M. Milial entra. Il s'excusa d'être en retard. Je m'excusai d'être en avance. Puis je lui dis :

— Est-il indiscret de vous demander quelle est cette femme ?

Il répondit :

— C'est ma mère, morte toute jeune.

Et je compris alors d'où venait l'explicable séduction de cet homme.

GUY DE MAUPASSANT.

DES AUTOGRAPHES 1

Le goût des autographes a existé de tout temps, et le prince Mettenich était un grand amateur d'autographes.

Il écrivit un jour au critique Jules Janin pour obtenir une lettre de sa main. Le spirituel journaliste répondit : « Bon pour cinquante bouteilles de Johannisberg, payable à vue, par M. le prince de Mettenich ».

Le prince, dit-on, acquitta cette traite de fort bonne grâce.



L'ÉTAT

On sait que nos ancêtres, nourris dans l'étude des classiques, traduisaient simplement des termes latins pour indiquer ce que nous entendons aujourd'hui par le mot « Etat ». Ainsi Montesquieu et La Fontaine disaient « la République » sous la monarchie de Louis XIV, et, sous la République, Danton disait l'« Empire ». On sait du reste que le chant civique

Veillons au salut de l'Empire,

qui, sous Napoléon I^{er}, devint une sorte d'hymne impérial, date de 1793. M. P.



AU JAPON

TOKIO. — 1. Promenade. — 2. Rue des Théâtres.

LE DOCTEUR MORESTIN

Fils d'un médecin de Fort-de-France, à la Martinique, Hippolyte Morestin est né dans cette ville le 1^{er} septembre 1869; mais c'est à Paris qu'il fit ses études classiques et médicales.

Inscrit à la Faculté de Médecine de Paris en 1886, nous le trouvons déjà interne en 1888, c'est-à-dire ayant réussi à son premier concours, à peine âgé de dix-neuf ans. Quatre ans plus tard, en 1892, il était prosecteur; docteur, en 1894, avec une thèse sur les opérations qui se pratiquent par la voie sacrée; chef de clinique de Le Dentu en 1898, et agrégé de chirurgie en 1904, dans la promotion qui comprenait P. Duval et R. Proust.

Elève de Verneuil, de Reclus, de Richelot et de Le Dentu, il était chef de Service à l'Hôpital Saint-Louis, en 1914, au moment où éclatait la guerre; il n'avait encore publié que de rares travaux, parmi lesquels nous devons noter la description des prolongements de la glande sublinguale qui font hernie à travers les insertions musculaires du mylo-hyoïdien; une pathogénie des grenouillettes sus-hyoïdiennes, et le chapitre consacré aux affections chirurgicales de la face, dans le *Nouveau Traité de Chirurgie de Le Dentu et Delbet*.

Mais sur le terrain de la chirurgie militaire,

Morestin se révéla rapidement maître incomparable.

Anatomiste impeccable, opérateur d'une grande virtuosité, Morestin avait toujours montré une extrême préoccupation de n'altérer que le moins possible, par son bistouri, l'esthétique du corps humain. C'est ainsi qu'il avait recommandé d'ouvrir les abcès du sein par la voie axillaire, et de faire, dans l'opération de l'appendicite, l'incision dans la partie velue du pubis. De même, il n'abordait les abcès du cou que par la voie buccale.

Il était ainsi bien préparé à devenir le chirurgien des blessés de la face, dont le service lui était bientôt confié au Val-de-Grâce, et où il accomplit des prodiges de restaurations faciales et crâniennes, qui lui valurent une notoriété extraordinaire.

Simple infirmier au moment de la mobilisation, Morestin avait été nommé médecin-major de 1^{re} classe, en 1917, au moment où ce grade était conféré de droit à tous les agrégés, et c'est comme tel qu'il fut promu officier de la Légion d'honneur.

Après la guerre, il allait obtenir la chaire de médecine opératoire, quand, en quelques jours, il fut emporté par une broncho-pneumonie gripale. Il mourut le 1^{er} février 1919.



LE CONCOURS DE PROSE

19 mars 1850. *A l'Académie Française, on juge le concours de prose, voici comment :*

« M. de Barante lit une brochure; M. Mérimée écrit; MM. de Salvandy et Vitet causent à voix haute; MM. Guizot et Pasquier causent à voix basse; M. de Ségur tient un journal; MM. Mignet, Lebrun et Saint-Aulaire rient de je ne sais quels lazzi de M. Viennet; M. Scribe fait des dessins à la plume sur'un couteau de bois; M. Flourens arrive et ôte son paletot; MM. Patin, de Vigny, Pongerville et Empis regardent le plafond ou le tapis; M. Sainte-Beuve s'exclame de temps en temps; M. Villemain lit le manuscrit, en se plaignant du soleil qui entre par la fenêtre d'en face; M. de Noailles est absorbé dans une manière d'almanach qu'il tient ouvert; M. Tissot dort; Moi, j'écris ceci. Les autres académiciens sont absents. — Le sujet du concours est l'éloge de Madame Staël ».

VICTOR HUGO.

N'INFLIGEZ-PAS à vos chers petits malades
LE SUPPLICE DES
 Sirop antiscorbutique :: Huile de Morue ::
 :: Emulsions :: et autres Drogues ::

DONNEZ-LEUR LA CARNINE LEFRANCO
 dont le goût est délicieux et
 l'activité dix fois plus grande.

ILS VOUS SERONT RECONNAISSANTS

PASTEUR

Pasteur n'a jamais pensé que la science dérogeât en se mêlant à la vie et en se mariant à l'action. Il n'a pas dédaigné, comme des conséquences négligeables, les applications pratiques de ses découvertes; il les a lui-même cherchées, déduites, améliorées en vue du bien public.

Avec un désintéressement dont il n'admettait pas même qu'on le louât, il a, par ses études sur les ferments, sur la maladie des vers à soie, sur le charbon, relevé des industries défaillantes, rassuré des milliers d'agriculteurs, semé la richesse ou arrêté la dévastation dans des provinces entières, prodigué sans compter, autour de lui, les trésors dus à son génie.

Et lorsque le cours de ses travaux l'eût amené à se pencher sur la douleur humaine, il ne sut plus se détacher d'elle et il ne se déshabituait plus de la soulager.

Il se livra à elle tout entier; il lui appartenait sans réserve; il donna à la misère apitoyée le frisson de l'amour et le charme de la bonté.



Raymond POINCARÉ

BELGIQUE - MUSÉE DE LIÈGE



MARIANNE

Tableau de J. F. PORTAELS, peintre belge (1818+1895).

LA BOUQUETIÈRE

*Épris des Margots idiales
Et rêvant au sicle dernier,
Je la rencontrai près des Halles
Qui portait un petit panier...*

*Elle était blonde, presque rousse,
L'œil malin, mais bon en dessous,
El vendait, piqués dans la mousse,
De petits bouquets à deux sous.*

*Mon caprice, en cette matière,
D'un peu d'amour se compliquait;
La fraîcheur de la bouquetière
Me fit désirer le bouquet.*

*Car elle était fraîche à merveille;
Ses fleurs avaient l'air engageant;
Mais j'avais trop soigné la veille:
Il ne me restait plus d'argent.*

*Eh bien, je le dis sans reproches,
Avant, ce matin, oublié
De mettre de l'ordure dans mes poches...
Et j'étais fort humilié.*

*Elle, devinant ma pensée,
Prit le bouquet entre ses doigts:
« C'est le dernier, je suis pressée,
Vous me paierez une autre fois. »*

*Puis elle rit, étant de celles
Qui, plébiciennes au cœur bant,
D'une reprise à ses dentelles
Faisaient crédit à Diderot.*

PAUL ARÈNE

BONAPARTE INTIME

Nulle part, si ce n'est sur un champ de bataille, je n'ai vu Bonaparte plus satisfait que dans ses jardins de la Malmaison.

Dans les premiers jours du Consulat, nous y allions tous les samedis soir et nous y passions la journée du dimanche et quelquefois celle du lundi. Bonaparte y négligeait un peu le travail pour la promenade et pour surveiller lui-même les embellissements qu'il faisait exécuter. Dans les commencements, il visita quelquefois les environs, mais les rapports de la police l'arrachèrent à sa sécurité naturelle en lui faisant craindre des partisans royalistes embusqués pour l'enlever.

Pendant les quatre ou cinq premiers jours qu'il passa à la Malmaison, il s'amusait souvent à calculer le revenu de cette terre. Il n'oubliait ni le soin du parc, ni les légumes du potager. Il trouvait dans ses comptes 8.000 francs de revenu. — Cela n'est pas mal, disait-il, mais pour habiter cette propriété il faudrait avoir 30.000 livres de rente.

Un de ses grands plaisirs à la campagne, c'était de voir une femme élevée et élancée, vêtue d'une robe blanche, se promener à l'ombre d'une allée touffue. Il ne pouvait pas souffrir les robes de couleur, surtout les robes foncées, et les femmes trop grasses lui déplaisaient souverainement. Les femmes enceintes lui faisaient éprouver également une répugnance invincible et il était bien rare qu'il en invitât à ses fêtes ou à ses dîners.

Il avait tout ce qu'il fallait pour être ce que l'on appelle, dans le monde, un homme aimable, excepté la volonté de l'être. Il imposait trop pour attirer, et quand on ne le connaissait pas bien, on éprouvait en sa présence un sentiment de crainte involontaire.

Dans le salon dont l'excellente Joséphine faisait les bonheurs avec tant de grâce et d'affabilité, tout respirait la franchise et la gaieté



LES JARDINS ET LE CHATEAU DE LA MALMAISON

en l'absence du maître; tout changeait à son arrivée et les yeux se portaient sur sa figure afin d'y lire la disposition de son esprit : s'il allait être silencieux ou causeur, gai ou taciturne.

Souvent, il parlait beaucoup, quelquefois même un peu trop, mais il racontait d'une manière on ne peut plus agréable et véritablement entraînante. Sa conversation roulait rarement sur des objets gais ou plaisants, jamais sur des choses futiles. Il aimait tant à discuter que, dans la chaleur de la discussion, il était facile de lui faire dire les secrets qu'il cachait le plus soigneusement.

Quand il était de bonne humeur, ses petites caresses ordinaires consistaient en de petits soufflets avec l'index et le second doigt, ou à pincer légèrement le bout de l'oreille.

Dans ses conversations les plus amicales avec ceux qu'il admettait toujours dans son intimité, il avait accoutumé de dire : « Vous êtes un niais, un nigaud, une bête, un badaud, un sot, un imbécile. » Ces six mots lui servaient à varier son répertoire d'amitiés, mais jamais il ne les employait sérieusement, et le ton avec lequel il les prononçait en rendait la signification toute bienveillante.

BOURRIENNE.

CARNINE LEFRANÇO

Pur Suc de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ.

Sous forme de Sirop de saveur agréable

... CONVALESCENCES ... FAIBLESSE ...
MALADIES DE L'ESTOMAC et de l'INTESTIN
ANOREXIE - ANÉMIE - NEURASTHÉNIE
TUBERCULOSE - DÉBILITÉ - CHLOROSE

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour
pure ou étendue d'un liquide quelconque.
eau minérale ou carbonatée, thé, lait, etc.
[pas de bouillottes] FROID ou TIEDE

Dépôt Général: ÉTABLISSEMENTS FUMOUZE 78 Fg S^t Denis-PARIS



BONAPARTE, PREMIER CONSUL

Tableau de Dominique INGRES, peintre français (1780-1867). — Musée de Liège, Belgique



DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

N° 162

FÉVRIER 1922 (1)

JOURNAL BI-MENSUEL

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE... 18 Fr
 { ÉTRANGER... 20 Fr

LE NUMÉRO... UN FRANC

MADAME DE LUZY



Quand j'entrai, Pauline de Luzy me tendit la main. Puis nous gardâmes un moment le silence. Son écharpe et son chapeau de paille reposaient négligemment sur un fauteuil.

La prière d'Orphée était ouverte sur l'épingle. S'approchant de la fenêtre, elle regarda le soleil descendre à l'horizon sanglant.

— Madame, lui dis-je enfin, vous souvient-il des paroles que vous avez prononcées, il y a deux ans jour pour jour, au pied de cette colline, au bord du fleuve vers lequel vous tournez les yeux ?

Vous souvient-il que, promenant autour de vous une main prophétique, vous m'avez fait voir par avance les jours d'épreuve, les jours de crime et d'épouvante ? Vous avez arrêté sur mes lèvres l'aveu de mon amour, et vous m'avez dit : « Vivez, combattez pour la justice et pour la liberté. » Madame, depuis que votre main, que

je n'ai pas assez couverte de larmes et de baisers, m'a montré la voie, j'ai marché hardiment. Je vous ai obéi. J'ai écrit, j'ai parlé. Pendant deux ans, j'ai combattu sans trêve les brouillons faméliques qui sèment le trouble et la haine, les tribuns qui séduisent le peuple par les démonstrations convulsives d'un faux amour et les lâches qui sacrifient aux dominations provinciales.

Elle m'arrêta d'un geste et me fit signe d'écouter. Nous entendîmes alors venir, à travers l'air embaumé du jardin, où chantaient les oiseaux, des cris lointains de mort : « A la lanterne, l'aristocrate !... Sa tête sur une pique ! »

Pâle, immobile, elle tenait un doigt sur la bouche.

— C'est, repris-je, quelque malheureux qu'ils poursuivent. Ils font des visites domiciliaires et des arrestations nuit et jour dans Paris.

Peut-être vont-ils entrer ici. Je dois me retirer pour ne pas vous compromettre. Bien que peu connu dans ce quartier, je suis, par le temps qui court, un hôte dangereux.

— Restez ! me dit-elle.

BOV'CARDIAC

SUC DE MUSCLE CARDIAQUE FRAIS

* * SIROP DE SAVEUR AGREABLE * *

PUISSANT RÉGÉNÉRATEUR
DU CŒUR

CETTE PRÉPARATION ÉTANT CONCENTRÉE,

REPRÉSENTE PAR CUILLERÉE À SOUPE

25 GRAMMES DE TISSU MYOCARDIQUE.

Pour la seconde fois, des cris déchirèrent l'air paisible du soir. Ils étaient mêlés de bruits de pas et de coups de feu. Ils se rapprochaient, on entendait : « Fermez les issues, qu'il ne s'échappe pas, le scélérat ! »

Madame de Luzy semblait plus calme à mesure que le danger se rapprochait.

Montons au second étage, dit-elle ; nous pourrions voir, à travers les jalousies, ce qui se passe dehors.

Mais à peine avaient-ils ouvert la porte, qu'ils virent, sur le palier, un homme livide, défait, dont les dents claquaient, dont les genoux s'entrechoquaient. Ce spectre murmurait d'une voix étouffée :

— Sauvez-moi, cachez-moi ! Ils sont là...

Ils ont forcé ma porte, envahi mon jardin. Ils viennent.....

..

Madame de Luzy, reconnaissant Planchonnet, le vieux philosophe qui habitait la maison voisine, lui demanda tout bas :

— Ma cuisinière vous a-t-elle vu ? Elle est jacobine !

— Personne ne m'a vu.

— Dieu soit loué, mon voisin !

Elle l'entraîna dans sa chambre à coucher où je les suivis. Il fallait aviser, il fallait trouver quelque cachette où elle put garder Planchonnet plusieurs jours, plusieurs heures au moins, le temps de tromper et de laisser ceux qui le cherchaient. Il fut convenu que j'observerais les alentours et, que sur le signal que je donnerais le pauvre ami sortirait par la petite porte du jardin.

En attendant, il ne pouvait se tenir debout. C'était un homme étonné.

Il essaya de faire entendre qu'il était recherché, lui, l'ennemi des prêtres et des rois, pour avoir conspiré avec M. de Cazotte contre la Constitution et s'être joint, le 10 Août, aux défenseurs des Tuileries ! C'était une indigne calomnie. La vérité était que Lubin le poursuivait de sa haine, Lubin, naguère son boucher qu'il avait voulu cent fois bâtonner pour lui apprendre à mieux peser sa viande et qui maintenant présidait la section où il avait eu son étal.

En murmurant ce nom d'une voix étranglée, il crut voir Lubin lui-même, et se cacha la face dans les mains. Vraiment des pas montaient dans l'escalier. Madame de Luzy tira le verrou et poussa le vieillard derrière un paravent. On heurta à la porte, et Pauline reconnut la voix de sa cuisinière, qui lui criait d'ouvrir, que la municipalité était à la grille, avec la garde nationale, et qu'ils venaient faire une perquisition.

— Ils disent, ajouta la fille, que Planchonnet est dans la maison. Moi, je sais bien que non, que vous ne voudriez pas cacher un scélérat de cette espèce ; mais ils ne veulent pas me croire.

— Et bien, qu'ils montent ! cria Madame de Luzy à travers la porte. Faites leur visiter toute la maison, de la cave au grenier.

En entendant ce dialogue, le pauvre Planchonnet s'était évanoui derrière son paravent, où je parvins à grand'peine à le ranimer, en lui jetant de l'eau sur les tempes. Quand ce fut fait :

— Mon ami, dit tout bas la jeune femme au vieillard, fiez-vous à moi. Rappelez-vous que les femmes sont rusées.

Alors, avec tranquillité, comme si elle eût été occupée d'un soin domestique et quotidien, elle tira le lit un peu en avant de l'alcôve, défit la couverture et, avec mon aide, disposa les trois matelas de manière à ménager, du côté de la ruelle, un espace entre le plus bas et le plus élevé.

Comme elle prenait ses dispositions, un grand bruit de souliers, de sabots, de crosses et de voix rauques éclata dans l'escalier. Ce fût, pour tous trois, une minute terrible ; mais le bruit monta peu à peu au-dessus de nos têtes. Nous comprîmes que la garde, conduite par la cuisinière jacobine, fouillait d'abord les greniers. Le plafond craquait ; on entendait des menaces, des gros rires, des coups de pied et des coups de baïonnette dans les cloisons. Nous respirions, mais il n'y avait pas une seconde à perdre. J'aidai Planchonnet à se couler dans l'espace ménagé entre les matelas.

En nous regardant faire, Madame de Luzy secouait la tête. Le lit, ainsi bouleversé, avait un air suspect.

La Carnine Lefrançois

est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques





CENDRILLON

Tableau de Joseph BAIL (1862-1901). — Ecole Française

Elle essaya de le refaire exactement ; mais elle ne put y parvenir.

Il faut que je m'y mette, dit-elle.

Elle regarda à la pendule ; il était sept heures du soir. Elle songea qu'on ne trouverait pas naturel quelle fût couchée si tôt. Quant à se dire malade, il n'y fallait pas songer : la cuisinière jacobine découvrirait la ruse.

Elle demeura ainsi pensive quelques secondes ; puis, tranquillement, simplement, avec une auguste candeur, elle se déshabilla devant moi, se mit au lit et m'ordonna de retirer mes souliers, mon habit et ma cravate :

— Il faut que vous soyez mon amant et qu'ils nous surprennent. Quand ils viendront, vous n'aurez pas eu le temps de réparer le désordre de votre toilette. Vous leur ouvrirez en veste, les cheveux épars.

Toutes nos dispositions étaient prises quand la troupe civique descendit du grenier en sacrant et en pestant.

Le malheureux Planchonnet fut saisi d'un tel tremblement qu'il secouait tout le lit.

De plus, sa respiration était si forte, qu'on en devait entendre le sifflement jusque dans le corridor.

— C'est dommage, murmura Madame de Luzy, j'étais si contente de mon petit artifice. Enfin ! ne désespérons point, et que Dieu nous aide !

Un poing rude secoua la porte.

— Qui frappe ? demanda Emilie.

— Les représentants de la nation.

— Ne pouvez-vous attendre un moment ?

— Ouvrez, ou nous brisons la porte !

— Mon ami, allez ouvrir.

Tout à coup, par une espèce de miracle, Planchonnet cessa de trembler et de râler.

° °

C'est Lubin qui entra le premier, ceint de son écharpe et suivi d'une douzaine de piques. Tournant alternativement ses regards sur Madame de Luzy et sur moi :

— Peste ! s'écria-t-il, nous dénichons des amoureux. Excusez-nous, la helle !

Puis, se tournant vers les gardes :

— Seuls, les sans-culottes ont des mœurs. Mais, en dépit de ses maximes, cette rencontre l'avait mis en gaieté.

Il s'assit sur le lit et, prenant le menton de la belle aristocrate :

— Il est vrai, dit-il, que cette bouche là n'est pas faite pour marmotter jour et nuit des *Paier*. Ce serait dommage. Mais la République avant tout. Nous cherchons le traître Planchonnet. Il est ici, j'en suis sûr. Il me le faut. Je le ferai guillotiner. Ce sera ma fortune.

— Cherchez-le donc !

Ils regardèrent sous les meubles, dans les armoires, passèrent des piques sous le lit et sondèrent les matelas avec des baïonnettes.

Lubin, se grattant l'oreille, me regardait du coin de l'œil. Madame de Luzy, craignant pour moi un interrogatoire embarrassant :

— Mon ami, me dit-elle, tu connais aussi bien que moi la maison ; prends les clefs et conduis partout M. Lubin. Je sais que ce sera un plaisir pour toi que de guider des patriotes.

Je les conduisis à la cave, où ils culbutèrent les margotins et burent un assez grand nombre de bouteilles. Après quoi, Lubin défonça, à coups de crosse, les tonneaux pleins et, sortant de la cave inondée de vin, donna le signal du départ. Je les reconduisis jusqu'à la grille, que je refermai sur leurs talons, et je courus annoncer à Madame de Luzy que nous étions sauvés.

A cette nouvelle, penchant la tête dans la ruelle, elle appela :

— Monsieur Planchonnet ! Monsieur Planchonnet !

Un faible soupir lui répondit.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-elle. Monsieur Planchonnet, vous m'avez fait une peur affreuse. Je vous croyais mort.

Puis, se tournant vers moi :

— Pauvre ami, vous qui aviez tant de plaisir à me dire, de temps en temps, que vous m'aimiez, vous ne me le direz plus !

Anatole FRANCE.





souverains belges, eut lieu le 31 janvier 1922.

LE PAYS

*Ma France, quand on a nourri son cœur latin
Du lait de votre Gaule,
Quand on a pris sa vie en vous comme le thym,
La fougère et le saule;
Quand on a bien aimé vos forêts et vos eaux,
L'odeur de vos feuillages,
La couleur de vos jours, le chant de vos oiseaux,
Dès l'aube de son âge;
Quand, amoureux du goût de vos bonnes saisons
Chaudes comme la laine,
On a fixé son âme et bâti sa maison
Au bord de votre Seine;*

LE MÉDECIN DE LOUIS XI

Coitier recevait de Louis XI, dont il était le médecin, jusqu'à 30.000 livres par mois. Mais le roi, fatigué de ses propres largesses, donna l'ordre à son prévôt, de se défaire sourdement de son Esculape.

Coitier averti par le prévôt, son ami, songea à conjurer le malheur qui le menaçait. Connaissant la faiblesse du roi pour la vie, il dit au prévôt que ce qui l'affligeait le plus, c'était le grand malheur qui allait frapper son souverain. « J'ai remarqué, dit-il, grâce à une science particulière, que le roi ne me survivra que de quatre jours; c'est un secret que je vous confie comme à un ami fidèle; n'en parlez pas ».

Le prévôt donna ou fit semblant de donner dans le panneau. Il se hâta d'avertir le roi. Celui-ci, épouvanté, ordonna qu'on laissât Coitier en repos, à la condition qu'il ne se présenterait plus devant lui.

Le médecin obéit de bon cœur, se retira avec des biens considérables, fit bâtir une maison dans la rue Saint-André-des-Arts, et fit mettre au-dessus un abricotier avec cette devise: « A l'abri Coitier ».

Madame la Comtesse de Noailles est le premier écrivain étranger que l'Académie royale de langue française de Belgique vient d'accueillir parmi ses membres. Sa réception solennelle, en présence des

*Quand on a jamais vu se lever le soleil
Ni la lune renaître
Ailleurs que sur vos champs, que sur vos blés vermeils,
Vos chènes et vos hêtres;*

*Quand, jaloux de goûter le vin de vos pressoirs,
Vos fruits et vos châtaignes,
On a bien médité dans la paix de vos soirs
Les livres de Montaigne;*

*Quand, pendant vos étés luisants, où les lézards
Sont verts comme des fèves,
On a senti fleurir les chansons de Ronsard
Au jardin de son rêve;*

*Quand on a respiré les automnes serens
Où coulent vos réines;*

*Quand on a senti vivre et pleurer dans son sein
Le cœur de Jean Racine;*

*Quand votre nom, miroir de toute vérité,
Emcut comme un visage,
Alors, on a conclu avec votre beauté
Un si fort mariage,*

*Que l'on ne sait plus bien quand l'azur de votre ail
Sur le monde flamboie,
Si c'est dans sa tendresse ou bien dans son orgueil
Qu'on a le plus de joie....*

Comtesse MATHIEU DE NOAILLES.

Pas d'appétit!
LA CARNINE
LEFRANCO
est particulièrement indiquée chez les personnes qui s'alimentent mal ou insuffisamment et sont, de ce fait, menacées de déchéance physique. Elle ramène TOUJOURS l'appétit dès le 1^{er} Flacon.

LES DISCOURS POLITIQUES AU JAPON

Il y a un proverbe japonais qui résume l'opinion générale sur les discours politiques : « Il parle trop, il n'arrivera jamais au pouvoir ». Avant l'ère Meiji, l'art oratoire ne jouissait d'aucune popularité au Japon. On s'en tenait à ce que pensent Confucius et Meng-Tsen pour qui la verbosité est synonyme d'insincérité.

Ces maîtres de la philosophie chinoise enseignent en effet que l'homme vraiment sage est sobre de paroles. Aussi le bouddhiste, beau parleur, haranguant les foules, était-il considéré comme un imposteur et presque toujours écouté avec hostilité. Ces sentiments subsistent encore et il s'ensuit que l'homme politique, pour ne pas braver les préjugés de ses auditeurs, n'a point recours aux artifices du langage et de la rhétorique.

Il sait d'avance que toute tentative d'aller à l'encontre des idées reçues ne pourrait aboutir qu'à des manifestations défavorables de la part de l'assistance, et pour ne pas provoquer des huées, il met une sourdine à son effervescence. Lorsque le général Nogi, après la mort du

Mikado, se tua par patriotisme, son suicide fut qualifié d'acte sublime; quiconque eût essayé de soutenir le contraire, aurait été bafoué et traité d'ennemi de la nation. Quelques orateurs se croyant en droit de juger autrement cette désertion de la vie, connurent le risque de se faire lapider. Le Japonais ne souffre pas d'entendre contredire ses croyances. C'est l'obstacle à la liberté de discussion; cette manière de voir est partagée par les masses. Cependant, depuis quelque temps, il se produit une réaction contre ce mépris de l'éloquence politique. Dans les écoles du gouvernement et dans les institutions privées, on commence à apprendre à la jeunesse les avantages de cultiver la parole. On s'exerce au discours. Il y a des débats contradictoires à la suite desquels on distribue des prix. Les hommes d'Etat eux-mêmes n'hésitent pas à paraître en public et à faire des allocutions. On rompt avec la prévention d'autrefois et l'on tire profit du charme du verbe. Encore un des signes de l'influence de l'Occident.

SHIN-NIHON.

AMSTERDAM. — MUSÉE DE L'ÉTAT



LE JOYEUX BUVEUR

Tableau par Frans HALS (1581 + 1666). École Hollandaise.

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA
CARNINE
LEFRANCO

se conduit comme
un sérum musculaire
ANIMÉ ET VIVANT

AUGMENTANT
RAPIDEMENT
LES FORCES
ET LE POIDS DES MALADES

grâce à ses Nucléoprotéïdes,
A SES VITAMINES,
et à sa richesse naturelle
EN LÉCITHINE
et en principes martiaux

PORTRAIT DE M^{me} DE CHATEAUBRIAND

« M^{me} de Chateaubriand avait fondé un hospice, l'infirmerie Marie-Thérèse; elle visitait les pauvres, surveillait les crèches, présidait les bureaux de charité, secourait les malades, donnait et priait; et, en même temps, elle rudoyait son mari, ses parents, ses amis, ses gens; était aigre, dure, prude, médisante, amère. Le bon Dieu pèsera tout cela là-baut.

« Elle était laide, marquée de petite vérole, avait la bouche énorme, les yeux petits, l'air chétif, et faisait la grande dame, quoiqu'elle fût plutôt la femme d'un grand homme, que la femme d'un grand seigneur. Elle, de sa naissance, n'était autre chose que la fille d'un armateur de Saint-Malo. M. de Chateaubriand la craignait, la détestait, la ménageait et la caïolait.

« Elle profitait de ceci pour être insupportable aux pâles bumains. Je n'ai jamais vu abord plus revêche et accueil plus formidable. J'étais adolescent quand j'allais chez M. de Chateaubriand. Elle me recevait fort mal, c'est-à-dire, ne me recevait pas du tout. J'entrais, je saluais, M^{me} de Chateaubriand ne me voyait pas, j'étais terrifié. Ces terreurs faisaient de mes visites à M. de Chateaubriand de vrais cauchemars auxquels je pensais quinze jours et quinze nuits d'avance. M^{me} de Chateaubriand haïssait quiconque venait chez son mari autrement que par les portes qu'elle ouvrait. Elle ne m'avait point présenté; donc, elle me haïssait. Je lui étais parfaitement odieux, et elle me le montrait.

« Une seule fois dans ma vie et dans la sienne, M^{me} de Chateaubriand me reçut bien.

« Un jour, j'entrais, pauvre petit diable, comme à l'ordinaire avec ma mine de lycéen épouvanté, et je roulais mon chapeau dans mes mains.

« M. de Chateaubriand demeurait encore rue

Saint-Dominique, numéro 27. J'avais peur de tout chez lui, même de son domestique qui m'ouvrait la porte. J'entrai donc. M^{me} de Chateaubriand était dans le salon qui précédait le cabinet de son mari. C'était le matin et c'était l'été. Il y avait un rayon de soleil sur le parquet, et, ce qui m'éblouit et m'émerveilla bien plus que le rayon de soleil, il y avait un sourire sur le visage de M^{me} de Chateaubriand!

« — C'est vous, Monsieur Victor Hugo? me dit-elle.

« Je me crus en plein rêve des Mille et une Nuits : M^{me} de Chateaubriand souriant ! M^{me} de Chateaubriand, sachant mon nom, prononçant mon nom ! C'était la première fois qu'elle daignait paraître s'apercevoir que j'existais : je saluai jusqu'à terre.

« Elle reprit :

« — Je suis charmée de vous voir.

« Je n'en croyais pas mes oreilles. Elle continua :

« — Je vous attendais. Il y avait longtemps que vous n'étiez venu.

« Pour le coup, je pensai sérieusement, qu'il devait y avoir quelque chose de dérangé, soit en moi, soit en elle.

« Cependant, elle me montrait du doigt une pile quelconque, assez haute qu'elle avait sur une petite table, puis elle ajouta :

« — Je vous ai réservé ceci, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir. Vous savez ce que c'est?

« C'était un cbocolat religieux qu'elle protégeait et dont la vente était destinée à ses bonnes œuvres. Je pris et je payai. C'était l'époque où je vivais quinze mois avec huit cents francs. Le cbocolat et la souris de M^{me} de Chateaubriand me coûtèrent quinze francs; c'était pour moi, alors, comme quinze cents francs aujourd'hui.

« C'est le sourire de femme le plus éber qui m'ait jamais été vendu. »

VICTOR HUGO.

VISIONS D'ORIENT

Photos Ch. Cordier



1. Macédoine. — Monastère près d'Ochrida.

2. Constantinople. — La Tour de Galata.





LA CONFIDENCE
Tableau de J.-L. Ernest Meissonier, peintre français (1815-1891)

P40322



PLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

N° 163

FÉVRIER 1922 (2)

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER... 20 Fr.

LE NUMÉRO... UN FRANC

MOLIÈRE ET LES MÉDECINS

*Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,
Vain et peu sages médecins;
Vous ne pouvez guérir, par vos grands mots latins,
La douleur qui me désespère.*

(Le Malade Imaginaire. - Prologue).

* C'est une question souvent agitée dans les conversations, dit Grimarest, savoir si Molière a maltraité les médecins par humeur ou par ressentiment. Voici la solution de ce problème. » Et Grimarest raconte cette petite histoire: Molière logeait chez un médecin dont la femme, extrêmement avare, dit plusieurs fois à la Molière qu'elle voulait augmenter son loyer; Armande ne daigna pas seulement l'écouter, de sorte qu'on lui donna congé et son appartement fut loué à la Du Parc. Celle-ci, pour se mettre bien avec sa nouvelle hôtesse, lui donna un billet de comédie; mais la Molière n'eut pas plus tôt aperçu dans la salle la femme du médecin, qu'elle envoya deux gardes pour la faire sortir. « Un traitement si offensant causa de la rumeur: les maris prirent parti trop vivement: de sorte que Molière, qui étoit très

facile à entraîner par les personnes qui le touchoient », écrivit l'Amour médecin.

Il y a d'autres raisons, moins anecdotiques. D'abord le médecin, comme le docteur et le pédant, est un personnage traditionnel de la farce. Dans le *Festin de Pierre*, Molière avait commencé d'attaquer ces messieurs de la Faculté; Don Juan dit à Sganarelle, vêtu d'une longue robe et coiffé d'un bonnet pointu: « Leur art n'est que pure grimace... ils voient attribuer à leurs remèdes tout ce qui peut venir des faveurs du hasard et des forces de la nature. » Molière, nous l'avons dit, étoit déjà malade; alors, la médecine et les médecins devenaient intéressants pour lui. D'ailleurs, c'étaient d'excellents personnages de comédie: il n'y avait qu'à les transporter tels quels sur la scène. Ils étaient ridicules par bien des côtés, par leur costume, par leur pédantisme, par leur jargon; ils portaient une large perruque, une large barbe; graves, mootés sur une mule ou un cheval pacifique, ils allaient voir les malades; la plupart faisaient leurs visites en robe longue, en chausse rouge et rabat; ils

LA CARNINE LEFRANCQ N'A PAS DE SIMILAIRES

PARCE QUE, SEULE, ELLE EMPLOIE DU SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ

:: c'est-à-dire privé de la majeure partie de l'eau qu'il contient ::

C'EST UNE MÉDICAMENT VIVIFIANT AU PLUS HAUT DEGRÉ

parlaient volontiers latin, employaient pour émerveiller, stupéfier et terroriser le client, des mots spéciaux, techniques et barbares. Ils formaient un corps très fermé, très jaloux de ses prérogatives et de ses droits ; ils avaient au plus haut degré l'esprit de corps avec tout ce que cet esprit comporte d'exclusio, de chicane, d'entêtement et de routine.

Ils n'étaient pas cent cinquante dans Paris

et ils faisaient du bruit comme quinze cents, avec leurs discussions sur la circulation, la saignée et l'antimoine. Molière savait bien qu'ils avaient tué son vieux maître Gassendi, à force de le saigner, et qu'en lui donnant trois fois le vin émétique, ils avaient envoyé au pays d'où personne ne revient, comme dit Gui Patin, le fils de son ami De la Motte Le Vayer, l'abbé Le Vayer, en qui il avait un partisan et un admirateur. Les médecins, il les avait vus autour du petit lit de son premier enfant, qu'ils avaient laissé mourir, après l'avoir sans doute saigné et purgé comme des sours ; et maintenant,

c'est lui qui était malade et ils ne le guérissaient pas. Il avait comme médecin M. de Mauvilain. « Que vous fait-il ? demandait un jour le Roy à Molière. — Sire, nous raisonnons ensemble ; il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, et je guéris. » Mais ce n'est qu'une boutade : il ne cessait pas d'être malade. Seulement, ce Mauvilain lui donnait des renseignements sur l'art, le métier, la profession, les confrères ! C'était un sceptique et un subversif, ce Mauvilain : il avait été exclu deux fois de la Faculté ; alors, il avait des rancunes à satisfaire et il documentait Molière.

Ils devaient bien rire ensemble des questions que l'on posait aux candidats pour les thèses cardinales : « Les héros naissent-ils des héros ? Sont-ils bilieux ? — La femme est-elle un ouvrage imparfait de la nature ? — Faut-il

tenir compte des phases de la lune pour la coupe des cheveux ? » Mauvilain racontait au poète comique des histoires comme celle-ci :

Un enfant ayant eu le cartilage xiphoïde enfoncé, le médecin, appelé en toute hâte, fit appliquer dessus une croûte de gros pain rôti, trempé dans le fort viaigre.

Un gentilhomme des plus illustres familles de la province mourut en trois jours d'un abcès au

poumon. On l'ouvrit après sa mort, et il était si gras que le chirurgien qui fit l'opération en rapporta beaucoup de graisse pour faire de la pommade.

Avec son solide bon sens, la collaboration de Mauvilain et son horreur profonde pour tout ce qui est pédantisme, dogmatisme, charlatanisme, Molière écrit *l'Amour médecin*. Sous les noms de Desfontandres, tueur d'hommes (c'est Boileau qui avait fait ces noms tirés du grec), de Bahys, bredouilleur, de Macroton, qui parle lentement, de Tomès, seigneur, de Filerin, Molière mettait en scène les grands médecins de la cour. Tomès,



Photo Baillier.

MOLIÈRE

par Mignard (Musée de Chantilly).

c'était Vallot, premier médecin du roi, ou d'Aquin, médecin par quartier ; Macroton, c'était Guénaut, premier médecin de la reine ; Bahys, Jean Esprit, premier médecin de Monsieur ; Filerin, Yvelin, premier médecin de Madame. Enfin Desfontandres tueur d'hommes, c'était Elie Beda, sieur des Fougères ; il n'appartenait pas à la cour, mais on l'appelait en consultation chez les plus grands personnages.

Dans *l'Amour médecin*, Sganarelle, un bon bourgeois, bon père, un peu avaré, a une jeune et charmante fille, Lucinde, qu'il hérite, mais ne veut pas marier, parce qu'il faudrait lui donner une dot. Lucinde, qui aime Clitandre, tombe malade. Sganarelle affolé, fait venir quatre médecins qui, après avoir vu la malade, consultent ensemble ; la consultation est une délicieuse scène de comédie. Les quatre méde-

La Carnine Lefrancq
EST LE REMÈDE HÉROÏQUE

DES ANÉMIES, DE LA CHLOROSE, DU
LYMPHATISME ET DE TOUTES LES
11 DÉCHÉANCES PHYSIQUES. 11



LE PROFESSEUR WEISS

DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG.

cins parlent d'abord de toutes sortes de choses, l'un de sa mule, l'autre de son cheval, de la querelle qui s'est élevée entre deux confrères, Théophraste et Artémus. « Moi, je suis pour Artémus », dit M. Desfonandrès.

MONSIEUR TOMÈS

Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tué le malade et que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur, assurément ; mais enfin il a tort dans les circonstances, et il ne devait pas être d'un autre avis que son ancien. Qu'en dite vous ?

M. DESFONANDRÈS

Sans doute. Il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver.

MONSIEUR TOMÈS

Pour moi, j'y suis sévère en diable, à moins que ce soit entre amis ; et l'on nous assembla un jour trois de nous autres avec un médecin de dehors pour une consultation, où j'arrêtai toute l'affaire et ne voulus point endurer qu'on opinât si les choses n'allaient pas dans l'ordre. Les gens de la maison faisaient ce qu'ils pouvaient, et la maladie pressait ; mais je n'en voulus point démordre, et la malade mourut bravement pendant cette contestation.

M. DESFONANDRÈS

C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre et de leur montrer leur bec jaune.

MONSIEUR TOMÈS

Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de conséquence ; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins.

Mais MM. Tomès et Desfonandrès, qui sont si bien d'accord, quand il s'agit de respecter les formalités, se disputent lorsque Sganarelle les prie de dire ce qu'ils ont résolu. Pour

M. Tomès, la maladie de Lucinde procède d'une grande chaleur de sang ; ainsi il conclut à la saigner le plus tôt possible. Pour M. Desfonandrès, la maladie est une pourriture d'humeurs, causée par une trop grande réplétion : ainsi il conclut à lui donner de l'émétique.

MONSIEUR TOMÈS

Je soutiens que l'émétique la tuera.

M. DESFONANDRÈS

Et moi que la saignée la fera mourir.

MONSIEUR TOMÈS,
à Sganarelle.

Je vous ai dit mon avis.

M. DESFONANDRÈS

Je vous ai dit ma pensée.

MONSIEUR TOMÈS

Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte. (*Il sort.*)

M. DESFONANDRÈS

Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure. (*Il sort.*)

Et le pauvre Sganarelle, demeuré seul avec Macrotton et Bahys, l'un qui bégaye, l'autre qui bredouille, les conjure de déterminer son esprit, et de lui dire sans passion ce qu'ils croient le plus

propre à soulager sa fille. Ceux-là sont d'accord pour purger et saigner à tour de bras. « Ce n'est pas qu'avec tout cela votre fille ne puisse mourir », conclut M. Macrotton, « mais au moins vous aurez fait quelque chose et vous aurez la consolation qu'elle sera morte dans les formes ». Et M. Bahys : « Il vaut mieux mourir selon les règles que de réchapper contre les règles. »

Les formes, les formalités, les formules, les règles, qu'il s'agisse de métaphysique, de religion ou de médecine, voilà ce qui irrite Molière.



MOLIÈRE ACTEUR

D'après l'unique exemplaire connu de cette gravure.
(Bibliothèque Nationale).

La Carnine Lefrancq

RÉPARE LES PERTES DUES A UN DÉFAUT
DE LA NUTRITION, AVEC LE
MAXIMUM DE RAPIDITÉ

C'EST LE TONIQUE NATUREL DU SANG ET DU SYSTÈME NERVEUX, CELUI DONT
L'ABSORPTION EST ASSURÉE PAR LES TUBES DIGESTIFS LES PLUS DÉLICATS.

Enfin, M. Filerin, qui représente non pas la Faculté, mais l'esprit de corps, fait honte à Desfonandres et à Tomès de s'être querellés devant le client; il leur dit à peu près: « Ne découvrons pas au peuple par nos débats et nos querelles la forfanterie de notre art... Ne désabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes, et profitons de leur sottise le plus doucement que nous pourrons, et puisque le plus grand faible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie, profitons-en, nous autres, par notre pompeux galimatias, et sachons prendre nos avantages de cette vénération que la peur de mourir leur donne pour notre métier. »

Mais ce n'est pas avec des citations forcément très brèves que je peux vous donner une idée de cette charmante comédie où se trouve encore la jolie scène des donneurs de conseils: « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse. » Lisez *L'Amour médecin* pour votre grande joie; c'est, dans son genre, un chef-d'œuvre. » Ce n'est ici qu'un simple crayon, dit l'auteur dans un avertissement, un petit impromptu dont le Roi a voulu se faire un divertissement. Il est le plus précipité de tous ceux que Sa Majesté m'a

commandés; et lorsque je dirai qu'il a été composé, fait, appris et représenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui est vrai. » C'est merveilleux. Les improvisades à l'italienne, l'office d'orateur qu'il avait exercé pendant plusieurs années, avaient entraîné Molière à cette exécution rapide, à cette écriture cursive. Il écrit alors comme il parle.

Certaines personnes non sans goût, préférant, dans l'œuvre de Molière, des petites comédies, comme le *Mariage forcé*, *L'Amour médecin*, le *Médecin malgré lui*, aux grandes comédies. Cela peut se défendre. Il est certain que Molière y est inimitable, incomparable dans la force et la grâce comiques. N'ayant pas de prétentions, ces légères productions les justifient et, ne promettant que d'amuser elles tiennent leur promesse.

L'Amour médecin amusa beaucoup Louis XIV et la cour, et fut joué trois fois à Versailles, entre le 13 et le 17 septembre; mais à ses ennemis déjà nombreux Molière pouvait ajouter les médecins, des ennemis mortels.

Maurice DONNAY, de l'Académie Française.

« Molière », A. Fayard, Editeur.

LES HÉROS DU RADIUM

Dans son laboratoire, Madame Pierre CURIE, qui vient d'être élue Membre de l'Académie de Médecine. C'est la première fois qu'une femme est appelée à siéger dans cette Assemblée.



M. VAILLANT, ex-Radiographe de l'Hôpital Lariboisière, à qui l'Académie des Sciences morales et politiques, vient de décerner le prix Audifred (dévouement) dans sa séance du 25 février dernier.



BAYARD ET SES FILS

Il est délicieux de relire, sur les terrasses qui dominent l'Isère, le récit du bon Jacques de Mailles. Un parfum exquis de vieilles vertus françaises flotte dans ce coin d'espace. Ce fut là que le rude guerrier, père de Bayard, « *considérant, par nature qui jà lui deffailloit ne pouvoir pas faire grant séjour en ce mortel estre* », convoqua ses quatre fils auprès de son lit. A chacun, il demanda quelle était sa vocation. L'aîné, âgé de dix-huit ans, répondit qu'il voulait demeurer au castel natal.

— Eh bien ! Georges, dit le père, puisque tu aimes la maison, tu resteras ici à combattre les ours.

Le troisième opta pour la condition religieuse et devint abbé de Josaphat. Le quatrième forma le même vœu. Mais le second des fils, Pierre « *en l'âge de treize ans ou peu plus, esveillé comme un esmerillon* », fit cette réponse :

« *Monseigneur mon père, je seray, s'il vous plaist, de l'estat dont vous et vos prédécesseurs ont esté, qui est de ouyvre les armes, car c'est la chose en ce monde, dont j'ay le plus grand désir, et j'espère, aydant la grâce de Dieu, ne vous faire point de deshonneur.* »

Le vieux père fondit en larmes à ce discours. Dès le lendemain, il envoya un serviteur chez le frère de sa femme, qui était évêque de Grenoble.

Le prélat se rendit en hâte au château. On tint un conseil de famille, entre deux bons repas, et il fut décidé que le jeune Pierre serait offert au duc de Savoie pour un de ses pages.

L'évêque fit venir de Grenoble un tailleur qui besogna toute la nuit à l'équipement du petit soldat. Lorsque Pierre Bayard parut sur son roussin au milieu de la basse-cour du château, l'évêque s'écria :

« *Or sus ! sus ! mon neveu, mon amy !* »

Le père lui donna sa bénédiction.

« *La pauvre dame de mère estoit en une tour du chasteau, qui tendrement ploroit ; car combien qu'elle feut joyeuse dont son filz estoit en voye de parvenir, amour de mère l'admonestoit de larmoyer.* »

Elle sortit par la derrière de la tour et vint embrasser l'enfant qui partait, lui recommandant d'être brave, doux, courtois, secourable aux pauvres, et sobre quant au boire et au manger. Puis, « *la bonne dame tira hors de sa manche une petite bourse en laquelle avoit seulement six escus en or et ung en monoye qu'elle donna à son filz.* » Et Bayard, sur son gentil roussin, partit pour l'aventure.

Dans quel musée se trouve-t-il un plus frais, plus pur et plus fier tableau ?

Henry ROUXON, de l'Institut.

MUSÉE DU LOUVRE — COLLECTION CHAUCHARD



BŒUFS SE RENDANT AU LABOUR

par C. TROYON (1813-1865). École Française.

LE PROFESSEUR WEISS

DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG

Weiss (Jules, Adolphe, Georges), est né le 26 Avril 1859, à Bischwiller (Bas-Rhin). Il appartient à une vieille famille alsacienne, dont la généalogie se retrouve sur les registres de la même paroisse jusqu'en 1600.

Jusqu'en 1870, le jeune Georges Weiss fit ses études au Lycée de Strasbourg; après la guerre, il émigra au Lycée de Nancy, qu'il quitta en 1878, pour préparer l'Ecole Polytechnique à Paris, au Lycée Condorcet.

En 1879, il entra à cette Ecole, d'où il sortait élève ingénieur des Ponts et Chaussées en 1881. En 1883, il se faisait recevoir licencié ès-sciences physiques, et était, l'année suivante, ingénieur des Ponts et Chaussées.

C'est alors que le jeune ingénieur, à l'instigation de Tillaux, se tourna vers les études médicales. D'abord préparateur de Physique à la Faculté de Médecine, il devint, quatre ans plus tard, en 1888, chef des Travaux pratiques de physique et, l'année suivante, coup sur coup, se faisait recevoir docteur en médecine, et obtenait l'agrégation.

La bifurcation était complète. Elle devait reconduire le professeur Weiss dans son pays natal, à la Faculté de Médecine de Strasbourg, où il entra dans l'armistice pour y exercer les fonctions de doyen et y procéder à une organisation qui ne fut pas toujours, comme on sait, une tâche très facile.

Les travaux du professeur Weiss sont nombreux: ils portent tous sur la physique biologique, et sont consacrés à des études de physique appliquée à la

physiologie et à la médecine. Leur auteur n'est retourné à la physique pure que lorsqu'il s'agissait de créer des appareils ou des méthodes utiles à la physiologie ou à la médecine. Les recherches sur la physiologie des nerfs et des muscles y tiennent une place prépondérante.

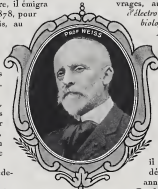
Le professeur Weiss a d'ailleurs publié cinq ouvrages, aujourd'hui classiques: Une *Technique d'Electro-physiologie*; un *Précis de physique biologique*; des *Leçons d'Ophtalmologie*; une *Physiologie générale du travail musculaire et de la chaleur animale*, et un *Précis de Physique biologique* (4^e édition 1919).

Il a été secrétaire de la Rédaction du *Traité de physique biologique* publié sous la direction de d'Arsonval, Chauveau, Gariel et Marey; et il a écrit divers articles dans la *Revue générale des Sciences pures et appliquées* et dans le *Dictionnaire de physiologie* de Richet.

Lauréat de l'Académie de Médecine et de l'Institut, le docteur Weiss est membre de la Société de Biologie, dont il fut vice-président en 1909, et de l'Académie de Médecine, dont il fut le secrétaire annuel en 1909-1911.

Pendant deux ans, il présida la Commission interministérielle pour l'Etude des accidents dus à l'électricité industrielle. A ce titre, il a été intimement associé à l'élaboration et à l'exécution de nombreuses expériences faites au Laboratoire Central d'Electricité, et destinées à servir de base aux conclusions de la Commission.

Le professeur Weiss est, depuis 1914, Officier de la Légion d'Honneur.



JEUNES MOIS, VIEUX ÉMOIS

Les pruniers sont blancs, les pêcheurs sont roses,
Et les grands yeux clairs ont couleur du temps...
Voici reparaitre au miroir des choses
Le visage en fleur du jeune Printemps.

Toutes les maisons rouvrent leurs croisées...
Lumière, douceur des premiers beaux jours!
Les petits enfants aux lèzes friolées
Sont joulus et ronds comme des Amours.

Les prés sont joyeux; le saule des berges
Etire vers l'eau ses rameaux tombants...
Il fait bon s'asseoir au seuil des auberges
Contre le mur tiède où sont les vieux bancs.

Parlout aux buissons débent les lessives...
La maison est proche où, par les chemins,
S'en iront, le soir, les filles penives
Songeant à celui qui vrendra leurs mains.

Tous les cœurs sont pleins de tendresses neuves,
Et que de désirs passent ignores,
Quand le gai soleil aux robes des veuves
Met dans les plis noirs des reflets dorés!...

Nous qui nous aimons de toute notre âme,
Nous le sentons bien qu'en ce bleu décor,
Depuis le matin, notre amour réclame,
Même notre amour, plus d'amour encor!

André RIVOIRE.

LA CARNINE
LEFRANCQ

Ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin,
comme le fait la viande crue, et
son action est plus Énergique puisque

"DANS LA VIANDE CRUE,
L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE,
ACTIF, THÉRAPEUTIQUE,
C'EST LE JUS"

Docteur J. Hincourt,
"La Zonithérapie"
J. Ruell Editeur

LA CARNINE
LEFRANCQ

Quoique d'un prix élevé et
moins chère des préparations
Il vaut mieux faire
petite quantité d'un remède dont on
peut élever d'un produit que l'on





LE RÊVE

Tableau de J.-B. Edouard DETAILLE (1,848+19,12). - Ecole Française. - Salon de 1888.



LA NTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

N° 164
MARS 1922 (1)

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE . . . 18 Fr.
 { ÉTRANGER : 20 Fr.
 --<--
LE NUMÉRO . . . UN FRANC

MUSIQUES



Depuis que je suis devenu campagnard, je ne fréquente presque plus les concerts.

On ne me voit guère chez Colonne ou chez Lamoureux, et je goûte rarement les nobles

jouissances d'art que donnent les belles œuvres orchestrales. Je n'entends plus que dans mon souvenir les symphonies de Beethoven, qui remuent l'âme jusqu'en ses intimes profondeurs ; les quintettes de Mozart, suaves et tendres ainsi qu'une matinée de mai ; les compositions de Grieg, qui semblent faites de rêve et de féerie, comme un paysage de Norvège, et cette *Dannation de Faust*, qui seule recrée avec des sons la puissante magie du poème de Goethe. Mais, si je suis sevré des chefs-d'œuvre des maîtres, je ne suis pas néanmoins privé de joies musicales. A défaut de la musique humaine, j'ai la musique de la Nature, et de celle-là on peut dire aussi avec Shakespeare " qu'elle arrive à l'oreille comme un souffle du Midi passant par-dessus un parterre de violettes,

dont elle prend et conserve le parfum ". Bien qu'elles soient œuvres de mystère, les enchantresses symphonies qui nous viennent des champs et des bois satisfont à toutes les lois de l'harmonie et du rythme. De même que les compositions des artistes, elles s'adressent plus au sentiment qu'à la raison, elles remuent le cœur et suscitent le rêve. On y trouve même le *leitmotiv* et la mélodie continue. Et combien elles sont variées, riches en sonorités et en thèmes chaudement colorés !

Il y a d'abord la musique des arbres. — Avez-vous été quelquefois vous étendre, par une après-midi de juin, sous un bois de pins ? Et là, dans le silence des champs assoupis en pleine lumière, n'avez-vous pas entendu ce susurrement aérien qui passe entre les branches hérissées de vertes aiguilles et qui contraste avec la joie épandue au dehors par les rayons aveuglants de l'été ? C'est une chanson berceuse, flottante, fluide et mélancolique. Théocrite, il y a plus de deux mille ans, en célébrait déjà la molle douceur. Elle a des soupirs d'une tendresse exquise et des sanglots à peine perceptibles, tant ils sont discrets. On dirait la voix d'une âme errante qui regrette la terre et qui en connaît pourtant les infinies tristesses.

Descendez maintenant jusqu'au bas du coteau,

Les ANÉMIQUES et les CANDIDATS à la PHTISIE, les MALADES DÉPRIMÉS
TROUVENT DANS
LA CARNINE LEFRANCQ LE PLUS PUISSANT DES
ANTIDÉPERDITEURS ET LE
TONIQUE CIRCULATOIRE QUI ASSURE LE MEILLEUR RENDEMENT ÉNERGÉTIQUE

vers les prés où la rivière, tranquille, coule sous un voile de nénufars, et écoutez la chanson des peupliers. C'est une tout autre cantilène — gaie, claire, et gaillarde, rafraîchissante aussi ! On croirait ouïr le clapotis d'une giboulée d'avril qui éblabousse les feuilles.

Mais, où la symphonie des arbres triomphe dans toute sa beauté et sa majesté, c'est lorsque le vent d'ouest court à travers bois pendant les pluvieuses nuits d'automne. L'orchestre alors donne tout entier : basses sourdes et grondantes ; clameurs pareilles à des coups de clairon indéfiniment prolongés ; ruissellements drus de l'averse, tombant comme un déluge de notes frémissantes. Parfois une accalmie. Seule, la plainte aiguë de la bise siffle entre les plus fines branches et les fait vibrer comme les cordes d'une harpe éolienne. Cette unique mélodie se continue quelque temps parmi les ramures momentanément apaisées. Un frisson recommence au loin, semblable à la rumeur avant-courrière de la marée montante, et la déchirante plainte solitaire s'ennoie de nouveau dans les mugissements d'orage de toute la forêt échevelée.

Au printemps, j'ai aussi, pour me charmer, la musique des oiseaux. D'abord, un prélude de notes éparées et à peine accordées : sifflets de merles, trilles de pinsons, tirelis de rouges-gorges. Mais déjà, là-has, dans la plaine où les blés verdissent, des centaines de voix annoncent le renouveau ; c'est le chœur matinal des alouettes. Elles montent, montent dans le ciel couleur de perle, et, tout en montant, elles chantent, jamais lasses ; perdues tout là-bas dans la rose leur du soleil levant, elles égrenent leurs notes comme des perles de gaieté. Le signal est donné. Partout, des haies du chemin, des herbes herbeuses de la rivière, des fonds humides de la forêt, un *tutti* merveilleux emplît la sonorité de l'espace : romances des fauvettes, gazouillis des linots et des chardonnerets, vocalises de la grive, trémolo de la huppe, rentrée du bouvreuil, flûte du loriot ; jusqu'à l'heure apaisée où, les chanteurs diurnes ayant fait silence, le rossignol, ce soliste incomparable, module dans la nuit l'hymne de l'amour tyrannique, violent et doux.

Et les cloches, doot les sonneries traversent l'air comme d'invisibles et bruyantes voyageuses, quelle musique puissante à la fois et charmante !... Comme elle change de tonalité et de caractère selon les heures ! — Le concert des cloches campagnardes, un matin de dimanche, a une gaieté limpide, un entrain étourdissant. Autour de moi, chaque village ou chaque bourg de la vallée de la Bièvre lance sa note timide ou perçante, veloutée ou grave. Les timbres métalliques, tantôt argentins comme la *clarine* d'un troupeau dans la montagne, tantôt éclatants comme les cromornes d'un orgue aérien, se répondent, s'entre-croisent, chantent à l'unisson, puis se séparent de nouveau, pour prendre chacun sa mélodieuse volée selon les caprices du vent. L'accord ou la dispersion des sonneries à travers l'atmosphère eosoleillée vous met le cœur en liesse ou en rêverie ; mais, gai ou songeur, on emporte une impression rassérénante de ce concert de cloches matinales. — La sensation est tout autre lorsque ces mêmes carillons

tintent à la tombée du jour ; elle participe alors de la mélancolie qui accompagne les couchers de soleil et les heures crépusculaires. Quelque splendide couleur que revête la pourpre du soir, quelque harmonieuse que soit la musique vespérale, elles laissent un vague sentiment de regret. Elles font songer involontairement à la journée finie, aux heures perdues, et aussi aux autres journées qui se sont également enfouies dans l'ombre et qu'on ne retrouvera jamais plus. N'importe, allègre ou triste, réveillante comme une aube de mai ou troublante comme un soir d'automne, cette symphonie des cloches a une douceur non pareille, un tétrique pouvoir suggestif ; elle nous berce calmement sur ses ailes de rêve ; et le jour où les clochers deviendraient muets il y aurait un enchantement et une consolation de moins sur la terre.

Les rumeurs diverses de la vie de tous les jours me réservent elles-mêmes une réjouissante et originale musique. Chacun de leurs bruits pris à part n'a rien de particulièrement mélodique ; mais, quand ils résonnent tous ensemble et qu'on les écoute un peu à distance, ils forment une harmonie réconfortante et robuste.

C'est à la campagne qu'il faut les entendre et qu'ils produisent tout leur effet : — le rythme lourd et cadencé des chariots sur les routes, les martellements de la forge, les ahoiements au fond des fermes, le rappel des caillies dans les champs, les fanfares des clairons sur les courtines du fort, les cris des enfants jouant par les rues, les voix des sirènes que le vent apporte par-dessus les coteaux de la Seine, et tout au loin les lambeaux d'une chanson rustique jetée à pleine voix par un tâcheron qui revient de son chantier ; — tout cela se mêle inconsciemment et, par un accord merveilleux, se fonde en une masse orchestrale admirablement nuancée, qui semble exécuter un hymne à l'action et à la joie.

Il y a enfin une dernière musique que comprennent et goûtent seulement ceux qui, comme moi, sont arrivés aux trois quarts du chemin de la vie. Celle-là est tout intérieure, tout intellectuelle, et l'âme seule en perçoit les muets accords. Mais, comme dit le poète Keats, " les mélodies qu'on entend sont douces ; celles que l'oreille n'entend pas sont plus douces encore ". Cette musique dont je parle est celle des souvenirs. Silencieux, légers, ainsi que des phalènes aux ailes veloutées, ils s'élèvent du fond de notre être intime, aux heures crépusculaires de la soixantaine et leurs voix d'ombres ébucbotent en chœur ; — voix enfantines ou sévères, voix de femmes aimées ou d'amis disparus, lointaines comme un chant de nourrice, suaves comme des caresses, amères aussi parfois comme un remords. — Elles évoquent des paysages familiers, des heures fortunées ou tragiques ; elles sont mouillées de larmes ou encore vibrantes d'une joie limpide. Mais toujours leur chant nous est cher ; d'abord, parce qu'il réveille un écho de notre personnalité de jadis, et puis parce que cette musique immatérielle est pour nous peut-être le mystérieux prélude de la musique éternelle de l'*Au-delà*.

(Les *Ételle* de Korlaz)

André THEURIET.

AMSTERDAM — MUSÉE DE L'ÉTAT



LE CELLIER

Tableau de PIETER DE HOOCH (1629 + 1681). École Hollandaise.

SUC CONCENTRÉ**DE VIANDE DE BŒUF
CRUE***Présenté sous forme de Sirop
inaltérable***Préparé à FROID et dans le VIDE
NI SANG, NI ALCOOL****Usine Modèle sur 12.000 mètres carrés
à ROMAINVILLE, près PARIS**

CARNINE
LE PLUS
RAPIDE
LE PLUS ÉNERGIQUE
RECONSTITUANT
LEFRANÇO

**MALADIES DE POITRINE
ANOREXIE - FAIBLESSE
ANÉMIE - CHLOROSE
CONVALESCENCES
- NEURASTHÉNIE -
MALADIES DE L'ESTOMAC
ET DE L'INTESTIN " " "**

DÉPÔT GÉNÉRAL :
FUMOIZE, 75, FAUB. ST-DENIS, PARIS

FUREUR TRAGIQUE



Le jour où le célèbre acteur anglais Harvey Shavenchin, jouant Hamlet et, emporté par un mouvement tragique, tua vraiment Polonius (que jouait David

Skabby) à travers la tapisserie, il y eut une forte émotion dans Londres.

Shavenchin fut traduit devant le coroner.

Mais, on prouva qu'il avait agi avec une espèce de fièvre, en dehors de toute responsabilité, et il fut acquitté.

Le jour où il reparut sur la scène, précisément dans le rôle d'Hamlet, on lui fit une ovation extraordinaire. Il joua les premiers actes avec plus d'ardeur que jamais, et arrivé à l'acte de la tapisserie, tua encore Polonius, que jouait Percy Moanful.

Shavenchin fut traduit à nouveau devant le coroner. L'affaire sembla plus difficile à arranger. On l'acquitta cependant, mais on lui fit défense de paraître dans Hamlet.

Il joua donc pendant six mois des rôles très calmes.

Mais, au bout de six mois, comme il avait l'air apaisé, on signa de nombreuses pétitions pour qu'il pût reprendre son rôle favori.

Cette fois, le directeur se procura, pour le rôle de Polonius, un homme dégoûté de la vie et lui assura, pour sa veuve, une indemnité raisonnable.

Puis, le jour de la représentation, la direction fit passer dans les journaux des notes de ce genre :

« Il nous revient qu'on a peut-être eu tort de se fier au calme apparent de Harvey Shavenchin.

« Il paraît que, depuis deux jours, le sympathique comédien donne des signes inquiétants d'agitation. »

Il y eut foule le soir au théâtre, et les places se vendirent de deux à cinq guinées.

Le directeur prit à part Shavenchin quelques instants avant l'acte du meurtre :

— Harvey, je vous recommande le calme. Mais la vérité m'oblige à vous dire que Jerry Bamboo, qui joue Polonius, est un homme peu satisfait de la vie.

« Je suis bien sûr qu'aucun accident ne se produira. A tout hasard, cependant, j'ai assuré une indemnité à Mistress Bamboo. »

Or, la pensée qu'il avait presque le droit de tuer Bamboo refroidit complètement Harvey Shavenchin.

Il ne sembla pas à son entrée en scène qu'il eût tout à fait sa fougue accoutumée.

Au moment de crier : *Un rat! un rat!* il perça la tapisserie avec une certaine mollesse et ne dut faire à Bamboo qu'une piqure sans importance.

Malgré la tapisserie, le public vit bien, à la langueur du geste de Shavenchin, qu'aucun accident n'était à déplorer. Des bordées de hurlements et de sifflets forcèrent Harvey à quitter la scène. Il ne put venir à bout du dernier acte, et, les jours qui suivirent, le tumulte fut tel à son entrée en scène, que la police intervint enfin et l'empêcha de reparaître au théâtre — au moins dans le rôle d'Hamlet.

Tristan BERNARD.

SAVOIR ÉCOUTER

IL EST LOGIQUE
de
REEMPLACER LA VIANDE CRUE
PAR LA
CARNINE LEFRANCO,
qui, ne donnant aucun résidu,
NE FATIGUE
ni l'estomac, ni l'intestin,
NE PROVOQUE
ni dégoût, ni
intolérance.

Une des choses qui font que l'on trouve si peu de gens qui paraissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus babiles et les plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive, en même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit, et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire; au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres ou de les persuader, que de chercber si fort à se plaire à soi-même, et que bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

LA ROCHEFOUCAULD.

UN PEU DE MUSIQUE

Écoutez! — Comme un nid qui murmure invisible,
Un bruit confus s'approche, et des rires, des voix
Des pas, sortent du fond vertigineux des bois.

Et voici qu'à travers la grande forêt brune
Qu'emplit la rêverie immense de la lune,
On entend frissonner et vibrer mollement,
Communiquant au bois son doux frémissement,
La guitare des monts d'Asprak, reconnaissable
Au gretot de son manche où sonne un grain de sable;
Il s'y mêle la voix d'un homme, et ce frisson
Prend un sens et devient une vague chanson.

" Si tu veux, faisons un rêve.
Montons sur deux palefrois;
Tu m'emmènes, je t'enlève.
L'oiseau chante dans les bois.

" Je suis ton maître et la proie,
Partons, c'est la fin du jour;
Mon cheval sera la joie,
Ton cheval sera l'amour.

" Nous ferons toucher leurs têtes;
Les voyageurs sont aisés;
Nous donnerons à ces bêtes
Une aovine de baisers.

" Viens! nos doux chevaux mensonges
Frappent du pied tous les deux,
Le mien au fond de mes songes,
Et le tien au fond des cieus.

" Un bagage est nécessaire;
Nous emporterons nos vœux,
Nos bonheurs, notre misère,
Et la fleur de tes cheveux.

" Viens, le soir brunit les chênes,
Le moineau rit; ce moqueur
Entend le doux bruit des chaînes
Que tu m'as mises au cœur.

" Ce ne sera point ma faute
Si les forêts et les monts,
En nous voyant côte à côte,
Ne murmurent pas: Aimons!

" Viens, sois tendre, je suis ivre.
O les verts taillis mouillés!
Ton souffle te fera suivre
Des papilloux réveillés.

" L'enivré oiseau nocturne,
Triste, ouvrira son œil rond;
Les nymphes, penchant leur urne,
Dans les grottes souriront.

" Et diront: "Sommes-nous folles!
C'est Léandre avec Héro;
En écoutant leurs paroles
Nous laissons tomber notre can."

" Allons-nous-en par l'Autriche!
Nous aurons l'aube à nos fronts;
Je serai grand, et toi riche,
Puisque nous nous aimerons.

" Allons-nous-en par la terre,
Sur nos deux chevaux charmants,
Dans l'azur, dans le mystère,
Dans les éblouissements!

" Nous entrerons à l'auberge,
Et nous paierons l'hôtelier
De ton sourire de vierge,
De mon bonjour d'écolier.

" Tu sera dame, et moi conte;
Viens, mon cœur s'épanouit,
Viens, nous conterons ce conte
Aux étoiles de la nuit."

La mélodie encor quelques instants se traîne
Sous les arbres bleuis par la lune serène,
Puis tremble, puis expire, et la voix qui chautait
S'éteint comme un oiseau se pose; tout se tait.

VICTOR HUGO (Événements)

AU MAROC



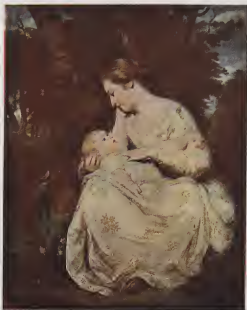
TYPES MAROCAINS DES ENVIRONS D'AGADIR

Photo D'Vernadine

MYASTHÉNIE

La myasthénie ou affaiblissement musculaire apparaît souvent dans la convalescence des maladies aiguës ou comme symptôme inquiétant dans les maladies chroniques. Les convalescences difficiles, le manque habituel d'appétit, le surmenage physique et intellectuel, les diarrhées rebelles ont souvent aussi, sur le système locomoteur, un retentissement des plus marqués. La médecine a cherché, de bien des côtés, à supprimer cet abattement des forces et à relever le tonus musculaire, ainsi que la résistance vitale. C'est par l'emploi judicieux de la *Carnine* *Lefrancq*, la plus concentrée des préparations zomothérapiques, que le dynamisme de la contractilité se vitalise de la manière la plus sûre et la plus efficace. La *Carnine* est, par excellence, l'accumulateur d'énergie et le contre-poison naturel de la débilité musculaire sous toutes ses formes. Elle agit même dans les fièvres graves, les cardiopathies, les affections chroniques des bronches, les états neurasthéniques anciens et les dyspepsies avec lésions organiques, — triomphant constamment de la myasthénie, quelles qu'en soient les causes et l'ancienneté.

LONDRES — THE WALLACE COLLECTION



Portrait de Mrs. Richard Hoare
Tableau de J. RETNOLS (1703 + 1799). École Anglaise.

LONDRES — THE NATIONAL GALLERY



SIR JOSUA REYNOLDS, par lui-même.
École Anglaise.

LA GRACE DE BARBÈS

Condamné à mort par la Cour des Pairs, le 12 juillet 1836, Barbès allait subir sa peine, malgré les manifestations faites dans Paris en sa faveur, malgré les actives démarches de divers personnages auprès du ministre et de la famille royale, lorsque ces vers de Victor Hugo obtinrent enfin cette grâce si désirée. Le grand poète, ayant appris que l'exécution devait avoir lieu le lendemain, fit remettre au roi à minuit, cette strophe dans laquelle il faisait allusion à la mort de la princesse Marie dont la cour portait le deuil, et à la naissance du Comte de Paris :

*Par votre auge envolée ainsi qu'une colombe
Par ce royal enfant, doux et frêle nouveau!
Grâce encore une fois! Grâce au nom de la tombe
Grâce au nom du berceau!*

Cette fois, Louis Philippe céda : " Je vous accorde cette grâce, dit-il au poète ; il ne me reste plus qu'à l'obtenir de mon ministère ". Et naturellement, le ministère s'inclina devant le désir du roi. Victor Hugo a rappelé ce fait dans son roman « les Misérables. »

SUR UNE VITRE DE CHAMBORD

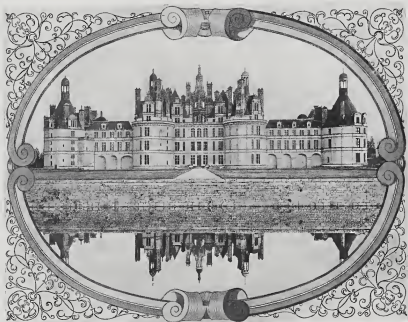
*Souvent femme varie :
Bien fol est qui s'y fie.*

Ce sont deux vers qui ont bien couru le monde depuis le jour où l'on dit que François I^{er} les écrivit sur une vitre du château de Chambord. Les a-t-il écrits réellement, et, dans ce cas, est-ce bien sur une vitre, longtemps cherchée, jamais retrouvée, qu'il les traça avec le diamant de sa bague? Je vais laisser Brantôme vous répondre à ces questions par un passage du *Discours IV* de son livre : *Vie des Dames galantes*.

« Il me souvient qu'une fois, — dit-il, — m'étant

qui fit usage du diamant pour rayer le verre. On n'en connaît pas d'autre exemple de son temps; rien que pour cela certainement, Brantôme eût remarqué que l'inscription avait été tracée sur la vitre.

Le roi avait écrit en grandes lettres, dit Brantôme, et d'une main, à ce qu'il paraît, assez assurée pour que le caractère de son écriture fût reconnaissable. Or, comment cela serait-il possible s'il avait écrit sur l'une des vitres étroites dont alors on garnissait les fenêtres, et s'il se fût servi d'un diamant avec lequel on ne peut marquer que des linéaments indécis? Tous ceux qui ont repris l'anecdote après l'auteur des *Dames*



CHATEAU DE CHAMBORD

allé pourmener à Chambord, un vieux concierge, qui était écans, et avait été valet de chambre du roi François, m'y reçut fort honnêtement; car il avait dès ce temps-là connu les miens à la cour et aux guerres, et lui-même me voulut montrer tout; et m'ayant mené à la chambre du roi, il me montra un écrit au côté de la fenêtre : « Tenez, dit-il, lisez » cela, monsieur; si vous n'avez vu l'écriture du roi » mon maître, en voilà. » Et l'ayant lu, en grandes lettres, il y avait ces mots : *Toujours femme varie.* »

Telle est la vérité : l'on peut en croire Brantôme, le seul qui ait parlé de l'inscription comme l'ayant vue. Au lieu de deux vers, il n'y avait donc qu'une simple ligne de trois mots. De plus, rien ne nous prouve ici quelle ait été écrite sur la vitre avec un diamant, plutôt que sur l'un des larges côtés de l'emasure de la fenêtre, avec de la craie ou du charbon : ce qui eût été plus naturel, surtout à cette époque-là. Si François I^{er}, en effet, se servit de la pointe de sa bague, il se trouva avoir été le premier

galantes, l'ont mal comprise, et, par suite, l'ont déaturée en l'étendant. Mais de ceux-là, quel est le premier? Je crois bien, sans pouvoir en répondre, que c'est l'auteur du roman *Les Galanteries des Rois de France* (Bruxelles, 1690). Je ne connais pas de livre plus ancien qui nous donne le distique. Voici sous quelle forme il s'y trouve, laquelle a, depuis, été elle-même altérée, car le mensonge n'est pas plus respecté que la vérité :

*Souvent femme varie;
Mal babil' qui s'y fie.*

Quant au dénouement de l'histoire de la fameuse vitre, soit qu'on dise qu'elle ait été « vendue aux aux anglais, comme tant d'autres choses françaises », soit qu'on raconte que Louis XIV, « alors jeune et heureux », la sacrifia à Madame de la Vallière, c'est la digne conclusion de ce petit roman taillé à plaisir dans un fait véritable.

EDOUARD FOURNIER.



SAINT VINCENT DE PAUL PRENANT LES FERS D'UN GALÉRIEN

Tableau de LÉON BONNAT — École Française — Salon de 1866.



LA
CARNINE LEFRANCO.
contient les Ferments Vivants
du
Suc Museulaire

P40327



CLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-SEPTIÈME ANNÉE
N° 165
MARS 1999 (2)

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE... 18 Fr.
 { ÉTRANGER... 20 Fr.
LE NUMÉRO... UN FRANC



RIVALE

selles de toutes les marques. Jeunes femmes, jeunes filles plus ou moins émancipées, elles volaient à lui, attirées comme des alouettes par le miroitement de sa renommée toute fraîche, par sa jolie tournure et ses façons de prince. Je n'étais pas jalouse : même j'étais fière. Tous ces hommages, il m'en venait un peu, j'avais fait de ma chair, de mon sang, ce bel artiste si vite célèbre ; pour consoler mon précoce veuvage, je n'avais pas voulu d'autre amour que le sien. Puisque je m'étais tant privée, tant renoncée pour l'élever et l'instruire, sa gloire était mon œuvre comme sa beauté. Et puis, il était si reconnaissant, si tendre pour sa vieille mère,

mon peintre chéri ! Même devant le monde, il m'appelait toujours si gentiment : « Maman ! ». Il affectait d'être si obéissant à mes désirs, ce grand garçon dont aucun maître n'avait jamais pu ligotter l'indépendance.... Ah ! elles pouvaient bien lui courir après, les autres, les dames pour jeune gloire ! Elles pouvaient se livrer à lui, s'afficher avec lui, je savais bien qu'elles n'étaient que l'amusement de son cerveau, qu'il en changeait pour se délasser, comme il échangeait de cheval pour se promener au Bois. La seule femme de sa vie, la vraie conseillère, la confidente et le refuge, c'était sa mère.

Il rencontra cette Juliette dans le monde des bourgeois qui aiment à se frotter aux artistes ; c'était une jeune fille plus très jeune, qui avait beaucoup flirté, comme ils disent, c'est-à-dire essayé et manqué beaucoup de mariages. Elle était jolie, j'en conviens ; les cheveux roux comme l'acajou des meubles anglais, la peau couleur de son, si fine, si fine, qu'on avait peur de la déchirer d'un baiser ; avec cela un regard d'un vert singulier, très foncé, très humide,

PAR L'USAGE DE LA **CARNINE LEFRANCQ**
L'APPÉTIT AUGMENTE, LA NUTRITION S'ACCELÈRE, LE PHAGOCYTOSE ET LA MACROPHAGIE SONT
ACTIVÉES, LE SANG S'ENRICHIET EN HÉMATIES ET EN HÉMOGLOBINE ;
EN UN MOT, TOUTES LES REACTIONS DE L'ORGANISME CONTRE L'INVASION MICROBIENNE SONT EXALTÉES.

vert d'algue, si l'on peut dire..... Elle fit la cour à Maurice, comme toutes, et Maurice la courtisa fougueusement comme toujours; car il s'imagina chaque fois, pendant les six premières semaines, qu'il a trouvé la grande passion. J'étais bien tranquille, je savais ce que durent ces grandes passions. Pourtant, quand il peignit le portrait de Juliette, elle m'inquiéta, avec ses yeux d'algue, mouillés et froids, où je ne lisais pas l'adoration, l'envie de s'immoler que Maurice inspire aux femmes. L'inquiet, l'agité, le troublé, c'était plutôt Maurice. Il cherchait à s'étourdir près d'elle, en racontant des anecdotes drôles, en faisant des mots; mais moi, je savais bien que son cœur ne riait pas. Il recommença trois fois le portrait, trois fois le manqua. Juliette le lui disait très sévèrement. Le temps des villégiatures arriva: elle allait partir. On remit un quatrième essai aux loisirs de la campagne: Maurice passerait quelques semaines chez les parents, dans leur propriété de Touraine, et là, plus tranquillement, recommencerait et finirait le portrait.

Jusqu'à ce qu'il partit à son tour, mon peintre cberri fut tout triste, tout bouleversé. Je souffrais autant que lui, parce qu'il ne me confiait pas ses misères. Pour la première fois, il ne m'avouait rien. Il ne prononçait jamais, en ma présence, le nom de Juliette; quand j'essayais d'en parler moi-même, il m'opposait un visage muet et dur que sa vieille mère ne lui connaissait pas..... Il partit. Je fus toute seule pendant un mois et demi. Quand il revint, il semblait remis, presque joyeux. Il me déclara qu'il voulait épouser Juliette.

Ah! pour le coup, je n'y tins plus. Je lui dis tout ce que je pensais de sa Juliette: j'avais pris mes renseignements, je savais l'histoire sur l'histoire. Peut-être bien ces histoires n'étaient-elles pas absolument authentiques; il y en avait qui sentaient un peu l'invention: enfin, j'aimais mieux tout croire et tout lui dire. Il m'écouta sans répondre un long moment: puis il devint tout pâle et sortit. Il ne rentra que le soir. Il m'embrassa en me disant: «Écoute maman, ne me parles plus comme tu l'as fait tantôt. Toutes ces infamies qu'on t'a contées sont indignes de toi. Juliette mérite que je l'aime et elle m'aime. Ne me force pas à choisir entre elle et toi.»

Ils se marièrent. Je n'avais pas pu prendre sur moi de vivre avec eux, bien que Juliette offrit de se soumettre à la vie en commun. Non, je ne voulais pas, je ne pouvais pas. Je me retirai près de Paris, dans une petite maison où je m'installai avec mes deux bonnes. Maurice venait me voir de temps en temps; le dimanche, il déjeunait avec moi; je ne rencontrais ma belle-fille que lorsque j'allais moi-même à Paris.

J'ai passé ainsi deux tristes années, les plus tristes de ma vie, qui m'ont vieillie comme dix ans. Pas une épouse trahie, pas une maîtresse abandonnée n'a été jalouse autant que moi. Non pas des joies de chair qu'elle lui donnait, mon Dieu! de ces caresses à fleur de nerfs qu'il avait reçues de tant d'autres, rendues à tant d'autres! Non..... mais elle était la compagne, la confidente, l'asile, tout ce que j'avais été, elle était la Femme de sa vie, et je ne l'étais plus. La première année de son mariage, il n'exposa pas, il ne fit rien; croirait-on que j'en fus joyeuse, que je me dis: «Elle l'empêche de travailler.....» avec un certain contentement? Mais l'année d'après, avec sa *Mort de Manon*, il triompha, il eut le prix du Salon et son succès me fit mal, à moi qui jadis n'avais vécu que de ses succès..... C'est que j'avais reconnu le corps onduleux, les boucles rousses, les yeux d'algue de Manon.

Lui ne m'oubliait pas; il venait toujours voir sa vieille mère; peu à peu, il me sembla qu'il venait plus souvent, qu'il restait plus longtemps. On eut dit qu'il avait quelque chose à me confier, qu'il n'osait pas et qu'il souffrait de ne pas oser. Il souffrait, le pauvre chéri, et moi qui l'adorais, je devinais bien d'où venait sa souffrance, et je ne voulais pas qu'il me la versât dans un aveu; il fallait qu'il la bût jusqu'à la lie, tout seul, sans conseil, sans témoins, pour qu'après il me revînt comme je le voulais, meurtri et pantelant, — pour que je le guérissse et qu'il me dût sa vie. Maintenant, je commençais à ne plus haïr cette Juliette, puisqu'elle lui faisait du mal. Au temps de leur lune de miel, je n'avais rien souhaité connaître de leur existence à deux. A présent que pointait l'aurore rousse, je m'y mêlai plus souvent; j'observai. Du premier coup d'œil, j'avais tout vu, tout compris. Ma belle-fille n'avait pas encore d'amant, mais la curiosité d'un autre homme s'éveillait dans ce cerveau impur. J'assistai à une de leurs réceptions; je le devinai, l'homme qu'elle voulait. C'était un de ceux qui avaient autrefois reçu d'elle des demi-caresses: le premier, peut-être; et maintenant sachant tout l'amour, elle lui revenait. Car notre premier joug nous attire le reste de la vie, et nous y retournons parfois malgré nous-mêmes.

... Je rentrais dans ma petite maison de banlieue, apaisée, confiante en l'avenir. Et quand, six semaines plus tard, mon pauvre Maurice aimé vint se jeter dans mes bras, sanglotant, anéanti, mais aussi furieux, enragé contre cette femme qui déjà était hors d'atteinte, je le serrai contre moi en remerciant Dieu qui me le rendait.

Toutes mes tortures étaient oubliées. Il me revenait; l'autre était vaincue.

Marcel PRÉVOST, de l'Académie Française.

Carnine Lefrancq

LE PLUS ÉNERGIQUE

:: Reconstituant ::



LE DOCTEUR JOSÉ CODINÀ, DE MADRID.

LE DOCTEUR CODINA



D. Jose Codina fit ses études de médecine à Madrid, où il fut reçu docteur en 1891. Élève de Robert, l'éminent professeur de clinique médicale de Barcelone, il fut aussi

celui du célèbre professeur de chimie biologique Calderon.

En 1903, le docteur Jose Codina était reçu professeur agrégé; et comme tel, il fit pendant deux années le cours officiel de pathologie et de clinique médicales à la Faculté de médecine de Madrid. Actuellement, il fait dans son service hospitalier, un cours libre de clinique médicale.

Spécialisé dans les maladies du cœur et des poumons, le docteur Jose Codina s'est particulièrement occupé de la tuberculose pulmonaire et de l'ankylostomose des mineurs.

Ses travaux sont d'ailleurs nombreux. Parmi les plus importants, nous citerons : une *Etude clinique et thérapeutique des fièvres éruptives*, un *Traité de l'Uremie*, la *Démonstration clinique de la*

contagion de la tuberculose, une étude de l'*Ankylostome et de l'anémie des mineurs*, l'*Ankylostome et l'anémie des mineurs comme maladie sociale, spécialement en Espagne*, des observations sur le *Traitement de la grippe pulmonaire par le sérum artificiel*, etc., etc.

Membre de la Commission permanente contre la tuberculose, Président d'honneur de la section de pathologie au I^{er} Congrès contre la tuberculose tenu à Saragosse en 1903, Directeur du Dispensaire antituberculeux de Madrid, Président d'honneur du II^e Congrès International des maladies professionnelles tenu à Bruxelles, représentant de l'Académie royale de médecine de Madrid au I^{er} Congrès international de la tuberculose tenu à Barcelone, rédacteur, depuis 1892, de la *Revue de Médecine et de Chirurgie pratiques*, le docteur Jose Codina est Chevalier de l'Ordre Royal de Carlos III.

Particularités caractéristiques : passionné de bibliographie, le docteur Codina possède quarante mille brochures dans la bibliothèque. Son activité professionnelle l'absorbe, et il n'a rien donné de son temps à la vie publique ou politique.

BOV' CARDIAC

COMPLÈTE ET RENFORCE TOUTES
LES MÉDICATIONS DU CŒUR

MATIN

*Il fait un temps si beau que l'on n'ose pas vivre.
On est comme l'enfant qu'intimide et qu'éveille
Le cadeau trop vermeil qu'il n'ose pas toucher.
On est comme devant une fleur de pêcher
Qu'on craind, en la cueillant, de connaître fragile.
Il fait un temps si beau qu'on dirait que Virgile
A voulu, ce matin, nous parler de plus près.
Un paysage entier suit entre deux cyprès,
C'est l'heure la plus douce encore que l'on ait eue.
On descend vers le lac, et, comme la statue
Qu'évoillait peu à peu Monieux de Condillac,
On n'est plus qu'un parfum de rose près du lac.
On ne sait pas pourquoi, ce matin, les buées
Se sont, aux flancs des monts, si bien distribuées.
C'est trop. L'on est bonteux de ce matin si pur.
On devrait être heureux, baigné de tant d'azur
Qu'il semble qu'on respire au bout d'une proquille.
Mais, quand l'air est trop doux, le cœur n'est pas tranquille.
Il fait un temps si beau que, gauche et stupéfait,
On n'ose se servir de ce beau temps qu'il fait
On voudrait décliner humblement l'atmosphère.
Il fait un temps si beau que, tout ce qu'on peut faire,
C'est de vivre. Et l'on vit. Mais non sans un remorde,
Car ce temps est si beau qu'il fait penser aux morts.*

Edmond ROSTAND.

**ENFANTS
MALINGRES
LYMPHATIQUES**
Anémiés par la Croissance
Fatigués par l'Étude
**CARNINE
LEFRANCQ**
Agréable
Énergique
Inoffensive

LA VIE AUX CHARMETTES

Je me levais tous les matins avant le soleil ; je montais, par un verger voisin, dans un très joli chemin, qui était au-dessus de la vigne et suivait la côte jusqu'à Chambéry. Là, tout en me promenant, je faisais ma prière, qui ne consistait pas en un vain balbutiement de lèvres, mais dans une sincère élévation de cœur à l'auteur de cette aimable nature, dont les beautés étaient sous mes yeux. Je revenais en me promenant, par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt et volupté les objets champêtres dont j'étais environné, les seuls dont l'œil et le cœur ne se lassent jamais.

Je regardais de loin s'il était jour chez maman : quand je voyais son contrevent ouvert, je tressailais de joie et j'accourais ; s'il était fermé, j'entraîs au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amusant à repasser ce que j'avais appris la veille, ou à jardiner...

Des dîners faits sur l'herbe, à Montagnole, des soupers sous le berceau, la récolte des fruits, les vendanges, les veillées à teiller avec nos gens, tout cela faisait pour nous autant de fêtes, auxquelles maman prenait le même plaisir que moi. Des promenades plus solitaires avaient un charme plus grand encore, parce que le cœur s'épanchait plus en liberté.

Nous en fîmes une, entre autres, qui fait époque dans ma mémoire, un jour de Saint-Louis, dont maman portait le nom. Nous partîmes ensemble et seuls, de bon matin, après la messe qu'un carme était venu nous dire, à la pointe du jour, dans une chapelle attenante à la maison. J'avais proposé d'aller parcourir la côte opposée à celle où nous étions, et que nous n'avions point visitée encore.

Nous avions envoyé nos provisions d'avance, car la course devait durer tout le jour. Maman, quoiqu'un peu ronde et grasse, ne marchait pas mal ; nous allions de colline en colline et de bois en bois, quelquefois au soleil, et souvent à l'ombre, nous reposant de temps en temps, et

nous oubliant des heures entières ; causant de nous, de notre union, de la douceur de notre sort, et faisant, pour sa durée, des vœux qui ne furent pas exaucés.

Tout semblait conspirer au bonheur de cette journée. Il avait plu depuis peu ; point de poussière, et des ruisseaux bien courants ; un petit vent frais agitant les feuilles, l'air était pur, l'horizon sans nuage ; la sérénité régnait au ciel comme dans nos cœurs. Notre dîner fut fait chez un paysan, et partagé avec sa famille, qui nous bénissait de bon cœur. Ces pauvres Savoyards sont si bonnes gens !

Après le dîner, nous gagnâmes l'ombre, sous de grands arbres, où, tandis que j'amasais les brins de bois sec pour faire notre café, maman s'amusait à herboriser parmi les broussailles ; et, avec les fleurs du bouquet que, chemin faisant, je lui avais ramassé, elle me fit remarquer dans leur structure mille choses curieuses, qui m'amuserent beaucoup, et qui

devaient me donner du goût pour la botanique ; mais le moment n'était pas venu, j'étais distrait par trop d'autres études.

Une idée qui vint me frapper fit diversion aux fleurs et aux plantes. La situation d'âme où je me trouvais, tout ce que nous avions dit et fait ce jour-là, tous les objets qui m'avaient frappé, me rappellèrent l'espèce de rêve que, tout éveillé, j'avais fait à Annecy, sept ou huit ans auparavant. Les rapports en étaient si frappants, qu'en y pensant j'en fus ému jusqu'aux larmes. Dans un transport d'attendrissement, j'embrassai cette chère amie :

— Maman, maman, lui dis-je avec passion, ce jour m'a été promis depuis longtemps, et je ne vois rien au-delà. Mon bonheur, grâce à vous, est à son comble : puisse-t-il ne pas décliner désormais ! puisse-t-il durer aussi longtemps que j'en conserverai le goût ! il ne finira qu'avec moi.

Jean-Jacques ROUSSEAU.



LA MAISON DE M^{ME} DE WARENS, AUX CHARMETTES
QUE J.-J. ROUSSEAU HABITA DE 1736 A 1740.

LES BIENFAISANTS EFFETS DE LA CARNINE LEFRANCO SE MANIFESTENT TOUJOURS
DÈS LES PREMIERS JOURS
C'EST UNE MÉDICAMENT VIVIFIANTE AU PREMIER DEGRÉ

L'ANÉMIE PLASMATIQUE

L'anémie plasmatique et la chlorose sont des affections qui résistent à la thérapeutique ferrugineuse. Si l'on pouvait faire accepter favorablement la suralimentation carnée, on obtiendrait la guérison dans la plupart des cas. Mais l'intolérance gastro-intestinale s'y oppose formellement. C'est alors qu'il faut songer au suc musculaire, véritable plasma naturel de reconstitution cellulaire et d'assollement organique. Sous la forme excellente de *Carnine Lefrancq*, le suc musculaire atténué, par ses zymases, les processus dénutritifs et enrichit le terrain en phosphates alcalino-terreux et en

catalases antitoxiques. La *Carnine* a le grand avantage de ne renfermer aucun agent septique capable de provoquer, dans l'intestin, des fermentations putrides. Sous son puissant coup de fouet, l'appétit ressuscite, les digestions se règlent, les forces se développent, le teint s'anime, les palpitations et l'asthénie disparaissent. Il se fait alors un prodigieux amendement de la chlorose et de l'anémie plasmatique, qui ne sont, en général, que des signes larvés de pré-tuberculose (tous les cliniciens le savent bien).

PENSÉES

En général, on ne demande des conseils que pour ne pas les suivre ou pour faire des reproches à celui qui vous les a donnés.

Alex. DUMAS Fils.

C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se faire. LA BRUYÈRE.

Une belle action est celle qui a de la bonté et qui demande de la force pour la faire. MONTESQUIEU.

Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes que d'essayer de paraître ce que nous ne sommes pas.

LA ROCHEFOUCAULD.

MAXIMES

Dans un petit garçon, il y a rarement la promesse d'un homme; dans une petite fille, il y a presque toujours la promesse d'une femme.

Alex. DUMAS Fils.

Heureux celui qui, par le prix qu'il met et le goût qu'il prend aux plus petites choses, prolonge son enfance! Les jours les plus heureux sont ceux qui ont une grande matinée et une petite soirée.

Le Prince de LIGNE.

Le plus précieux et le plus rare de tous les biens est l'amour de son état. Il n'y a rien que l'homme connaisse moins que le bonheur de sa condition.

D'AGUESSEAU.



LA CRUCHE CASSEE

par GREUZE, (1725 à 1805), École Française
Paris, Musée du Louvre.

LE CRÉPUSCULE SUR LA CÔTE D'AZUR

Le soleil, presque au ras de l'horizon, n'envoyait plus de rayons assez chauds pour dissiper le brouillard indistinct et glacé qui montait, engluant déjà de son suintement les cuivres et les boiseries du bateau. Le bleu de cette mer immobile s'épaississait jusqu'au noir, tandis que l'azur du ciel sans nuage pâlisait, froidissait, se neutralisait. Un quart d'heure s'écoula ainsi, puis, lorsque le globe du soleil toucha l'horizon, l'incendie démesuré du couchant éclata sur ce ciel et sur cette mer. Toute côte avait disparu, en sorte que les passagers du yacht, maintenant remontés sur le pont, n'avaient devant eux que l'eau et le ciel, le ciel et l'eau; ces deux immensités sans forme, sans contour, vierges et nues comme aux premiers jours du monde, où la lumière déployait, prodiguait ses resplendissantes féeries. — toute la lumière, ici projetée en des

nappes d'un rose tendre, délicat, transparent, comme le rose de pétales sur un buisson d'égliers, — là répandue en des flots de pourpre, de la couleur d'un sang généreux. — ailleurs étalée comme en des grèves d'un vert d'émeraude et d'un violet d'améthyste. — plus loin solidifiée en de colossaux porches d'or! Et cette lumière s'approfondissait avec le ciel, elle palpitait avec la mer, elle se dilatait dans l'espace infini, jusqu'à ce que, le globe ayant plongé sous les lames, cette gloire s'évanouit comme elle avait surgi, laissant de nouveau la mer toute bleue, presque noire, et le dôme du ciel presque noir aussi cette fois, avec une suprême frange à son bord, de l'orange le plus intense. Cette large bande éclatante s'aminait, s'atténua, s'effaça elle-même.

Paul BOURGET.

GRANDS PEINTRES DANS LA MISÈRE

C'était en 1859. Millet, ce grand artiste paysan, cette grande âme émue, écrivant des choses comme celles-ci : « Janvier. — Nous avons du bois pour deux ou trois jours encore, et nous ne savons comment nous en procurer, car on ne nous en donnera pas sans argent. Ma femme attend son septième enfant le mois prochain et je n'aurai rien ! ».

Quelle détresse ! Et cela durait depuis dix ans ! En 1849, l'année du grand succès du *Vanneur* au Salon, l'auteur était réduit à la plus noire misère. Un ami obtint pour lui du ministère un secours de cent francs. Il courut chez l'artiste.

Millet était assis sur une malle dans son atelier, il grelottait ; il dit bonjour sans se lever. On lui remit les cent francs. « Ils tombent bien, dit Millet, nous n'avons pas mangé depuis deux jours ; heureusement, les enfants n'ont pas eu à souffrir jusqu'à présent, j'ai pu leur donner la pâtée ». Puis, il appela sa femme et alla acheter du bois, sans ajouter un mot.

Voilà, au prix de quelles épreuves, stoïquement supportées, comment furent créées des œuvres admirables ! Et ce n'est rien encore que la misère matérielle auprès de la solitude, de la misère morale, des critiques, des injustices, des avanies. Tous ces peintres qui sont aujourd'hui l'honneur de notre école, dont les œuvres font l'orgueil des collections et des musées, ont passé leurs jours à se débattre contre le désespoir.

C'est le grand Théodore Rousseau, traînant comme un forçat un inexorable arriéré de dettes qui le dévorent, luttant héroïquement contre le mauvais destin et, un jour qu'il laissait échapper quelques larmes, disant à un ami : « J'en ai tant refoulées ! ». Le labeur le plus acharné n'arrive pas à conjurer le mauvais sort qui s'attache à lui. En 1850, la vente de 53 tableaux produisit le maigre total de 15.700 francs, moins de 300 francs, l'un dans l'autre. Or, l'*Allée des Châtaigniers*, achetée 2.000 fr. en 1841, s'est revendue le 1^{er} Juin 1912, 270.000 francs ! Et six mois plus tard, à New-York, la *Plaine en Berry* atteignait 213.000 francs. Ce demi-million payé pour ces deux toiles, aurait assuré à l'artiste, s'il en avait bénéficié, l'indépendance, la sécurité, la paix,

et lui aurait épargné peut-être la crise de folie à laquelle il devait succomber.

On se rappelle encore la surprise du public, lorsque le fameux *Angelus* de Millet, passé dans une collection d'Amérique, en fut triomphalement retiré pour 800.000 francs. Mais il y avait alors douze ans que le peintre était mort à la peine, à soixante ans, comme un cheminé à bout de forces, qui crève dans un fossé. 800.000 francs, l'*Angelus* dont il avait naguère eu peine à tirer 500 francs !

C'est Delacroix, ce merveilleux génie, le plus grand lyrique de la peinture, toujours com-

battu, méconnu, « livré aux bêtes » disait-il, vendant péniblement pour trois cents louis, en 1855, ce prodigieux *Assommoir de l'Evêque de Liège*, revendu 20.500 francs.

C'est Daumier, toute sa vie réduit au gagne-pain du journalisme, Daumier, dont le Louvre a payé 60.000 francs l'admirable *Scapin*. C'est Ingres, enfin, qui jusqu'à cinquante ans ne peut vendre un seul tableau, et vit à Florence ou à Rome d'un petit métier « à-côté », de ces portraits à la mine de plomb qu'il faisait payer un louis par tête, en donnant un pourboire aux garçons d'hôtel pour racoler la clientèle et lui amener des étrangers. Un de ces crayons se vendait, en 1912, la somme de 55.000 francs !

Ainsi tous, sans distinction de talent ni d'école, ont eu à souffrir leur part d'embarras et de misères. Même Corot, l'heureux Corot, dont le nom signifie joie et sérénité, et dont l'admirable pureté d'âme se respire dans son œuvre comme un souffle de divine fraîcheur, Corot fut longtemps pauvre ; il n'aurait pas vécu sans la petite rente de 1.500 francs que lui servait son bourgeois de père. Il avait plus de soixante ans, la première fois qu'il vendit un tableau dix mille francs : Il n'en revenait pas de son audace. Dix mille francs ! On n'aurait pas, aujourd'hui, à ce prix, la moindre de ses études.

Ce maître, qui n'arriva que tard à une modeste aisance, et que ses confrères longtemps traitèrent en petit garçon, est peut être aujourd'hui le plus populaire de nos peintres, le mieux aimé de tous : ses tableaux, à eux seuls, feraient de la profession de commissaire-priseur un métier lucratif.

Louis GILLET.



LA FILEUSE
par J.-F. Millet (Musée du Louvre).

BIFSEC LEFRANCQ

CARNINE LEFRANCQ SÈCHE
sous forme de délicieux petits granulés.

GROSSESSE — CONVALESCENCES

CROISSANCE DES ENFANTS

ALIMENTATION DES SPORTMEN



Pho387



LANTÉCLAIR

JOURNAL LITTÉRAIRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-SEPTIÈME ANNÉE
N° 166
AVRIL-SEPTEMBRE 1922

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE... 18 Fr.
 { ÉTRANGER... 20 Fr.
LE NUMÉRO... UN FRANC



DE LA FORCE PHYSIQUE (Lettre d'Alexandre Dumas fils à son père)

Mon cher père,

Je ne sais pas si les enfants de ta génération étaient comme ceux de la mienne, — ceci soit dit sans t'offenser, car je doute que

je sois aussi jeune que toi, — mais je sais qu'étant enfant, j'ambitionnais et je voyais mes camarades ambitionner ardemment une chose, c'était de paraître sur un théâtre, dans un cirque, sur des tréteaux, et d'y faire les tours que nous avions vu faire par les athlètes, les écuyers, les danseurs de corde et les bateleurs de toutes sortes. Le maillot couleur de chair, la banderlette de soie autour du front, le caleçon bleu à franges d'argent séduisaient au dernier point notre imagination. A cet âge, les yeux influencent perpétuellement l'impressionnabilité naturelle qui, jusqu'à l'adolescence tient lieu de sentiment. Il faut que les choses passent par les organes matériels de nos sens pour nous frapper.

Il faut, pour ainsi dire, que notre toucher voie, que nos yeux touchent, non pas pour que nous comprenions, mais pour que nous éprouvions. La sensation n'est jamais longue, ni profonde, mais elle se présente toujours la même chaque fois que la cause reparait. Or, de mon temps, chaque fois qu'un enfant agile, remuant, espiègle, sain comme un enfant doit être, voyait faire un tour de force, il avait pour l'homme qui l'accomplissait une admiration qu'aucun autre spectacle ne faisait naître en lui.

Cela se conçoit facilement. L'enfant, selon les lois de la nature, n'a qu'un but instinctif, qui est de se développer et de devenir grand. Quand je serai grand est la phrase qui précède la formule de tous ses désirs. Rien qu'en étant grand, on le domine; quand on joint à cette qualité celle d'être fort, on l'émerveille, et son enthousiasme n'a plus de bornes. Puis, rien ne lui donne plus l'expression de la liberté que la vie en plein air de ces bohémiens nomades qu'il retrouve à toutes les fêtes où ses parents le mènent, et l'enfant à l'amour de la liberté

A aucune époque, la Médecine n'a eu à sa disposition un RECONSTITUANT
aussi PUISSANT, aussi RAPIDE
que la **CARNINE LEFRANCQ**, véritable PLASMA VITAL

plus prononcé, souvent, qu'il ne l'aura quand il sera homme.

Qui de nous, pendant les premières années de la vie, quand on nous reconduisait au collège, après les vacances de septembre ou le congé du dimanche, n'aurait donné la vie heureuse que notre famille nous promettait dans l'avenir pour posséder tout de suite la vie, libre en apparence, de l'acrobate, que nous voyions gesticuler entre la balustrade de ses tréteaux et les toiles flottantes de sa baraque !

Pour ma part, il ne m'est pas arrivé une seule fois de rentrer en pension sans envie et sans être prêt à accepter le sort du passant le plus bumble que je rencontrais en rentrant. Du moment qu'on n'allait pas au collège, on était libre. Je ne voyais pas plus loin. Aussi, que de fois, je puis, mon cher père, te l'avouer maintenant que tu ne me gronderas plus — il est vrai que tu ne m'as jamais beaucoup grondé — que de fois, dans le trajet qu'il nous fallait parcourir chaque jour pour aller de la pension au collège, que de fois j'ai confié mes livres à un camarade, ou je les ai mis dans mes poches, et, quittant les rangs le plus adroitement possible, j'ai *filé*, comme nous disions alors. Je courais la chance d'être mis à la porte de la pension si l'on y apprenait mon escapade, ou tout au moins d'être mis en retenue pendant un mois ; mais, en attendant, j'avais deux heures de liberté, dont, à te parler franchement, je ne savais plus que faire quand je les possédais. Alors, j'allais devant moi, je me mêlais aux hommes, je marchais, je lisais les enseignes des maisons, je regardais les gamins jouer au sou : je m'ennuyais, mais j'étais libre. Il y a une phrase toute faite qui vient se placer toute seule à la suite de cette dernière réflexion : cette phrase est : c'était le bon temps.

Oui, je comprends qu'à mesure qu'on entre dans les luttes et les agitations de la vie, on regarde comme un âge heureux l'âge où l'on n'avait pas d'autre chagrin que d'être privé de sortir un dimanche ou de copier deux cents vers de Virgile. Ces chagrins vous paraissent infiniment petits, parce que vous les comparez à ceux de l'âge présent et que vous les jugez à distance, avec des facultés affectives développées par le combat de la vie ; mais reportez-vous au temps où vous aviez ces chagrins, où vous n'en connaissiez pas d'autres, où ils étaient les plus grands que vous pussiez avoir, et dites-moi si, dans vos douleurs nouvelles, vous en trouvez une égale à celle que vous éprouviez quand vous voyiez votre mère, venue le dimanche matin vous chercher pour vous mener à la campagne, s'en aller sans vous, et quand il vous fallait passer à copier des penums toute cette belle journée de printemps qui eût été si bonne à respirer dehors ? Je le répète, c'est la comparaison qui nous fait trouver ces ebagrins moindres, et je déclare que j'ai eu dans ce temps-là, pour des choses qui me paraissent aujourd'hui des futilités, des désespoirs qu'aucun autre événement ne m'a rendus, depuis que je suis ou que je me crois un homme. Il n'y a

de bonheur réel que celui dont on se rend compte quand on en jouit. L'enfant est heureux, c'est vrai ; mais comme il ne sait que plus tard qu'il l'était, c'est comme s'il ne l'avait pas été.

Certainement, il est dans l'âge mûr et dans la vieillesse des heures de solitude, de méditation, de balte, où, quand on frappe avec inquiétude à la porte de l'avenir, qui ne vous répond pas, on se retourne vers le passé, qui répond toujours, le méchant, car il sait bien qu'il va vous faire de la peine. On se rappelle le dortoir du collège, avec ses lits blancs, éclairé par la flamme chevrotaute des veilleuses économes ; le sommeil calme et franc, interrompu par la cloche matinale ; le : levons-nous ! du maître d'études monotone, parcourant la longue salle en frottant ses mains, qu'il a le plus souvent oublié de laver ; le lever lent, la toilette, cette belle santé, souriante, mutine, vierge, qui attend l'enfant à son réveil, et qu'à partir de dix-huit ans l'homme, si bien portant qu'il soit, ne retrouve jamais aussi fraîche ni aussi pure à son chevet ; la prière distraite et routinière ; enfin, le travail silencieux du matin, accompagné des chuchotements furtifs, l'hiver sous la lumière des lampes aux abat-jour verts, l'été à la clarté du soleil, pénétrant dans les salles par les fenêtres ouvertes, avec l'odeur des lilas, et jouant sur les pupitres bariolés de bonshommes à l'encre et de noms inscrits au couteau. Pendant ce temps, le maître lit. De temps en temps, un élève quitte sa place pour prendre un livre, un autre se fait donner un pensum, un troisième étudie le piano dans une salle voisine et rythme le silence par ses gammes irrégulières et sans cesse recommencées. Puis vient le déjeuner rapide et la récréation bruyante, crierie, tapageuse, qui révèle les différentes organisations et les différents caractères des écoliers, les uns timides, les autres vifs, ceux-ci espions, ceux-là méchants et taquins. Tel est, n'est-ce pas ? le spectacle qui passe sous vos yeux pendant certaines heures de tristesse, et vous vous dites : alors cette phrase toute faite :

C'était le bon temps !

Est-ce donc que réellement, la vie se passe à regretter le temps passé, à désirer le temps à venir, à n'être jamais satisfait du temps présent, jusqu'à ce qu'on meure en regrettant tous les temps ? C'est possible, et moi qui ai contracté l'habitude de prendre de la vie ce qu'elle a de bon, d'en rejeter ce qu'elle a de mauvais sans protester inutilement contre certaines conventions acceptées par le plus grand nombre, tout en déclarant que je ne troquerais pas les joies, les travaux, les déceptions, les difficultés de ma vie d'homme, contre les amusements et les chagrins de ma vie d'enfant, je fais cependant la part de l'attendrissement où nous jette parfois le souvenir de notre enfance, et j'ai grand plaisir à voir des enfants. Ce que j'aime en eux n'est peut-être que le moi d'autrefois ; mais je les aime, quand ils sont bien franchement de leur âge, quand ils s'abandonnent

CHANTILLY — MUSÉE CONDÉ



LE SOMMEIL DE CUPIDON

Tableau de Francesco MAZZOLA, dit le Parmesan (1504 + 1540). École Italienne.

LA CARNINE LEFRANCQAGIT PAR LES
FERMENTS VIVANTS

du tissu musculaire, qu'elle renferme intégralement,
 ET QUI REMPLISSENT EXACTEMENT LES FONCTIONS PHYSIOLOGIQUES DES VITAMINES

comme les jeunes chats à leur grâce naturelle, quand rien ne manie leurs attitudes.

Quelle est la base de la vie ?

La santé.

Ceci est incontestable comme une maxime de M. de la Palisse.

Par quoi commence la vie ?

Par l'enfance.

Que faut-il donc soigner chez l'enfant ?

La santé.

C'est clair comme le jour.

Quelles sont les choses les plus propres à la santé ?

La nourriture saine, le grand air, le sommeil et l'exercice.

Si vous voulez faire de votre fils un homme intelligent, commencez par en faire un homme sain.

Avant de renfermer une liqueur précieuse dans un vase, assurez-vous que le vase est solide.

Quel est, chez l'enfant, le premier symptôme de la vie ?

Le mouvement.

C'est donc le mouvement qu'il faut utiliser avant tout.

Quels sont les organes qui se révèlent les premiers ?

La poitrine et l'estomac.

Donnez de l'air et nourrissez.

Tout cela est tellement vrai qu'il est presque bête de le dire.

Et cependant, ces principes fondamentaux sont perpétuellement faussés par les parents même les plus soucieux du bien de leurs enfants. De là, ces enfants que leur père vous montre comme des prodiges, qui, à dix ans, jouent des valses sur le piano, sont les premiers en thème et dessinent au crayon noir la tête de Tatiou ; seulement la croissance de ces enfants se fait mal, leur teint est pâle, leurs yeux sont cernés, et il arrive un jour où le médecin dit : Cet enfant est trop avancé pour son âge ; il faut l'envoyer à la campagne, et qu'il ne fasse plus rien pendant six mois ; ce qui veut dire : Vous avez agi contre la volonté de la nature, la nature se venge.

Si j'étais roi de France, il n'entrerait pas un enfant dans les villes avant qu'il eût l'âge de douze ans.

Jusqu'à là, ils vivraient à l'air, au soleil, dans les champs, dans les bois, en compagnie des chiens et des chevaux, face à face avec la nature qui fortifie les corps des enfants, prête l'intelligence à leur cœur, poétise leur esprit, et leur donne de toutes choses une curiosité

plus utile à l'éducation que toutes les grammaires du monde. Ils connaîtraient les arbres, les fleurs, les oiseaux, les saisons ; ils comprendraient les voix, et même le silence des nuits étoilées, ils auraient la meilleure religion, celle que Dieu enseigne lui-même dans le spectacle grandiose de ses miracles quotidiens, et à douze ans, vigoureux, nobles, sensibles, ils seraient de force à recevoir l'instruction méthodique qu'il serait temps de verser en eux, et dont l'inoculation se ferait facilement en quatre ou cinq années.

Malheureusement pour les enfants, et heureusement pour la France, je ne suis pas le roi, et tout ce que je puis faire, c'est de donner un conseil et de proposer un moyen.

Ce moyen, c'est de mettre l'éducation physique de l'enfant au premier plan de sa vie.

C'est de le faire coucher quand le soleil se couche, c'est de le faire lever quand le soleil se lève.

C'est de le familiariser avec l'eau et de l'habituer aux ablutions fréquentes, ce qui est dans les collèges et les pensionnats le détail plus négligé.

C'est de le faire marcher, courir, jouer, s'ébattre pendant l'heure qui suit le lever, pendant l'heure qui précède le sommeil, pendant l'heure qui suit chaque repas.

C'est de le punir par tous les moyens possibles quand il est en faute, excepté par la privation d'air, de sommeil et de nourriture. La tradition du pain sec est de l'homicide en pilules.

Dans une classe de soixante élèves, il y a cinq ou six *piocheurs*, pour nous servir du terme consacré, huit ou dix bons élèves au plus, vingt écoliers médiocres et le reste se compose de ce qu'on appelle les paresseux, les incorrigibles, les bons à rien, les cancres, etc., etc. J'ai passé onze ans au collège et les chiffres sont exacts.

D'où vient cette énorme majorité au profit de la paresse et de l'ignorance ?

Elle vient de la nature faussée qui réagit sans cesse dans ces jeunes organisations contre des études trop hâtives. Elle n'a pas d'autre cause, et la preuve c'est que les deux tiers et demi de ces mauvais élèves, une fois sortis du collège, recommencent tout seuls leurs études, à l'âge où l'étude est dans les besoins de l'homme, deviennent, sinon des savants, du moins des esprits utiles et de très honnêtes gens.

Mais dans cette même classe de soixante

**CARNINE
LEFRANCO**

PRÉPARATION DE SUC MUSCULAIRE
de Viande de Bœuf crue
EN SOLUTION SACCHARO-GLYCÉRINÉE



**RÉSULTATS PRESQUE IMMÉDIATS
DANS TOUTES LES MALADIES DÉPENDANT
D'UN AFFAIBLISSEMENT DE L'ORGANISME**

De 1 à 5 cuillères à bouche par jour, pure ou étendue d'un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, lait, etc. (pas de bouillon).
FROID ou TIÈDE

élèves, il y en a une douzaine qui sont timides, craintifs, indolents de leurs corps, tandis que le reste ne demande que le mouvement et le bruit. C'est ceux-là qui ont pour les athlètes et les exercices de force l'admiration et le goût dont je parlais au commencement de cet article. C'est cette admiration et ce goût qu'il s'agirait d'utiliser au profit de leur santé présente et à venir.

Sans remonter aux Grecs et aux Romains, ces fanatiques de la forme qui ne comprenaient que l'homme bien fait, beau, élégant et fort, à l'antiquité qui faisait des dieux d'Hercule et de Thésée, un demi-dieu de Milon et des héros des Titans, nos sens nous suffisent pour nous démontrer qu'un homme fort vaut mieux qu'un homme faible, et qu'un homme beau est préférable à un homme laid, et cependant, sur vingt hommes qui passent dans la rue, vous n'en verrez pas plus de deux qui marchent comme un homme doit marcher, la tête haute et d'un pas ferme et sonore. Les dix-huit autres seront voûtés, frileux, malingres, étioles, pâles, gras, essoufflés, apoplectiques, bilieux, mous, chancelants. Pas plus de deux, je le répète, qui aient l'air d'hommes véritables, pas plus de deux qui soient faits pour être aimés selon la nature et qu'une femme regarde avec plaisir.

Je ne parle ici que des hommes du monde et des bourgeois.

Je ne parle pas des ouvriers à qui leurs rudes labeurs donnent toujours une allure mâle et fière.

D'où vient cette dégénérescence de l'homme ?

Elle vient de ce que, lorsqu'il était enfant,

on n'a pas exercé en lui les forces que la nature lui avait départies, si bien qu'à la suite de quelques excès de jeunesse, en passant de l'adolescence à l'âge mûr, il s'est déjà trouvé fatigué et s'est laissé envahir par les habitudes casanières, par les charmes de la vie intérieure. Il s'est alourdi dans l'atmosphère ouatée des chambres bien closes ; il s'est appesanti dans le sommeil lymphatique des alcôves chauffées ; il a demandé à la flanelle la chaleur qui ne devait lui venir que du foyer d'un organisme équilibré ; les muscles de la poitrine sont descendus jusqu'à l'estomac ; la bile s'est mêlée au sang ; le ventre a commencé à poindre ; la mauvaise graisse est venue sous le pseudonyme d'embonpoint ; il a déboutonné son gilet après son dîner ; il a dormi au coin de son feu ; il s'est forcé à veiller par des moyens factices, tels que le café et l'eau-de-vie ; il n'a plus voulu marcher, il a pris une voiture ; il a eu peur du froid, il a redouté le chaud ; il a eu des malaises, et on l'entend, à quarante ans, c'est-à-dire dans la force de l'âge, dire une ou deux fois par semaine : Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, je suis mal à mon aise.

A partir de ce moment, l'homme dégringole, les cheveux s'éclaircissent, la bouche se démeuble, l'haleine se corrompt, le dos se voûte, l'estomac se révolte et l'eau de Sedlitz apparaît : son médecin l'envoie à Barèges ; la goutte vient lui mettre sa carte au pied ou à la main, et le père Lachaise montre à l'horizon le tombeau du général Foy.

Alexandre DUMAS FILS.



LE LAC D'ANNECY. — VUE DU CHATEAU DE DUINGT

LE PARFUM IMPÉRISSABLE

*Quand la fleur du soleil, la rose de Labor,
De son âme odorante a rempli goutte à goutte
La fiole d'argile ou de cristal ou d'or,
Sur le sable qui brûle on peut l'épandre toute.*

*Iles fleuves et la mer inonderaient en vain
Ce sanctuaire étroit qui la tint enfermée ;
Il garde en se brisant son arôme divin,
Et de poussière beuveuse en reste parfumée.*

*Puisque par la blessure ouverte de mon cœur
Tu l'écoules de même, ô céleste liqueur,
Inexprimable amour, qui m'enflammais pour elle !*

*Qu'il lui soit pardonné, que mon mal soit béni !
Par delà l'heure humaine et le temps infini
Mon cœur est embaumé d'une odeur immortelle !*

LECONTE DE LISLE.

PETITE PATRIE

*Ma fenêtre joyeuse, et qui n'est jamais close,
A pour rideau l'épaisse et verte frondaïson
D'un rang de peupliers, qui ferment l'horizon
Et qu'un ruisseau moiré, plein de soleil arrose.*

*Leurs cimes frémissantes, où maint rayon se pose,
Verve une ombre sereine à ma vieille maison.
Ils bordent mon jardin, où croît l'herbe à foison,
Mais qui rit et m'envoie un frais parfum de rose.*

*Les feuilles, le murmure bumble du ruisseau d'or
Et l'insecte et l'oiseau font un doux quatuor,
Pour fêter la nourrice adorable, la Terre.*

*Sous le ciel bleu, tout bleu, le joli, joli chant !
J'écoule, et sens en moi, perdu dans ce mystère,
L'impossibilité d'être sombre ou méchant.*

Jules LEMAÎTRE.

AMSTERDAM. — MUSÉE DE L'ÉTAT. — COLLECTION VAN DER HOOP



LE MOULIN (près de Wijk, bij Duurstede, province d'Utrecht)
par J. I. van RUYSDAEL (1620 + 1682), École Hollandaise.

LA FEMME AU JAPON

Tout ce que nous voyons du Japon porte la marque et l'influence de ses femmes. L'impressionnabilité et l'obsequiosité des hommes, sans nul doute, vient de l'indolence des femmes; leur subtil manque de foi qui les rend si suspects comme marchands ou comme serviteurs dans d'autres pays, provient de la servilité de leurs mères: car l'esclavage rend fourbe; leur cruauté froide envers les Chinois à Port-Arthur, et qui fit horreur au monde, doit avoir son origine dans les instincts féminins dominés et qui n'ont l'occasion de se manifester chez la sournoise femme japonaise, dont le véritable caractère ne se trahit qu'à l'heure où, par chance elle devient belle-mère.

La principale vertu des Japonaises est la soumission. Leurs maris ne semblent pas l'apprécier, car il y a environ un divorce sur trois mariages, et seulement un sur cent de ces divorces est demandé par l'épouse qui, d'ailleurs, perd son rang social et sa situation. Ainsi, son amour maternel et les préjugés publics maintiennent la Japonaise dans cette situation voisine de l'esclavage que jadis leur assignaient les lois Confucius.

Une femme japonaise peut-être répudiée pour "bavardage". Ses devoirs envers son mari sont innombrables.

Elle doit, le matin, être debout la première, ouvrir la porte de la maison et saluer chacun

d'un cordial: *O Hayo*. Puis, elle va dans le jardin minuscule couper une branche de cerisier ou d'azalée et les arranger dans un vase. Elle fait et prépare l'honorable thé de son honorable seigneur et de son honorable belle-mère, elle brosse les habits de son mari et les lui apporte, elle s'ingénie à mille besognes afin de lui être utile, à lui ou à ses vieux parents jusqu'à ce qu'elle l'ait vu enfin sortir de la maison.

Le *Yoshiwara* donne la mesure de l'aveugle, sourde et muette ignorance des femmes devant l'effroyable domination masculine.

Personne ne peut comprendre le Japon sans avoir contemplé le spectacle de cette ménagerie de femmes privées des droits les plus essentiels de leur dignité humaine. Dans la poussière et

chaque soir, lorsque les cloches du temple de Yara appellent les Japonais à la prière devant les étranges dieux, la représentation commence: des femmes, des jeunes filles (la plupart ayant une apparence enfantine) empilées dans des cages donnant jour sur la rue, absolument comme dans des cages du jardin zoologique, et assises durant des heures derrière leurs barreaux de bois ainsi que des objets mis en vente.

Il est clair que le progrès des mœurs japonaises n'est qu'un bien mince vernis et que la véritable évolution du pays est encore retardée par l'observation des vieilles coutumes et leur attachement.

(The Forum).

Miss Marion Cox.



BIFSEC LEFRANCO

contient tous les éléments vitaux de la viande crue
SURALIMENT TRÈS ACTIF

AUSSI AGRÉABLE A PRENDRE QU'UN BONBON

CARNINE LEFRANCO SÈCHE
concentrée à froid, dans le vide,
jusqu'à siccité

CONSERVATION
INDÉFINIE

Échantillon sur demande

LONDRES. — THE NATIONAL GALLERY



LE MARCHAND DE COMESTIBLES

(A fish and poultry shop)

Tableau de Nêris WILLEN (1622 + 1746). École Britannique.

..... D'UNE FAÇON GÉNÉRALE, L'ABSORPTION DE LA CARNINE, ÉTENDUE D'EAU ROUGIE, FUT TRÈS AGRÉABLE AUX MALADES QU'ELLE DÉSALTÉRAIT PAR LES CHAUDES JOURNÉES DE JUILLET ET D'AOUT, TANDIS QUE LES MALADES SOUMISES A L'ADMINISTRATION DU SUC NATUREL MANIFESTÈRENT PARFOIS QUELQUE DÉGOUT ET MÊME QUELQUE INTOLÉRANCE STOMACALE.

D^r LEFÈVRE, Médecin en chef de l'Hôpital de Villepinte.



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER... 20 Fr.

LE NUMÉRO... UN FRANC

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

N° 167

SEPTEMBRE 1922 (2)

PARIS, VILLE D'EAUX

Les saisons dans les villes d'eaux, avec tout ce qu'elles comportent de dépenses : hôtels, bains, voyages, sont, avec le coût croissant de toute chose, au-dessus de beaucoup de forces humaines. Nombre de gens qui auraient cependant besoin d'une cure pour leur santé sont obligés d'y renoncer.

Aussi est-il assez logique que des hommes d'affaires entreprenants songent à organiser la mise en valeur des ressources thermales que peut contenir la capitale elle-même, ressources à peu près complètement inutilisées aujourd'hui, mais dont autrefois l'on sut tirer un grand parti.

Eh quoi ! Paris-Thermal ! Paris-les-Bains ! voilà une épithète inattendue. Où sont ses sources ? Quelle singulière boisson desservent-elles ? Quel profit peut-on en tirer ?

Mon Dieu ! le profit est mince. Une source seulement, sur une dizaine qui furent célèbres, est encore actuellement en exploitation.

Non que les autres se soient taries, mais des constructions nouvelles, des impositions exagérées enrayèrent un commerce qui nécessitait des locaux spéciaux et qui demandait aussi que

le public eût « la foi ». En matière d'eaux minérales, la foi est indispensable.

« Passy-les-Bains » fut à la mode au XVIII^e siècle. Un médecin nommé Le Givre y avait, en 1658, découvert deux sources d'eau qu'il mit en exploitation et dont il recommandait l'usage comme « ferrugineuses et laxatives ». Elles attirèrent tout de suite beaucoup de Parisiens.

Tout près d'elles, l'abbé de Rafois, ancien précepteur du duc du Maine, en découvrit trois autres en 1719. L'abbé, dont les eaux devaient faire la fortune, les fit analyser par la Faculté de Médecine de Paris qui les déclara ferrugineuses, sulfureuses et balsamiques. Le bon air et la mode s'en mêlant, il fut convenu que ces eaux guérissaient tous les maux et « amenaient de Dieu bénédiction pour l'accroissement des familles ».

Noël de Rouen, dans son voyage à Saint-Cloud par terre et par mer, dit à propos des sources de Passy :

LA CARNINE LEFRANCQ

est d'un prix élevé, mais... c'est la seule Préparation qui GARANTISSE

n'être exclusivement fabriquée qu'avec du suc musculaire de bœuf CONCENTRÉ

Ce Suc Musculaire est ensuite conservé en une Solution Sucre-Glycérinée, sans aucune addition.

« Bien des familles leur sont redevables de leur origine et de leur postérité. On y vient de fort loin pour recouvrer la santé et il y a, durant toute la belle saison, une compagnie choisie ».

En 1761, un certain Naquet, dans une comédie intitulée : « *Les eaux de Passy ou les Coquelles à la mode* », nous donne d'édifiants détails sur la station balnéaire en vogue. Un personnage de la Comédie, un marquis, dit en parlant de Passy et de ses établissements :

« On n'y vient guère que pour s'y divertir : au lieu des eaux, on y boit des meilleurs vins et on y fait grande cèbre. Les médecins sont aujourd'hui les meilleurs gens du monde, ils traitent les malades en se divertissant avec eux

clientèle. Il y eut cependant sous le premier Empire, un regain passager. En 1825, Dulaure, dans son « *Histoire des environs de Paris* », écrit :

« Les eaux les plus fréquentées de Passy sont maintenant dans une charmante maison appartenant au baron Delessert : elles coulent dans un jardin vaste et commode, orné de bosquets, d'allées ombragées et de terrasses, sous lesquelles sont pratiquées des galeries, en sorte que les buveurs peuvent se promener en tout temps à l'abri du soleil de l'été et des frimas de l'hiver. »

Actuellement les eaux de Passy ne sont plus exploitées. Elles ne guérissent plus, les eaux



LES EAUX DE PASSY. — LE CHALET DELESSERT EN 1826.

(Collection de Musée Carnavalet)

et les font mourir gaiement. Cette maison est devenue la *Guinguette* de la Faculté ».

On venait donc à Passy pour mener la vie joyeuse, et c'est cela sans doute qui en fit la vogue. Cependant, il y avait des malades sérieux, par exemple Jean-Jacques Rousseau, qui y prit les eaux en 1750. C'est à Passy qu'il composa le *Devin du Village*. Franklin, durant son séjour à Passy, ne voulut pas consommer d'autre eau, et, à son départ pour l'Amérique, il en emporta pour plusieurs années.

Ces eaux ferrugineuses et froides contenaient du fer, de la magnésie, de l'alun. Elles étaient remarquablement claires et limpides surtout, une fois « épurées » au contact de l'air.

Il y eut longtemps à Passy trois établissements rivaux : les anciennes eaux, les nouvelles eaux, contiguës aux premières et, à quelque distance, les eaux dites de Calsatifi.

Les eaux de Passy perdirent peu à peu leur

s'écoulent à l'égout ; la plupart des puits, d'ailleurs, sont bouchés.

On trouve pourtant une source telle qu'elle existait au milieu d'un magnifique parc ; son débit est de trois litres à la seconde. En entrant par l'avenue donnant sur le quai de Passy n° 28, on arrive, à mi-côte, à l'emplacement des sources ; à droite, on descend par un escalier aux deux sources des anciennes eaux, à gauche, à trois cents mètres de celles-ci au bout d'une grande allée de marronniers, on descend aux souterrains où coulent les trois sources des nouvelles eaux.

C'est un but de promenade pour le quartier : rien de plus. Toutefois l'on y puise encore pour les pauvres, pour les gens du voisinage et pour un poste tout proche des sapeurs-pompiers. Le faible débit ne vaut pas la peine d'une exploitation. Les dernières entreprises ont été tuées par les patentes qui absorbaient tous les bénéfices.



DOCTEUR PROUST

Peu avant la guerre — ô surprise du progrès, — l'une de ces sources de Passy fut retrouvée dans les travaux de percement et de bouleversement de ce quartier pour le nouveau tronçon du métropolitain. L'eau coulait en abondance, à l'étonnement des ouvriers peu au courant de ce point d'histoire, et il leur fallut établir des contreforts de maçonnerie pour se défendre de l'envahissement de ces eaux qu'ils ne savaient certainement pas être thermales.

Comme Passy, Auteuil a ses eaux minérales. Ce sont des eaux ferrugineuses, sulfatées, employées avec succès contre l'anémie, la chlorose, le rachitisme, les maladies nerveuses.

Suivant certains archéologues, la nappe ferrugineuse qui coule sous Auteuil aurait été utilisée dès l'époque gallo-romaine. Des débris de conduite en poterie trouvés le long du Cours-la-Reine, aux Champs-Élysées, aux Tuileries, ont fait supposer que les eaux minérales d'Auteuil alimentaient un vaste établissement thermal, dont on a retrouvé des vestiges dans la partie nord des jardins du Palais-Royal.

Au XVIII^e siècle, en 1628, Habert, sieur d'Orgemont, médecin de Monsieur, fit connaître les propriétés d'une source récemment découverte à Auteuil.

Il jugeait que la source était « minérale » et que la mine était ferrugineuse. Il recommandait cette eau pour le traitement de la gravelle, des obstructions du foie, de la jaunisse, des pâles couleurs, etc. Les malades commençaient à venir à Auteuil quand survint la découverte des eaux de Passy en 1658. Les eaux d'Auteuil tombèrent dans l'oubli. Elles étaient cependant encore fréquentées sous la Révolution.

Les établissements des eaux de Passy et d'Auteuil furent alors considérés comme le repaire des conspirateurs, des muscadins. Il n'en reste guère aujourd'hui que deux sources. L'une, située rue Poussin, dans la villa Montmorency : l'eau en est ferrugineuse sulfatée. Depuis les dernières constructions du quartier, la source est presque tarie. Elle n'a que des apparitions intermittentes et se déverse par une borne fontaine publique et gratuite ; l'autre, rue de la Cure, n° 6, plus abondante, fut davantage exploitée. Un certain Quicherat, même sous Louis XV, lui donna son nom et en

tira profit. Un chalet fut aménagé au fond du jardin pour recevoir les malades.

Il y a une soixantaine d'années, elle fut abandonnée, puis devint la propriété d'un marchand de sucre d'orge qui, pour faire activer son commerce, vendait un verre d'eau pour un sou, mais à la condition qu'on lui prendrait un sucre d'orge pour un autre sou.

A Vaugirard, rue Blomet, en 1763, un sieur Lemeunier tenta vainement d'exploiter une source d'eau qu'il avait trouvée dans son jardin.

Les Batignolles curent aussi leurs eaux. C'étaient des eaux sulfureuses, découvertes par hasard, exploitées quelque temps vers 1850. Elles étaient recommandées pour la chlorose, les affections catarrhales, pulmonaires et serofuleuses. La bouteille se vendait assez cher pour de l'eau parisienne : 50 centimes. Il y a une vingtaine d'années l'exploitation fut abandonnée, le terrain ayant été cédé pour construire une maison de rapport qui porte actuellement le n° 9, rue Sauffroy. Il ne reste plus trace de la source, qui fut définitivement bouchée.

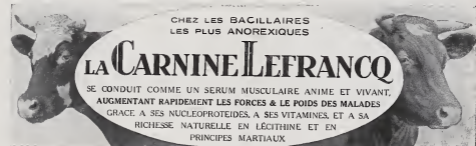
Belleville eut plus de chance. En 1852, on y découvrit une source abondante d'eau très limpide assez sulphydratée. Le débit en était de 118.000 litres par jour. Une tentative de « Thermes de Belleville » en 1876 captant ces eaux pour offrir au public un ensemble parfait des divers modes de balnéation moderne, échoua complètement. On fut mieux inspiré ensuite en gazéifiant cette eau à la sortie des griffons par l'acide carbonifère, pour en faire une eau de table.

Elle est à l'heure actuelle en exploitation. C'est une eau apéritive et digestive, fort bon marché ; le bicarbonate de magnésium, le sulfate de soude et le chlorure de sodium s'y rencontrent.

L'exploitation de Paris ville d'eaux peut donc, on le voit, être une excellente affaire. Sans doute paraîtra-t-il banal aux Parisiens de faire leur cure de santé aux Batignolles, à Belleville et même à Passy. Tout le côté pittoresque du séjour lointain ferait défaut.

Mais nous verrons peut-être des malades de l'étranger venir faire leur cure à Paris-les-Bains.

HENRY DE FORGE.



CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCO

SE CONDUIT COMME UN SERUM MUSCULAIRE ANIME ET VIVANT,
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLEOPROTEIDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSE NATURELLE EN LÉCITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX

LE DOCTEUR PROUST



Né à Paris, le 24 mai 1873, Robert Proust arrivait à l'externat en 1893 et à l'internat en 1894. En 1898, il était Aide d'Anatomie, Prosecteur en 1899, et passait sa thèse en 1900.

Chirurgien des Hôpitaux en 1903 et Professeur agrégé l'année suivante, le docteur Proust fut dès 1911, l'Assistant du professeur Pozzi, à l'Hôpital Broca.

Les travaux du jeune et actif chirurgien sont déjà des plus nombreux. Depuis sa thèse pour le doctorat, sur la *Prostatectomie totale* (1900), nous trouvons de lui une dizaine de mémoires sur la prostatectomie, soit personnels, soit en collaboration avec M. Guibé, avec M. Dujarier, avec M. Pierre Duval, avec M. Albarran et avec M. Guinard.

M. Proust a, en effet, véritablement fait sienne cette opération de la Prostatectomie, et au deuxième Congrès de l'Association internationale d'Urologie tenu à Londres en juillet 1911, il faisait encore une communication sur les résultats éloignés de la prostatectomie pour hypertrophie de la prostate.

Dans le *Précis de technique opératoire* par les Prosecteurs de la Faculté, il a écrit la partie relative à la chirurgie de l'appareil génital de la femme; et

nous relevons encore de lui les études suivantes :

Avec M. Vian : Le sarcome de la prostate. (*Annales des Maladies des organes génito-urinaires*, 15 mai 1907).

Avec M. Maurer : Tumeur solide bilatérale de l'ovaire. (*Bulletin de la Société anatomique*, juin 1910).

Avec M. Infroit : Granulations vésicales simulant à la radiographie des calculs de l'uretère. (*Bulletin de la Société anatomique*, mars 1908).

Avec MM. Bloch et de Cumont : Suture du cœur, guérison. (*Bulletin de la Société anatomique* juin 1910).

Avec M. Infroit : Phlébolithes des veines péri-urétérales simulant à la radiographie l'existence d'un calcul de l'uretère. (*Bulletin de la Société anatomique*, avril 1909).

La technique de l'opération de Kraske. (*La Presse médicale*, 28 décembre 1907). — La chirurgie de l'hypophyse. (*Journal de Chirurgie*, 15 octobre 1908). — Colpo-hystérectomie totale par voie vulvo-périnéale. (*La Presse médicale*, 16 mars 1907). — Les résultats actuels des sutures artérielles chez l'homme. (*Journal de Chirurgie*, 15 mai 1908).

Avec M. Trèves : Contribution à l'étude des lipomes rétro-péritonéaux. (*Revue de gynécologie et de chirurgie abdominale*, février 1908).

Le docteur Proust est lauréat de la Faculté de Médecine (médaillon d'argent en 1900 et Prix Barbier en 1902); lauréat de l'Académie de Médecine (Prix Ernest Godard en 1901) et membre adjoint de la Société anatomique.

.....
PORTRAIT CHARGE. — Le docteur Proust, virtuose de la prostatectomie, montre une énorme prostate qu'il vient d'enlever au patient couché devant lui, sous le masque anesthésique.

PENSÉES

Le simple est ce qu'il y a de plus difficile au monde; c'est le dernier terme de l'expérience et le dernier effort du génie.

G. SAND.

Il y a une chose qu'il faut s'aimer à faire, ni à donner, c'est de la peine. Ne rire jamais de ceux qui souffrent, souffrir quelquefois de ceux qui rient.

VICTOR HUGO.

L'esprit sans la bonté, c'est l'abeille sans le miel.

Madame Huguette DUFLOS
 de la Comédie Française.

J. CLARETIE. †

la beauté s'enlève jusqu'au cœur.

MAXIMES

Le soleil n'attend pas qu'on le prie pour faire part de sa lumière et de sa chaleur. Fais de même tout le bien qui dépend de toi, sans attendre qu'on te le demande.

EPICÉTE.

L'expérience tient une école où les leçons coûtent cher, mais c'est la seule où les insensés peuvent s'instruire.

FRANKLIN.

La vérité s'arrête à l'intelligence;

LACORDAIRE.



UNE FEMME ÉLÉGANTE (*Fragment inédit d'un journal intime*)

Elle est élégante. Je ne parle pas seulement de cette élégance de second ordre qu'on est autre chose chez la femme que l'instinct de la toilette qui lui sied. — Quelle femme ne possède à quelque degré le souci et le don de se parer selon sa personne ? — J'entends une élégance plus relevée, celle qui sait assortir la finesse des manières à la fierté de l'esprit, plutôt que le vêtement au corps, ce qui est donné par surcroît. L'aisance est signe de supériorité, comme l'assurance présomptueuse est signe de médiocrité ! Mais il faut que cette aisance soit faite de grâce pour se faire agréer, c'est-à-dire qu'elle doit être naturelle. L'élégance est aisée, elle est le geste d'une âme d'élite. Elle ne s'apprend pas, elle est spontanée ; toutefois, elle se connaît, et, en cela, elle confine au goût. Aussi n'y a-t-il pas loin de l'élégance à la recherche. La recherche peut encore être élégante, mais, où commence l'affectation, l'élégance finit.

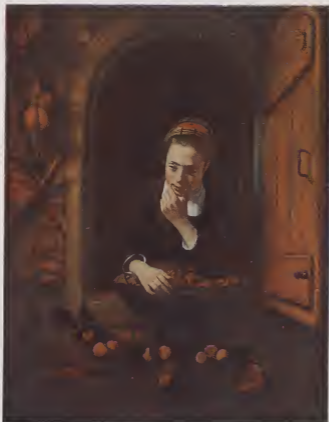
Combien toutes ces nuances, en apparence

subtiles, se saisissent bien dans la femme ! Dans celle dont je m'occupe ici, je crois trouver la pure élégance ; c'est la moitié de sa beauté. Sa toilette est pleine d'intentions et dénuée de prétention ; elle croirait, j'en suis convaincu, commettre une faute grave envers elle-même, si elle se rendait remarquable par quelque chose dans sa tenue ; elle sait qu'il ne s'agit pas d'être remarquée, mais bien d'être distinguée, qu'il ne faut ressembler à aucune autre, mais en restant soi. Or, on est soi par toute sa personne, non par l'exagération d'un détail, car tout se tient en nous, et, par conséquent, tout doit s'harmoniser dans nos dehors.

L'élégance dans les petites choses est tout simplement de la grâce ; dans les grandes, c'est de la dignité, mais ce doit toujours être de l'esprit. Cette qualité exerce sur moi une séduction extraordinaire, bien que souvent elle m'humilie un peu. — Oh ! que je voudrais faire un vers qui Lui ressemblât !

SULLY PRUDHOMME.

AMSTERDAM — MUSÉE DE L'ÉTAT



LA RÉVEUSE

Tableau de Nicolaes MAES (1632-1693). École Hollandaise.

POÈME

*La lune ronde s'élève
À la cime d'un bouleau ;
Elle enveloppe de rêve
Le village au bord de l'eau.*

*Dans sa vapeur bleue et blanche,
Parfois sonne un seau brillant
Qu'une forme vague penche
Sur le puits au treuil criant.*

*Un soc étincelant brise
L'ombre sous les marronniers ;
Je respire dans la brise
L'odeur de foin des greniers.*

*Les bœufs qui rentrent de boire,
Enfin libres de leurs jougs,
Remplissent l'étable noire
De longs mugissements doux.*

*Un volet qu'on ferme chante
Comme un grillon dans la nuit ;
A présent, l'eau seule argente
Le silence de son bruit.*

*Je vois une jeune fille
Apparaître sur un seuil ;
Elle enfile son aiguille
Entre la lune et son œil.*

CHARLES GUÉRIN.

ENTRÉE DES FRANÇAIS A BERLIN (1806)

Le petit jour ne paraissait pas encore que les Prussiens nous souhaitèrent le bonjour (le quatorze octobre) par des coups de canon qui passèrent par-dessus nos têtes, et un vieux soldat d'Egypte dit : « Les Prussiens sont enrubimés; les voilà qui toussent. Il faut leur porter du vin sucré. »

Toute l'armée se porta en avant sans y voir d'un pas, il fallait tâter comme des aveugles, nous beurtant les uns contre les autres. Au bruit du mouvement qui s'entendait devant nous, on reconnut qu'il fallait faire halte et commencer l'attaque. Notre brave maréchal Lannes se fit entendre à notre gauche; ce fut le signal pour toute la ligne, on ne se voyait qu'à la lumière de la fusillade. L'Empereur nous fit avancer rapidement contre leur centre. Il fut obligé de nous dire de nous modérer et de nous arrêter (leur ligne était percée). Le maudit brouillard nous gênait, mais nos colonnes avançaient toujours et nous avions du terrain pour nous reconnaître. Sur les dix heures, le soleil vint nous éclairer sur un beau plateau. Là, nous pûmes nous voir en face.

Nous aperçûmes à notre droite un beau carrosse et des chevaux blancs; on nous dit que c'était la reine de Prusse qui se sauvait. Napoléon nous fit arrêter pendant une heure, et nous entendîmes sur notre gauche une fusillade épouvantable. L'empereur envoya de suite un officier pour savoir ce qui se passait, il était en colère, il prenait des prises de tabac et il piétinait devant nous. L'officier arrive et lui dit : « Sire, c'est le maréchal Ney qui est aux prises avec ses grenadiers et ses voltigeurs contre une masse de cavalerie. »

Il fit partir de suite sa cavalerie, et tout le monde marcha en avant; Lannes et Ney furent maîtres de la gauche; l'empereur s'y porta et il ne grogna plus.

Le prince Murat arrive avec ses dragons et ses cuirassiers; ses chevaux tendaient la langue. On ramena une division entière de Saxons.

Le 25, nous arrivâmes à Postdam; nous cûmes séjour le 26 et le 27 à Charlottenbourg, beau palais du roi de Prusse qui fait face à Berlin. Cet endroit est boisé jusqu'à la porte d'entrée de cette belle capitale; on ne peut rien voir de plus joli. Cette porte est surmontée d'un beau char de triomphe et les rues sont tirées au cordeau. De la porte de Charlottenbourg pour arriver au palais, il y a une allée au milieu et des bancs pour les curieux.

L'empereur fit son entrée, le 28, à la tête de 20.000 grenadiers et de nos cuirassiers, et de toute notre belle garde à pied et à cheval.

On peut dire que la tenue était aussi belle qu'aux Tuileries; l'empereur était fier dans son modeste costume, avec son petit chapeau et sa cocarde d'un sou. Son état-major avait le grand uniforme, et c'était curieux, pour des étrangers, de voir le plus mal habillé maître d'une si belle armée.

Le peuple était aux croisées comme les Parisiens, le jour de notre retour d'Austerlitz. C'était magnifique de voir tout ce peuple se porter en foule sur notre passage et nous suivre.

On nous forma en bataille devant le palais qui est isolé devant et derrière par de belles places et un beau carré d'arbres où le grand Frédéric est sur un piédestal avec ses petites guêtres.

Nous fûmes logés chez les habitants et nourris à leurs frais, avec une bouteille de vin par jour. C'était terrible pour les bourgeois, car le vin valait 3 francs la bouteille. Ils nous prièrent, ne pouvant pas se procurer de vin, de prendre de la bière en cruchon. A l'appel, tous les grenadiers en parlèrent à nos officiers, qui nous dirent de ne pas les contraindre à donner du vin, que la bière était excellente. Nous portâmes la consolation dans toute la ville, et la bière en cruchon ne fut pas épargnée (il n'est pas possible d'en boire de meilleure). La paix et la bonne harmonie régnaient partout; il n'était pas possible d'être mieux, et tous les bourgeois venaient avec leurs domestiques nous apporter notre repas, et bien servi. La discipline était sévère; le comte Hulin était gouverneur de Berlin : le service était rigoureux.

L'empereur passa la revue de sa garde devant le palais, du côté de la statue du grand Frédéric, auprès de beaux tilleuls; derrière la statue sont trois rangées de bornes de cinq pieds de haut, avec barres de fer enclavées. Nous étions en bataille devant le palais; l'empereur arrive, fait porter les armes, croiser la baïonnette (notre colonel répétait le commandement). Il commande : *Demi-tour!* (le colonel répète) puis : « *En avant, pas accéléré, marche!* » Et nous voilà arrêtés contre les bornes de cinq pieds de haut.

L'empereur nous voyant arrêtés, dit : Pour quoi ne marches-tu pas? Le colonel répond : « On ne peut passer. — Comment t'appelles-tu? — Frédéric. »

L'empereur avec un ton sévère, lui dit : « Pauvre Frédéric! Commande : *En avant!* »

Et nous voilà sautant par-dessus les bornes et les barres de fer; il fallait nous voir escalader!

Capitaine COIGNET. (Cabiers)

DANS LA MÉDECINE INFANTILE

La CARNINE LEFRANCO

est de beaucoup supérieure aux huiles de Foie de Morue, Sirops Antiscorbutiques, etc. Médications à longues échéances.

SON ACTION EST PLUS RAPIDE ET LES ENFANTS LA RÉCLAMENT AVEC PLAISIR



LA NAISSANCE DE VÉNUS

Tableau d'Alexandre CABANEL (1814-1889). - École Française.



L'ANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

DIRECTION
CARLINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

N° 168

OCTOBRE 1932 (1)

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER... 20 Fr.

LE NUMÉRO... UN FRANC

LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

LA Faculté de Médecine, créée par un décret du 17 Mars 1803, succéda à l'Ecole de Santé établie par un décret du 14 frimaire an III, qui elle-même remplaçait l'ancienne Faculté supprimée en 1793, en même temps que le Collège de Chirurgie.

A cette époque, la médecine et la chirurgie étaient complètement séparées, ayant chacune leur enseignement, leurs diplômes et leurs privilèges distincts.

Mais si le Collège de Chirurgie était bien vivant, la vieille Faculté de Médecine était mourante : depuis 1785, elle n'avait pas reçu de docteur.

Il faut reconnaître qu'à la fin du XVIII^e siècle, la médecine, à l'Ecole de Paris, était immobilisée dans une métaphysique scolastique qui donnait fortement matière à la critique, et même à la plaisanterie. Aussi le

monde médical d'alors se plaignait-il de la suprématie que détenait la Faculté de Paris, très fière de ses privilèges surannés.

En 1775-1776, plusieurs maladies épidémiques meurtrières ayant désolé différentes contrées de la France, Vicq-d'Azyr était allé les étudier sur place, et le gouvernement avait porté son attention sur les moyens d'y remédier. A cette occasion avait été fondée la Société Royale de Médecine.

La Faculté avait vu d'un mauvais œil la fondation de cette société, qui paraissait porter atteinte à sa dignité.

D'autre part, la Corporation des Chirurgiens avait demandé, en 1731, la création d'une Académie de Chirurgie, qui avait été fondée en Juillet 1748.

Bref, la Faculté, diminuée de son prestige, paraissait bien



ANCIENNE ÉCOLE DE MÉDECINE
rue de la Bâcherie.

« A l'heure actuelle, le traitement de la tuberculose et surtout de la tuberculose pulmonaire par le suc musculaire et la viande crue nous semble être le traitement de choix de cette affection. »

incapable de se défendre, quand VICQ-D'AZYR, secrétaire perpétuel de la Société Royale de Médecine, adressa à l'Assemblée Nationale, en novembre 1790, un plan de constitution pour la médecine en France, faisant ressortir les vices de l'enseignement d'alors, où les professeurs se bornaient à dicter ou à lire des prolégomènes de médecine, uniquement formés de définitions et de divisions stériles, et où l'on enseignait à peine l'anatomie et la nosologie.

Il n'y avait pas de médecins dans les campagnes, et ceux qu'on y rencontrait étaient des empiriques sans garantie officielle.

Vicq d'Azyr proposait de réunir les Ecoles

L'enseignement théorique et pratique devait y être donné par six professeurs à Strasbourg, huit à Montpellier et douze à Paris ; chacun de ces professeurs devait avoir un adjoint pour que les leçons et les travaux pratiques ne pussent jamais être interrompus.

Les écoles de chirurgie étaient supprimées et refondues avec les nouvelles Ecoles de Santé.

Les élèves, recrutés au choix, sur leur *civisme* et sur les premières connaissances acquises dans les sciences préliminaires de l'art de guérir (le P. C. N. d'aujourd'hui), étaient fournis à raison d'une unité par chaque district de la République, et pris parmi les jeunes gens de

17 à 26 ans non compris dans la première réquisition.

L'Ecole de Paris devait recevoir trois cent de ces élèves, celle de Montpellier cent cinquante, et celle de Strasbourg cent.

Ils recevaient, chaque année, un traitement égal à celui des élèves de l'Ecole Centrale des travaux publics (1800 fr.); et cela pendant trois ans, après quoi ils devaient être aptes à être pourvus d'emplois dans les hôpitaux et dans les armées.

Les bâtiments de l'ancienne Faculté de Médecine, situés rue de la Bûcherie, et qui, depuis 1470, servaient à l'enseignement, furent alors vendus comme biens de la Nation. La Convention avait mis à la disposition de l'Ecole de Santé de Paris les bâtiments de l'Académie



Collection de Musée Carnot.

VUE DE L'ANCIENNE ÉCOLE DE MÉDECINE ET DE LA FONTAINE dans la rue de l'École de Médecine

de Médecine et les Ecoles de Chirurgie, dont les luttes avaient duré tant de siècles.

La Révolution, renversant toutes les institutions et corporations vermoulues, vint hâter la réforme, rendue d'ailleurs urgente par le besoin de pourvoir de médecins instruits les Armées et les Hôpitaux militaires; et c'est FOURCROY qui, s'inspirant des idées de Vicq-d'Azyr, rédigea un projet de réorganisation de la Médecine qui devint le décret promulgué, le 14 frimaire an III (4 décembre 1794) par la Convention nationale, décret qui supprimait la vieille Faculté de Paris, et la remplaçait par trois Ecoles de Santé, destinées à former les officiers de santé pour le service des hôpitaux, et spécialement pour le service des hôpitaux militaires et de la marine.

Le siège de ces Ecoles de Santé était à Paris, à Montpellier et à Strasbourg.

de Chirurgie, construits en 1774, et l'ancien Couvent des Cordeliers qui avait été supprimé en 1790. Ce sont les bâtiments de l'Académie de Chirurgie qui formèrent le noyau de la Faculté de médecine actuelle; seul le grand amphithéâtre, qui pouvait contenir 1400 auditeurs, n'a pas été modifié; mais les fresques qui l'ornaient, ainsi que les toiles qui, depuis 1864, recouvraient ces fresques, notamment la superbe toile qui représentait Ambroise Paré appliquant la ligature aux artères après une amputation et repoussant le fer rouge employé jusqu'alors, ont été détruits par l'incendie du 15 octobre 1889. Dans l'ancien couvent des Cordeliers se trouvent maintenant le Musée Dupuytren, et le siège de plusieurs sociétés savantes.

En 1895, le peintre URBAIN BOURGEOIS,

Dans leurs notes successives, communiquées à l'Institut, à l'Académie de Médecine, et à la Société de Biologie, MM. RICHET et HÉRICOURT ont fait connaître comment le suc de viande crue est anti-bacillaire : Ce suc accomplit une sorte de mission métabolique. Il change la nutrition des cellules vivantes, les rend réfractaires aux toxines tuberculeuses ainsi qu'aux cultures microbiennes.

composa pour le grand amphithéâtre une toile rappelant les différents âges de la médecine depuis l'époque philosophique avec Pythagore et Aristote, passant par l'école d'observation avec Hippocrate et Galien, par le Moyen Âge avec les Arabes, l'Ecole de Salerne, Guy de Chauliac, Arnald de Villeneuve, par la Renaissance, avec Vésale, Fallopio, Ambroise Paré, Delboe; Fernel, Baillou, Harvey, pour arriver à l'époque de transition des XVII^e et XVIII^e siècles, avec La Peyronée, Jean-Louis Petit, Mauriceau, Sydenham, et se terminant à l'époque moderne, qu'illustrèrent Bichat, Barthéz, Corvisart, Laënnec, Dupuytren, Broussais, Larrey, représentant la médecine militaire, et notre grand physiologiste Claude Bernard.

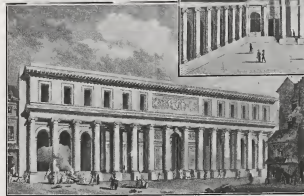
Les constructions nouvelles qui ont amené la Faculté à son état actuel, en s'adossant au grand amphithéâtre, ont été élevées par l'architecte Ginain. Elles présentent une façade monumentale sur

fut d'abord confié à PELLETAN, puis à ANTOINE DUBOIS, et celui de Médecine à LALLEMENT et à CABANIS. En 1823, à la réorganisation de la Faculté, on ajouta un nouveau service dans cet hôpital, celui de *Clinique d'accouchement*, créé en faveur de DENEUX.

Mais les bâtiments étaient alors en si piteux état, qu'on dut, en 1829, fermer l'hôpital pour le reconstruire. En 1834, l'*Hôpital des Cliniques* ouvrait les salles de ses trois services (Médecine, Chirurgie, Accouchements), sur la Place de l'Ecole de Médecine, à la place même où s'élevait maintenant les laboratoires de la Faculté, et les amphithéâtres des Travaux pratiques.



VUE INTERIEURE
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE



Collection du Musée Carnavalet.

VUE EXTÉRIEURE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

le Boulevard Saint-Germain et comprennent deux étages, où l'on trouve la Bibliothèque, les appartements du Doyen, les bureaux du secrétariat.

Il y avait, dans les bâtiments de l'Académie de Chirurgie, dans l'aile droite drez-de-chaussée, deux salles d'hôpital, l'une pour les hommes (quatre lits), l'autre pour les femmes (deux lits) : ce petit service hospitalier, réservé pour les cas extraordinaires, disparut avec l'Académie, et fut transféré au Couvent des Cordeliers, où il prit le nom d'*Hospice de l'Ecole de Médecine, Clinique de perfectionnement*. Le service de chirurgie

CLOQUET succédait à Antoine Dubois pour la Chirurgie; PAUL DUBOIS avait la chaire de clinique d'accouchements, et ROSTAN celle de clinique médicale. Mais bientôt se révélait l'insuffisance de cet hôpital pour trois cliniques. Dubois, de son côté, avait dû plusieurs fois faire évacuer ses salles, désolées par la fièvre puerpérale, et le service de clinique médicale fut transféré à l'Hôtel-Dieu. Lors de sa démolition en 1878, il ne restait plus que deux services à l'Hôpital des Cliniques, celui d'accouchements dont le titulaire était Depaul, et celui de chirurgie, dont le titulaire, après A. RICHET, était BROCA.

Le régime des Ecoles de Santé, bon pour faire face aux besoins urgents créés par les guerres de la Révolution, était évidemment incapable de subvenir à ceux du pays tout entier. Aussi ne devait-il avoir qu'une existence éphémère, et

LA CARNINE LEFRANCQ

DONT LA BASE
EXCLUSIVE EST LE

SUC MUSCULAIRE DE BŒUF CONCENTRÉ

possède tous les avantages eueptiques de la viande crue sans aucun de ses inconvénients.

était-il remplacé dès 1803 par un nouveau régime, qui doit être considéré comme la base de celui sous lequel nous vivons encore actuellement.

Le décret du 19 ventôse an XI fixait en effet les nouvelles conditions de l'exercice de la médecine, subordonnant celui-ci à une série d'examens qui conféraient le titre de docteur en médecine ou en chirurgie aux élèves des Ecoles spéciales de médecine, et celui d'officier de santé aux étudiants

ayant été attachés, pendant six années, comme élèves, à des docteurs, ou ayant suivi, pendant cinq années consécutives, la pratique des hôpitaux civils ou militaires. Une étude de trois années consécutives dans les écoles de médecine pouvait leur tenir lieu de la résidence de six années chez les doc-

teurs ou de cinq années dans les hôpitaux.

Pour le grade de docteur, la durée des études était de quatre années, plus celle de la réception, et la somme totale des frais d'études ne devait pas excéder 1000 francs.

Le décret de 1803 resta en vigueur pendant quatre-vingt-neuf ans. Le 30 novembre 1892, une nouvelle loi sur l'exercice de la médecine abrogeait la loi du 19 ventôse an XI.

Mais, entre temps, la Faculté de Paris avait été supprimée. Voici comment le docteur Corlieu (1), raconte cet événement :

Le 18 novembre 1822, toute la Faculté était

réunie pour la séance solennelle de rentrée, et, selon l'usage, un des professeurs devait y prononcer l'éloge d'un collègue mort dans l'année. L'orateur était DESGENETTES, et le collègue décédé était HALLÉ; un vent de liberté soufflait dans l'air, et, par une de ces mauvaises inspirations qui ont souvent pour résultat d'ébranler les trônes ou d'amener de grandes commotions, la royauté semblait avoir jeté un défi à l'opinion

publique et surtout à l'Université, en mettant à sa tête l'abbé Frayssinous, évêque d'Hermopolis, premier aumônier du roi. C'était montrer l'influence considérable que prenait le clergé dans la direction de l'Instruction publique.

Parmi les professeurs de la Faculté de Médecine, il en était quelques-

uns qui conservaient dans leur cœur le culte du gouvernement impérial. On ne l'ignorait pas en haut lieu, et on songeait aux moyens d'épurer la Faculté. L'occasion se présentait; le Gouvernement la saisit.

Lorsque l'abbé Nicolle, vice-recteur, entra à la tête des professeurs dans le grand amphithéâtre, pour présider la séance solennelle, son entrée fut accueillie par des cris et des sifflets. Néanmoins Desgenettes put prendre la parole, mais son discours fut quelquefois interrompu par des signes d'improbation qui ne s'adressaient ni à l'orateur, qui était aimé des élèves, ni à la mémoire du vénérable Hallé. A la fin de son discours, en parlant des sentiments religieux de Hallé, Desgenettes disait : « Nous croirions manquer à la mémoire de M. Hallé, nous croirions le trahir, vous auriez le droit de me traiter comme un lâche, si j'appréhendais de dire hautement ici que M. Hallé eut des sentiments



Collections du Musée Carnavalet

CLINIQUES DE L'ANCIENNE FACULTÉ DE MÉDECINE

(1) Centenaire de la Faculté de Médecine de Paris (1794-1894) par le Dr A. CORLIEU, un vol. in-4° de 600 pages; Paris, Imprimerie Nationale, 1896.

Nous avons emprunté à ce bel ouvrage la plus grande partie des documents mentionnés dans ce rapide exposé de l'histoire de la Faculté de Médecine de Paris.

En plus de sa valeur alimentaire, on doit ne pas oublier la réelle valeur apathérapique du Suc musculaire, qui semble agir autrement que par la valeur énergétique qu'il apporte, et qui le fait souvent préférer à la Viande crue elle-même, malgré sa moindre valeur alimentaire.

" OPOTHÉRAPIE "

Paul CARNOT, Professeur agrégé, Médecin des Hôpitaux



..... Or, il nous a été permis de constater que la CARNINE LEFRANÇO est parfaitement tolérée, et aussi qu'elle possède une EFFICACITÉ THÉRAPEUTIQUE RIGOUREUSEMENT COMPARABLE à celle du suc musculaire frais.

HOPITAL DE VILLEPENTE.

Extrait du Rapport du Dr LEFÈVRE, Médecin en Chef.



AMBROISE PARÉ, AU SIÈGE DE METZ, PRATIQUE LA LIGATURE DES ARTÈRES SUR UN ARCHERUSIER
Tableau de T. CHARTRAN, Ecole Française.

de religion aussi sincères que profonds. Comme Pascal, il s'énervait devant la grandeur de Dieu. Une teinte de l'âme de Fénelon émuait chez lui le rigorisme ; et comme il se croyait sans mission pour amener les autres à ses opinions, il se borna à prêcher d'exemple. » Le Gouvernement crut voir dans ces paroles des allusions qui le blessèrent.

La séance fut levée au milieu des sifflets :

l'amphithéâtre se vida rapidement et tous les étudiants étaient dans la cour de la Faculté, dont les grilles étaient fermées, lorsque l'abbé Nicolle parut. Il eut peine à regagner sa voiture qui circulait dans la cour, avant de pouvoir sortir, au milieu des huées des étudiants. Il chercha en vain, par quelques paroles conciliantes, à calmer les esprits.

Le gouvernement avait obtenu ce qu'il désirait, et il profita de la circonstance pour faire paraître l'ordonnance du 21 novembre 1822, qui prononçait la dissolution de la Faculté de Médecine de Paris, s'appuyant sur les deux considérants suivants :

Considérant que des désordres scandaleux ont éclaté dans la séance solennelle de la Faculté de Médecine de Paris du 18 de ce mois, et que ce n'est pas la première fois que les étudiants de cette Faculté ont été entraînés à des mouvements qui peuvent devenir dangereux pour l'ordre public ;

Considérant que le devoir le plus impérieux des professeurs est de maintenir la discipline sans laquelle l'enseignement ne peut produire aucun fruit, et que ces récidives annoncent dans l'organisation un vice

intérieur auquel il est pressant de porter remède ;

Sur le rapport de notre Ministre d'Etat au département de l'Intérieur ;

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit : La Faculté de Médecine de Paris est supprimée.

Une ordonnance royale du 2 février 1823 réorganisa la Faculté de Médecine de Paris, mit à la retraite onze professeurs, qui furent nommés hono-

raires, savoir : DE JUSSIEU, VAQUELIN, DUBOIS, PELLETAN père, DEYEUX, PINEL, DESGENETTES, CHAUSSIER, LALLEMENT, LE ROUX et MOREAU (de la Sarthe), professeur bibliothécaire.

C'est cette ordonnance qui créa le Corps des Agrégés, au nombre de trente-quatre, dont vingt-quatre furent nommés sans concours ; elle portait que les nouveaux professeurs seraient, pour cette fois seule-

ment, nommés directement par le roi, et ultérieurement par le Grand Maître de l'Université, sur une liste de trois candidats présentés par la Faculté et par le Conseil académique, et pris parmi les Agrégés.

Les fonctions du doyen furent fixées à cinq ans, et son préceptif à 3.000 francs.

Le nombre des chaires fut augmenté et dix nouveaux professeurs furent appelés à l'enseignement. Parmi les professeurs, nous relevons les noms de : BÉCLARD (anatomie), ROUX (pathologie chirurgicale), LAENNEC (clinique médicale), BOYER et DUPUYTREN (clinique chirurgicale).

Quand elle éclata en Juillet 1830, la Révolu-



Collection de Musée Carnavalet.

LES CORDELIERS ET L'ANCIENNE ÉGLISE SAINT-COME ET SAINT-DAMIEN.

La Carnine Lefranca

est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques



tion fut chaudement acclamée dans le monde médical, et la jeunesse ne fit pas preuve d'indifférence dans cette crise politique. Un élève de l'Ecole normale, un élève de l'Ecole polytechnique, trois élèves en pharmacie et deux élèves de l'Ecole de médecine furent tués dans la lutte.

Louis-Philippe décréta, le 6 Août, que pour récompenser les élèves qui s'étaient le plus distingués pendant les trois journées, quatre Croix de la Légion d'honneur seraient mises à la disposition du doyen, qui, après enquête, ferait la présentation.

C'est alors que fut aussi rendue une ordonnance (5 octobre 1830) qui réintégrait dans leur fonctions tous les professeurs destitués en 1822, qui rétablissait le concours pour les chaires et abolissait le privilège réservé aux agrégés, c'est-à-dire donnait accès au concours pour le professorat à tous les docteurs en médecine indistinctement.

On agita aussi fortement, à cette époque, la question des permutations, privilège qui perpétuait un abus. Qu'un professeur particulier ait pendant longtemps, par exemple, enseigné la physiologie, et se soit exclusivement consacré à cette science, dans l'espoir de concourir pour cette chaire quand elle serait vacante, il sera déçu de ses espérances, si cette chaire est donnée par permutation à un professeur titulaire d'une autre chaire.

La loi du 30 novembre 1892, réglant l'exercice de la médecine, est, dans ses grandes lignes, celle qui nous régit encore. Elle reconnaît des Facultés, des Ecoles de plein exercice et des Ecoles préparatoires; elle définit les conditions de l'exercice des professions de dentiste et de sage-femme, et supprime le titre de docteur en chirurgie et celui d'officier de santé.

Le traitement des professeurs était fixé primitivement à 6.000 francs, et celui des adjoints à 5.000 francs; les chefs de travaux recevaient aussi 5.000 fr; les prosecteurs et les chefs de laboratoires 2.000 francs.

Ces traitements ont depuis, subi quelque évolution: en 1894, on trouve, à Paris, 25 professeurs à 15.000 francs, 9 professeurs à 12.000 fr. 35 agrégés à 4.000 francs, et 33 chargés de cours à 3.000 francs.

Aujourd'hui les traitements ont presque tous été doublés, et vont jusqu'à 24.000 francs pour les professeurs.

Quant aux frais d'études, ils ont suivi la même progression: de 880 francs avant la guerre, ils s'élèvent maintenant à 1.640 francs.

Au 1^{er} novembre 1894, c'est-à-dire cent ans après sa fondation, la Faculté de médecine de Paris comptait 5.144 étudiants inscrits, dont 4.067 Français, 1.007 Etrangers, et 70 élèves chirurgiens dentistes.

Parmi ces étudiants figuraient 195 femmes, dont 26 françaises et 169 étrangères.

Vingt-huit ans après, pendant l'exercice

1921-22, c'est-à-dire trois ans après la guerre, le nombre des étudiants n'était pas encore revenu à son chiffre d'avant guerre: il n'était encore que de 4.878. Par contre la proportion des étudiants était beaucoup plus élevée: 649 au lieu de 195, et, parmi ces 649 femmes, 320 étrangères. En somme, 303 étudiantes françaises de plus qu'en 1894, ce qui indique un mouvement



Collection du Musée Carnavalet.

ANCIEN REFECTOIRE DES CORDELIERS (MUSÉE DUPUYTREN).

assez marqué des femmes vers les études médicales.

Les étudiants étrangers sont notablement moins nombreux: 628 au lieu de 838.

De tous les professeurs de l'ancienne Faculté, il n'y a guère que deux noms qui aient survécu: HALLÉ et CORVISART. Son dernier doyen avait été EDMÉ-CLAUDE BOURRU, né en 1741. En 1764, il avait soutenu une thèse latine ayant pour titre: *Num pili plantæ?*, et sans hésiter, il avait conclu: *Ergo pili plantæ*. On sait qu'alors les professeurs étaient nommés à l'élection. Au contraire, le Collège de chirurgie, dont les professeurs étaient nommés sur titre, a laissé des noms qui ne périront pas, tels que J.-L. PETIT, DESAULT, LOUIS, PELLETAN, CHOPART, SUE, SABATIER, LASSUS, GARENGEOT, BRASSOR, PUZOS.

L'Ecole de Santé, et la nouvelle Faculté qui lui succéda bientôt, accueillit les meilleurs parmi les professeurs de l'ancien régime et depuis lors jusqu'à nos jours, elle ne cessa de se distinguer par les doctrines médicales que lui imposèrent les cerveaux puissants des maîtres illustres qui jamais ne lui firent défaut.

Un de ces premiers maîtres fut CABANIS, qui de Reims, était venu à Paris, attiré par ses goûts philosophiques et littéraires. Nourri de la lecture

de Bacon et de Locke, fréquentant Condillac et Condorcet, il avait, dans son ouvrage sur les *Rapports du physique et du moral de l'homme*, exposé de façon magistrale l'influence des âges, des sexes, des tempéraments, des maladies, du régime, des climats sur la formation des idées, des affections et des habitudes morales, marquant ainsi la relation qui existe entre la psychologie et la physiologie.

A ses côtés parut bientôt BICHAT, qui, âgé seulement de vingt et quelques années, avait été

un des disciples de DESAULT, à l'Hôtel-Dieu, où il s'était lié d'une inaltérable amitié avec ROUX, son compagnon de travail. Joignant au goût des détails celui des idées générales, il avait su, dans ses recherches, embrasser presque toutes les parties de la médecine, les coordonner, se les assimiler, et en faire un tout. Donnant d'abord son *Traité des membranes* (1800), qui eut de suite un prodigieux succès, il publia peu de temps après son fameux *Traité d'anatomie générale*, dans lequel il établit la corrélation des fonctions et des organes, des rapports existant entre la pathologie et la physiologie, et démontra l'origine organique des maladies. Les critiques

qui lui furent adressées à ce sujet amenèrent ses *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*.

PINEL, plus âgé que Bichat d'une quinzaine d'années, avait étudié à Toulouse et à Montpellier. Ce sont ses amis Thouret et Cabanis qui le firent placer à la tête des Hospices de Bicêtre et de la Salpêtrière, où il traita en philanthrope les aliénés que jusqu'alors on traitait en criminels. Sa *Novographie*, écrite en 1798, arrivait à sa sixième édition en 1818. L'auteur divisait les maladies en cinq classes : plegmäsies, hémorragies, névroses, fièvres, lésions organiques. Il admettait l'essentialité des fièvres.

La doctrine de Pinel lui suscita bientôt un terrible adversaire, BROUSSAIS, qui attaqua l'essentialité des fièvres, et chercha dans l'ouverture des corps « le cri des organes malades ». Avec Condillac et Cabanis, il admettait que l'irritation est le fait générateur de tous les phénomènes moraux et « pathologiques », ajoutait-il. Pour lui, l'économie ne passait jamais d'embée

de l'état de santé à l'état de maladie ; il y avait une lésion primordiale qui troublait les fonctions ; et il crut voir cette lésion dans le tube digestif. Le traitement antiphlogistique en fut la conséquence. La diète, les sangsues, l'eau de gomme constituaient sa thérapeutique. Magendie ayant déclaré que la médecine est la physiologie de l'homme malade, Bichat avait donné à ses idées le nom de *doctrine physiologique*.

BOUILLAUD, encore sur les banes alors que

Broussais était dans tout l'éclat de sa renommée, avait d'abord été séduit par l'apparente logique et la verve du réformateur. Mais à côté de l'école physiologique grandissait l'école anatomique, et Bouillaud en devint un ardent sectateur. Il tourna son attention du côté des lésions de l'encéphale, des maladies du cœur, du rhumatisme articulaire aigu. Il démontra (1823) l'influence de l'oblitération des veines sur la formation des hydropisies partielles ; et en 1825, il arrivait à localiser le siège de la fonction de la parole, découverte que BROCA devait plus tard confirmer et compléter. C'est à Bouillaud que l'on doit la loi de coïncidence entre le rhuma-

tisme articulaire aigu et l'inflammation du péricarde et de l'endocarde. Bouillaud admettait la spécificité, que repoussait Broussais ; il était contagioniste, Broussais ne l'était pas ; mais il était vitaliste, et Broussais était anatomopathologiste.

LAËNNEC, médecin à Beaujon (1816), puis à Necker, avait poursuivi l'étude des lésions observées dans les maladies des organes pulmonaires. Pour cela, il avait imaginé le stéthoscope, et en 1819, il publiait son premier ouvrage sur *l'Auscultation*. Ses travaux ont immortalisé son nom.

N'oublions pas le nom de ROSTAN et son *organicisme*, tendant à démontrer la non existence du principe vital ; celui de Piorry, qui niait la maladie, et ne voyait que des organes malades, des *organopathies* ; celui de CRUVEILLIER, avec son *Traité d'Anatomie générale* ; et celui d'ANDRAL, qui créa l'*Hématologie pathologique*. Avec ANDRAL et GAVARRET, il ne s'agit plus de *cruauté*, de *cocion* des humeurs : on compte les globules

LA CARNINE
LEFRANCQ

*Ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin,
comme le fait la viande crue, et
son action est plus Énergique puisque*
**" DANS LA VIANDE CRUE,
L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE,
ACTIF, THÉRAPEUTIQUE,
C'EST LE JUS "**

Docteur J. HÉROUQUET.
Le Docteur Héroquet
A. Rousset Editeur

LA CARNINE
LEFRANCQ

*Quoique d'un prix élevé et
moins chère des préparations
Il vaut mieux boire
petite quantité d'un remède dont on a besoin
qu'une dose élevée d'un produit quelconque.*



rouges et les globules blancs, on dose la fibrine et l'albumine.

CHARLES ROBIN, par l'emploi du microscope, apporte sa contribution dans ses *Leçons sur les tumeurs normales et morbides du corps de l'homme* (1867); et RAYER, dans son *Traité des maladies des reins et des altérations de la sécrétion urinaire*, appelle l'attention sur un domaine de la pathologie qu'explore aussi BECQUEREL (1841) dans sa *Sémiologie des Urines*.

A côté de ces maîtres était TROUSSEAU, qui n'était ni solidiste, ni humoriste, ni vitaliste, ni organicien, mais qui était tout cela à la fois. Trop encyclopédiste pour s'attacher exclusivement à un système, il prenait son bien là où il le trouvait. Trousseau fit de l'expérimentation thérapeutique. Se laissant aller

souvent au hasard de sa brillante imagination, il avait un grand ascendant sur ses auditeurs. « Ses descriptions, disait de lui son panégyriste Bédard, sont des peintures saisissantes, et sous son riche pinceau, les nuances du coloris, qui sont les grâces de la parole, n'enlèvent rien à la force de la pensée ».

Il faut aussi faire une place à part à l'Ecole de la Salpêtrière, qui fut le berceau de la pathologie cérébro-spinale. En 1866, CHARCOT et VULPIAN font de la sclérose en plaques une entité anatomo-clinique; puis Charcot, dans ses leçons cliniques, établit la distinction importante entre l'hystérie et l'épilepsie; et dès 1878, il fait à la Salpêtrière, sur des sujets atteints de grande hystérie, une étude approfondie de l'hypnotisme, qu'il réhabilite scientifiquement.

En 1856, CLAUDE BERNARD avait démontré l'existence du glycogène dans le foie, et peu après, il réussissait à produire un diabète expérimental.

GUBLER et LANCEREUX (1862) décrivent la syphilis du foie; LEUDET, l'ictère alcoolique; et BOUCHARD, dans ses leçons sur les auto-intoxications, montre le rôle important des altérations du foie et des reins dans la rétention des poisons dans l'organisme.

L'esprit d'investigation scientifique ne s'arrête pas là. Après avoir constaté les lésions des solides, les altérations des liquides, on pour-

suit l'étude des lésions jusque dans la trame des tissus: de là est née l'histologie, qui avec CHARLES ROBIN, LABOULETTE, CORNIL, RANVIER, MALLASSEZ, MATHIAS DUVAL, permit de résoudre bien des problèmes.

Mais il y avait encore un pas à franchir pour connaître la cause première de la lésion. Le microscope révéla

cette cause, en permettant de voir le microbe; et la bactériologie prit naissance, qui étudia la vie des microbes pathogènes, et permit de diriger contre eux toute une série de mesures thérapeutiques et prophylactiques nouvelles.

Mais ici nous sommes arrivés à l'ère contemporaine, et il n'est nul besoin de rappeler des noms, des découvertes et des travaux qui sont dans toutes les mémoires.

Le nom de PASTEUR et ceux de ses grands disciples évoquent cette période héroïque de la médecine.

Notons seulement que, parmi les grands pasteuriens, GRANCHER, STRAUS, CHANTEMESSE ont appartenu à la Faculté de Médecine, que FERNAND VIDAL en fait encore partie, et que la découverte du principe de la sérothérapie par HÉRICOURT et RICHTER (1888), ainsi que celle de l'anaphylaxie, par PORTIER et RICHTER (1902) peuvent également être revendiquées par la Faculté de Médecine de Paris.



Collection du Musée Carnavalet.

FAÇADE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE ACTUELLE
rue de l'École de Médecine

LA
CARNINE

RELEVE AVEC UNE RAPIDITÉ ET
UNE ÉNERGIE INCONTESTABLES
LES MALADES EN ÉTAT DE CACHEKIE
PULMONAIRE AVANCÉE



LEFRANCQ

SON INNOCUITÉ PARFAITE
PERMET D'AILLEURS DE
L'ADMINISTRER A TOUTES DOSES
ET DE LA PROLONGER LONGTEMPS

UNE QUERELLE DE MÉDECINS AU TEMPS DE MOLIERE



Celui qui éût descendu la rue Saiot-Jacques, le dimanche 27 août 1651, après les vêpres, aurait aperçu, près des Mathurins, un personnage chebinant, l'air préoccupé et irrité : c'était M. Jean Chartier, médecin ordinaire du roi, professeur de médecine au Collège royal de France,

docteur régeot de la Faculté de médecine de Paris. Il venait de recevoir, par un bedeau de la Faculté, un billet du doyen, M. Gui Patin, le priant de comparaître à l'Ecole de médecine, sise au coin de la rue de la Bûcherie et de la rue des Rats, le lendemain, à deux heures de relevée. Comment M. le doyen s'avisait-il, de son autorité privée, sans délibération de la Faculté et à l'insu d'icelle, d'ajourner un confrère à comparoir devant lui ? Quant au sujet de l'affaire, certes il était facile à deviner.

Il s'agissait de cette insupportable histoire du vomitif purgatif, le vin d'émétique, autrement dit antimoine, qui mettait toute la gent médicale à l'envers. Quelle mouche piquait donc tant de savants et de bons chrétiens de condamner ce médicament doux et bénin qui avait si bien la vertu de resserrer, reboucher, refroidir, consommer, modifier et cicatriser les ulcères d'un chacun ? En était-il qui fût plus eecoprotique ? Il avait été approuvé des Grecs, des Arabes, des Latins, de soixante et un docteurs de Paris. Hippocrate s'en servait pour guérir les coliques de *misere*. Galien, qui vivait sous l'empereur Antonin le Pieux, lui trouvait une vertu dessiccative et opilante. Avicenne, Dioscoride, Aetius le vantaient comme le plus merveilleux spécifique pour déterger les plaies. M. Drouet, savant docteur de Paris, n'écrivait-il pas en 1572, dans son *De Pestilentia*, que l'antimoine était le souverain remède contre la peste, que chacun sait être la plus grande de toutes les maladies, et M. Matthioli, éminent médecin italien, ne rapportait-il pas que, dans les affections pituiteuses et mélaocoliques, il était littéralement « la main de Dieu » ? Tant et si bien qu'en l'année 1637, la Faculté de Paris l'avait, aux applaudissements de tous, inscrit dans son *Codex medicamentarius*, ou antidotaire, in-quarto, page 40.

Mais voilà ! Des confrères indignes, jaloux du succès que certains médecins obtenaient grâce à ce médicament souverain, s'étaient ligués pour clabauder partout que ce n'était qu'un abominable poison, qu'on tuait les gens avec cette drogue, qu'elle détraquait les viscères avec son

venio arseolical et mercuriel et n'avait pour effet que : dissipation des esprits, vertiges, froidures des extrémités, crampes, convulsions et fisolement mort, d'où le trouble d'âmes simples et l'iniquité d'une multitude d'boonêtes geos.

Un des plus enragés dans cette campagne était précisément ce doyen, M. Patin. Ah ! l'affreux bonhomme ! Autoritaire, violent, sceptique, ne croyant ni à Dieu ni à diable, coovaincu, comme il le répétait, que tout, en ce monde « était vanité, imposture, fourberie ». Jadis brouillé avec sa famille, devenu correcteur d'imprimerie, puis docteur en médecine, ayant épousé une femme riche, ce qui le mettait à l'abri du besoin, intelligent, certes, instruit, plein de verve et de bons mots, mais gouaillieur passionné, grossier, ennemi de tout progrès ! Ne vitupérait-il pas contre le quinquioia, la circulation du saog et les idées de M. Descartes ?

Or, c'était lui qui s'était mis à la tête de la factioo cootre l'antimoine, et il menait la bataille rudement, d'où les ennuis de M. Jean Chartier.

Car, en janvier deroier, ce doyen avait fait imprimer sous le oom d'un de ses amis, le docteur Jean Riolan, une attaque furibode cootre les coofrères qui prescrivaieot le médicament, déversant sur eux des charrettes d'injures ; les traitant d'empoisonneurs, ignorants, menteurs, parricides, bois pourris, avortons et charlatans. Lui, Chartier, partisan de l'antimoine, n'y avait pas tenu et, ce mois d'août même, il venait de faire paraître, sous le titre de : *La Science du plomb sacré des sages ou de l'antimoine*, in-quarto, chez le libraire Senleque, une réponse péremptoire destinée à défendre ses confrères cootre les infâmes outrages lancés contre eux et dissiper les doutes du public. Ce livre avait provoqué l'explosion du doyen. Chartier savait, de source sûre, par des amis, que M. Patin le convoquait pour lui faire une querelle à ce propos, et, sous prétexte que l'ouvrage publié, il est vrai, avec le privilège du roi, l'était sans approbation de la Faculté, devait, pour cette raison, être censuré par elle. Oui-dà ! et depuis quand les docteurs régents de la Faculté de médecine devaient-ils demander l'approbation de leurs écrits à la compaogie ? Le livre de M. Riolan l'avait-il, cette approbation ? Et M. le doyen n'aurait-il pas dû, plus justement, partir en guerre contre ce méchant livre qui diffamait ses confrères en les traitant d'empoisonneurs (qui est l'injure la plus atroce que l'on puisse imaginer contre un médecin) ? Mais, foi de Chartier ! il ne se laisserait pas faire et ayant un bon procureur dans sa manche, il rendrait au doyen la monnaie de sa pièce !

M. Chartier enfonça d'un coup de poing son chapeau sur la tête, déposa au Collège de France un pli qu'il était venu y apporter et, prenant la rue des Poirées afin d'éviter le flot tumultueux des galopins qui sortaient en ouragan du collège de Clermoot, rentra chez lui.

Le lendemain matin, dès sept heures, accompagné de son procureur qu'il avait prévenu, il



obtenait du Parlement un arrêt de référé qui prescrivait à M. Gui Patin de ne rien entreprendre avant d'être venu s'expliquer devant la grand'chambre sur l'objet du débat.

Triomphant, M. Chartier, son arrêt à la main, se présenta à deux heures de relevée aux vieilles Ecoles de la rue de la Bucherie où M. le doyen l'attendait, entouré de quelques docteurs, ses affidés, qu'il avait réunis. Il fut bien reçu ! Sarcastique et congestionné, M. Patin le regarda de haut en bas, furieux. Mais il ne pouvait rien faire contre l'arrêt : il n'avait qu'à se soumettre. Alors, se promenant de long en large, agitant ses longues manches, plaçant et déplaçant d'un geste nerveux son bonnet, tantôt sur l'oreille, tantôt sur la nuque, tantôt sur le nez, il épancha sa bile contre le vin émétique et les misérables qui l'employaient.

« Oui, des misérables, disait-il d'une voix courroucée, des gouffres d'impudence et de fausseté, revendeurs de poison, pilliers, bourreaux, bouffons, maîtres de pompes funèbres ! L'antimoine donnait le choléra, c'était chose certaine : aussi la Faculté l'avait-elle condamné expressément par décret du 8 août 1566. Ceux qui allaient contre étaient des homicides, des souffleurs d'alchimie, hérétiques propres à mettre dans un sac avec un coq, un dragon et un serpent, pour être jetés à la rivière ! ».

M. Chartier chercha à contester.

« Non, monsieur, criait-il avec emportement, l'antimoine n'est pas un poison ! Hippocrate dans son *Jurjurandum* fait prendre à ses écoliers l'engagement, par Apollon et Esculape, de ne donner jamais de poison à leurs malades. Or, il ordonne l'antimoine au livre des *Maladies internes* : ce n'est donc pas un poison !

— Mais, monsieur, vous ignorez, riposta avec véhémence M. Patin, que l'attribution à Hippocrate du livre des *Maladies internes* est controuvée !

— Votre objection est détruite, monsieur, par Galien, son interprète, au commentaire 27^e de l'*Aphorisme*, livre 6, particule 18, section 3.

— D'ailleurs, monsieur, ripostait M. Patin,

les gens du temps d'Hippocrate étaient habitués à vomir. Aux régions chaudes où ils habitaient, les corps abondent de bile subtile qui, de sa nature légère, se porte à l'estomac et contribue à la facilité des évacuations, tandis que dans nos pays froids, la bile se rencontre mêlée de pituite et le vin émétique devient alors un poison qui délabre les viscères, secoue les tuniques et membranes, tord les conduites et accable les parties nourricières : foie, rate et pancréas !

— Quoi, monsieur, reprit Chartier, voulez-vous dire que le vomissement ne soit pas convenable aux tensions des hypocondres, à la jaunisse, bouffissure, incubé, mal caduc, suffusion et toutes les affections du cerveau qui viennent par la sympathie des entrailles ? Mais, au fait, qu'avons-nous besoin ici de discuter ? Si le vin émétique était un poison, monsieur, il aurait fait mourir tous ceux qui en ont pris, et n'aurait pas rendu à la santé tant de gens qui en ont usé, à commencer par Leurs Majestés le roi et la reine, à qui on en a couramment administré. Par ailleurs, que signifie cette querelle que vous me faites ? L'article 33 des statuts de notre compagnie porte que les docteurs de la Faculté ont puissance d'écrire de toutes choses concernant la médecine et de disputer, si bon leur semble, des remèdes approuvés par la pratique ordinaire des docteurs, puissance qui leur a été octroyée par M. le chancelier de Notre-Dame, avec la bénédiction apostolique. Ai-je le droit, oui ou non, d'écrire sur le vin émétique ? Des quantités de médecins l'ont approuvé et l'emploient. Vous me traitez d'alchimiste, monsieur. La Faculté n'a jamais condamné la chimie qui fait partie de la pharmacie, si ce n'est quand elle suit des principes différents de ceux d'Aristote. Le vin émétique n'est pas un remède chimique, mais pharmaceutique. Vous devriez savoir qu'il se fait par la pulvérisation de l'antimoine mêlé de salpêtre et par son ustion, lotion et infusion dans du vin blanc, toutes choses qui sont proprement préparation de pharmacie. Si l'antimoine a des qualités mauvaises, on les corrige par des calcinations et mélanges appropriés d'autres médicaments. Enfin, monsieur, pour tout dire, le vin émétique figure justement dans la série des neuf sections du *Codex medicamen-*



D'après une communication de MM. LASSABLIÈRE et CH. RICHTER, à la Société de Biologie : Le Suc Musculaire seul provoque une leucocytose active, dans l'alimentation de la Viande Crue, et c'est pourquoi la

La Carnine Lefrancq

à base exclusive de Suc Musculaire de Bœuf Concentré
EST SI ÉNERGIQUE DANS SON ACTION



LAËNNEC, A L'HOPITAL NECKER, AUSCULTE UN PHYTIQUE DEVANT SES ELÈVES (1816)
Tableau de T. CHARTRAN, Ecole Française.

larius : de la Faculté, numéro troisième des hières électuaires purgatifs, entre les sirops, hydromel, oxymel, condits, et les pilules, et ceux qui disent le contraire sont des suppôts de Satan, *ignari, ignarissimi*, que j'envoie à tous les diables, ainsi soit-il ! »

Ceci dit, M. Chartier salua poliment, tourna le dos et sortit à grands pas, cependant que M. Patin, mis hors de lui, tonitruait des gros mots et des menaces qui se perdirent dans le tapage des portes fermées avec éclat.

Quelque temps se passa. L'irascible doyen n'avait pas réussi à infliger une injure publique à M. Jean Chartier en faisant condamner son livre. M. Chartier, clamait à tous les vents sa victoire répétant qu'il n'admettrait jamais que M. Gui Patin censurât une de ses œuvres qui ne parlait que de l'utilité d'un remède approuvé par la Faculté et mis par elle dans son *Codex*.

Alors le doyen prit un parti énergique. Puisqu'on lui jetait constamment ce *Codex* à la tête, eh bien ! il ferait rayer le vin émétique du *Codex*, et il envoya ses bedeaux avec des billets convoquer un certain nombre de médecins affidés à une assemblée statutaire où on procéderait solennellement à cette radiation.

M. Jean Chartier, à cette nouvelle, bondit. Ah ! non ! les choses n'iraient pas aussi facilement que pensait M. le doyen ! Il y avait à défendre l'honneur du corps médical, de la Faculté, de ses décisions : il les défendrait !

Il courut derechef chez son procureur. Par les soins de celui-ci, une nouvelle ordonnance en référé fut obtenue qui interdisait « au sieur Gui Patin » de pousser plus avant dans ses entreprises sur le *Codex* avant que l'affaire n'eût été portée au Parlement et examinée quant au fond par les magistrats. L'arrêt fut signifié au doyen au moment où il entra aux Ecoles de médecine pour l'assemblée annoncée.

On devine ce que fut son exaspération. Il rugit devant ses collègues. Il redoubla ses imprécations. Les confrères, habitués de sa part à ces sortes de scènes, attendaient, tendant le dos à la gouttière, les uns amusés, les autres, un peu inquiets. Quand il eut vidé sa bile, M. Gui Patin déclara qu'il ne tiendrait aucun compte de l'arrêt et passerait outre. Il proposa à la réunion de nommer une commission de cinq à six docteurs auxquels serait confié le

soin, après examen, de rayer du *Codex* le médicament honni. Intimidés, les assistants n'osèrent pas contredire. et la commission fut désignée, non sans quelque hésitation des régents choisis.

La riposte ne se fit pas attendre. Quatre jours après, un buissier signifiait un nouvel arrêt du Parlement interdisant au doyen et à ses compères de rien attenter ou innover dans le *Codex* sous des peines graves, avant que la question en litige eût été examinée par la Cour.

Cette fois, les commissaires intimidés tout de bon et peu disposés à braver ouvertement une décision de justice, ce qui les exposait à des

mésaventures, ces messieurs du Parlement étant gens peu commodes, déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin et signifièrent à leur doyen qu'ils le laissaient, lui et son *Codex*.

Alors M. Gui Patin, au comble de la colère, se décida pour les grands moyens : il alla, lui-même, tout seul, par un acte souverain de sa charge, rayer

M. Jean Chartier de la liste des docteurs régents de la Faculté de médecine de Paris, le chasser des Ecoles, l'exclure du corps médical : excommunication formelle, majeure et complète.

Il est vrai, il n'en avait pas le droit. D'après les statuts de la Faculté, il devait, pour une mesure pareille, d'ailleurs exceptionnelle, convoquer à trois reprises différentes l'ensemble des docteurs régents en spécifiant le cas visé, *speciali articulo* ; et c'est après trois délibérations que le corps de la Faculté, pour des raisons graves, expulserait le membre contaminé. Mais M. Gui Patin, homme absolu et impérieux, se moquait bien des formes, n'y regardait pas de si près. Ce qu'il avait décidé s'exécuterait.

Il ne convoqua pas le corps des médecins, ni trois fois, ni une fois. Il ne procéda à aucune délibération, ne prit l'avis de personne. Il se fit apporter le registre de la compagnie, et de sa pleine puissance et autorité decanale, raya purement et simplement le nom de M. Jean Chartier. Personne ne le sut. Il n'y avait pas de témoins. Les suppôts de la Faculté préposés aux écritures, au courant, se tinrent cois, ne soufflant mot, par peur du personnage, et la mesure révolutionnaire aurait pu rester assez longtemps inconnue, lorsqu'un incident, d'ailleurs à la longue inévitable, le révéla aux yeux ahuris de M. Jean Chartier et de ses amis.

Pour le début de janvier de l'année suivante s'imprimait une thèse de M^c Quiquebœuf sur



les vertus cathartiques des venins. La soutenance, ou la dispute, comme on disait, devait avoir lieu le 11 du mois. Aux termes des règlements de la Faculté, chacun des docteurs était appelé à tour de rôle à disputer la thèse, suivant l'ordre de son inscription sur les registres. Qui se dérobaît s'exposait à perdre ses droits de docteur régent, et d'ailleurs tout le monde tenait à honneur de remplir sa tâche, considérée comme un privilège insigne de la compagnie et une occasion de mérite et de gloire.

Il se trouvait que c'était au tour de M. Jean Chartier à figurer sur la liste des disputants. Il s'y attendait. Il s'était préparé. Quelle ne fut pas sa surprise quand il apprit qu'il n'était pas au nombre des juges : son tour avait été passé et à sa place était inscrit le nom du médecin qui le suivait, M. Claude Guérin. Il courut s'informer, et là, découvrit enfin l'acte inimaginable, satanique, subversif, du doyen, le rayant du registre des docteurs régents!

Le sang ne fit qu'un tour dans ses veines.

Il écuma. Deux heures après, il arpenta fiévreusement la salle des pas perdus du Palais de Justice, flanqué de son inévitable procureur. Il y eut quelques difficultés et lenteurs de procédure pour obtenir un nouvel arrêt. Le 8 janvier, il était obtenu. A côté de Patin devaient siéger à la soutenance le président de celle-ci, M^e Germain Hureau et son premier assesseur, M^e Daniel Arbinet. L'arrêt interdisait aux trois de disputer de la thèse avant que la cour eût éclairci le bien fondé de la réclamation qui lui était faite sur des illégalités et des abus de pouvoir commis. Un huissier du Parlement irait s'assurer de l'exécution de l'arrêt et, en cas de contravention, informerait par un bon procès-verbal à toutes fins criminelles utiles.

Le 10 janvier, l'huissier Doussin se présenta au domicile de M. Gui Patin où un petit garçon habillé de gris l'introduisit auprès du doyen. Celui-ci écouta d'un air superbe la lecture de l'arrêt qu'on venait lui signifier et, d'un ton olympien, répondit à l'huissier sur le sujet de sa mission qui était de venir à la soutenance constater judiciairement, s'il y avait lieu, la contravention :

« Monsieur, nonobstant le dit arrêt, je me

rendrais demain aux Écoles de médecine pour faire disputer de la thèse. Si vous y venez, eh bien! vous ferez votre charge, pendant que moi, doyen, je ferai la mienne. »

M. Patin entendait donc violer les décisions de la cour. Il y aurait par conséquent le lendemain délit, constat et peut-être bataille. La dispute s'annonçait bien.

Le bruit de ces incidents avait fait le tour du quartier de la rue du Fouarre. On se colportait dans les collèges et les cabarets d'écoliers la quelle homérique qui mettait aux prises, à propos d'un simple médicament, deux médecins distingués. Il y aurait du tapage le 12, rue de la Boucherie. Tout le monde émoustillé accourut : les docteurs régents, afin de voir comment tournerait une affaire qui par un côté les intéressait, les étudiants en médecine, en masse, parce que ce jour-là, dans une autre salle, on devait disséquer un corps mort, le reste par curiosité.

L'École de rue de la Boucherie était un vieil édifice datant des règnes de Louis

XI et de Charles VIII, bâtisses délabrées, noircies par le temps, de guingois autour d'une cour intérieure biscornue. La grande salle des actes qui servait aux thèses, située au rez-de-chaussée, formait une vaste pièce élevée, coupée de piliers soutenant jadis des voûtes disparues. De larges fenêtres gothiques à arcs en tiers-point, remplies de vitres blanches cerclées de plomb, éclairaient inégalement et médiocrement la salle. Au fond se dressait une estrade élevée de quelques marches et un bureau où pouvaient prendre place plusieurs personnes : c'était là qu'allaient se tenir les juges.

Ils arrivaient les uns après les autres. M. Patin, important, pérorait avec calme au milieu d'un groupe qu'il surmontait de sa haute taille avec sa large carrure, sa mine vigoureuse — il avait à peine cinquante ans — et son air assuré. Les docteurs régents de la Faculté étaient venus en nombre, de tous âges, de tous « les poils », de toutes les corpulences. Ils avaient revêtu leurs robes et coiffé leurs bonnets. M. Jean Chartier circulait, très entouré par ceux de son parti qui, à mi-voix, l'encourageaient et lui exprimaient leur indignation. M. Chartier s'était assuré que l'huissier Doussin était là et allait se placer tout



La Carnine Lefrancq

est la seule Préparation albuminoïde qui ne favorise pas la putridité intestinale, grâce aux catalases et aux oxydases antitoxiques qu'elle renferme. C'est pourquoi elle fait partie intégrante du régime de L'ENTÉRO-COLITE.

près de l'estrade. La salle se remplit d'un public mêlé où dominait une jeunesse remuante, tapageuse.

Les juges montèrent au bureau, M. Patin le premier, MM. Hureau, Arbinet ensuite, puis trois docteurs, dont M. Claude Guérin, en tout six disputants qui prirent place à leurs sièges avec un air digne et solennel. Le silence s'était fait. On attendait les paroles du doyen ouvrant la séance, lorsqu'une voix s'éleva, parlant des premiers rangs :

« Messieurs... »

C'était l'huissier Doussin qui, s'étant avancé, avait retiré de son portefeuille l'arrêt du Parlement et demandait la permission de le lire, ou plutôt, sans attendre cette permission, commençait cette lecture.

M. Gui Patin s'était levé tout droit, comme mû par un ressort, les doigts appuyés sur la table, le buste un peu penché en avant, immobile : il écoutait. MM. Hureau et Arbinet souriaient avec une légère ironie gouailleuse.

Quand Doussin eut fini, il tendit respectueusement le document dont il venait de donner lecture au doyen, puis M. Gui Patin prit la parole. Il était très calme, froid, maître de lui. Dans le silence complet qui régnait, ces mots prononcés lentement, distinctement, tombaient avec une netteté métallique : Il dit :

« Monsieur, nonobstant et en dépit de cet arrêt, je ferai disputer la thèse. Quand à votre papier je m'en torche... »

Il avait lâché le mot cru aussi posément que le reste.

Il y eut un instant de stupeur. Puis toute la salle bondit. Ce fut un tollé, un vacarme inouï, infernal, tel qu'on n'en avait jamais vu de mémoire de médecin parisien. La jeunesse folle hurlait de joie, trépidant, bouculant. Un petit bonhomme replet, vieillot, portant lunettes, clamait d'une voix aiguë au doyen :

« Monsieur, vous avez prononcé des paroles indiscrètes, sales et insolentes ! »

D'autres menaçaient du poing ; les bras s'agitaient, les bonnets sautaient. Des remous entraînaient des vagues de gens se disputant entre eux avec fureur. Car maintenant, partisans et enne-

mis de l'antimoine étaient aux prises et s'attrapèrent à la gorge : cris furibonds, imprécations, mêlée effroyable ! Du haut de l'estrade M. Patin interpellé, répondait cette fois avec virulence, exhalant sa colère, accablant ses adversaires d'injures, de mots grossiers. Tout à coup, il aperçut M. Jean Chartier.

Comme un volcan dans le plein de son éruption, il s'enflamma. Il inonda l'autre d'une pluie

d'invectives et d'insultes truculentes, M. Chartier, encouragé par ses amis qui le poussaient vers le bureau, soutenait le défi, répondant. Dans le bruit où se perdait ses paroles, on le vit, sa tête et ses mains ponctuées de gesticulations énergiques, lancer au doyen des ripostes vengeresses qui, à en juger par l'état de fureur crois-

sante que manifestait M. Patin, devaient cingler celui-ci. A la fin, M. Patin n'y tint plus : d'un mouvement soudain et rapide, escaladant le bureau et sautant dans la salle, il se précipita sur son adversaire, les poings levés. Une clameur immense ébranla les vieilles vitres du temps de Louis XI. On ne distingua plus très bien ce qui se passa ensuite au milieu du remous qui se produisit. Le certain est que, quelques minutes après les deux adversaires se trouvaient dans la cour — M. Patin assurera qu'il avait jeté M. Chartier à la porte — séparés par leurs amis, chacun les cheveux défaits, les vêtements en désordre, sans bonnet, écumanant et farouche. Une demi-heure plus tard, on pouvait apercevoir M. Chartier parlant avec animation à M. Doussin, lequel écrivait sous sa dictée, prenait les noms des témoins et dressait procès-verbal.

C'était un bon procès criminel en perspective. Il se déroula suivant les rites : décret d'ajournement, interrogatoires, audition de témoins, confrontations, fouillis de chicanes procédurières. Le tout aboutit à un arrêt qui condamnait M. Gui Patin à quarante-huit livres d'amende et aux dépens, avec défense de jamais plus toucher aux droits, titres et privilèges de M. Jean Chartier. Il s'en tirait à bon compte.

Dessiné de Dréville.

Louis BATIFFOL.





CLAUDE BERNARD INTERPRÉTANT UNE EXPÉRIENCE DE VIVISECTION
Tableau de L. LIEBERMANN, École Française.



LA NITECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER... 20 Fr.

LE NUMÉRO... UN FRANC

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

N° 169

OCTOBRE 1922 (2)

LA NUIT BLANCHE D'UN HUSSARD ROUGE

Je me suis toujours demandé pourquoi on nomme nuits blanches celles qu'on passe hors de son lit. Moi, je viens d'en passer une, et je l'ai trouvée plutôt... verte.

Ce qui n'a pas empêché mon concierge, quand je suis rentré le matin, de me saluer d'un petit air... en homme qui dit :

« Ah ! Ah ! mon gaillard, nous nous la coulons douce ! »

Et pourtant... Mais n'anticipons pas.

Il faut vous dire que j'étais amoureux depuis quelque temps.

Oh ! amoureux, vous savez !... pas à périr. Mais enfin légèrement pincé, quoi !

C'était une petite blonde très gentille, avec des petits frisons plein le front. Tout le temps elle était à la fenêtre, quand je passais.

A force de passer et de repasser, j'avais cru à la fin qu'elle me reconnaissait, et je lui adressais un petit sourire. Je m'étais même imaginé — vous savez comme on se fait des idées — qu'elle me souriait aussi.

C'était une erreur, j'en ai eu la preuve depuis, mais trop tard malheureusement.

Je me disais : « Faudra que j'aille voir ça, un jour ».

En attendant, je m'informe, habilement, sans avoir l'air de rien.

Elle est mariée avec un monsieur pas commode, paraît-il, directeur d'une importante fabrique de mitrailleuses civiles.

Le monsieur pas commode sort tous les jours vers huit heures, se rend à son cercle, et ne rentre que fort tard, dans la nuit.

« Bon, me dis-je, c'est bien ce qu'il me faut ».

Nous étions dans les environs de la mi-carême.

A l'occasion de cette solennité, j'avais été invité à un bal de camarades, costumé, naturellement.

On sait que j'ai beaucoup d'imagination ; aussi tous les amis m'avaient dit : « Tâche de trouver un costume drôle ».

Et je me déguisai, dès le matin, en hussard rouge de Monaco.

Vous me direz qu'il n'y a pas de hussards rouges à Monaco, qu'il n'y a même pas du tout de hussards, ou que, s'il y en a, ils sont généralement en civil.

Je le sais aussi bien que vous, mais la fantaisie n'excuse-t-elle pas toutes les inexactitudes ?

RÉSISTANCE AU FROID

L'Administration préventive de
CARNINE LEFRANCO

exerce une action empêchante vis-à-vis

des REFROIDISSEMENTS, des HÉMORRAGIES, des INTOXICATIONS et INFECTIONS

Tout en me contemplant dans la glace de mon armoire (une armoire à glace), je me disais : « Tiens, mais ce serait véritablement l'occasion d'aller voir ma petite dame blonde. Elle n'aura rien à refuser à un hussard rouge d'aussi helle tournure ».

Le fait est, entre nous, que j'étais très bien dans ce costume. Pas mal du tout, même.

Je dine de bonne heure... Un bon dîner, substantiel, pour me donner des forces, arrosé de vins généreux, pour me donner du... toupet.

Je houe mon ceinturon, car j'avais un sabre, comme de juste, et me voilà prêt pour l'attaque.

En arrivant près de la maison de mon adorée, j'aperçois le mari qui sort.

Bon, ça va bien... Je le laisse s'éloigner, et je monte l'escalier doucement, à cause des épérons dont je n'ai pas une grande habitude et qui sont un peu longs chez les hussards rouges.

Je tire le pied d'une pauvre hiche qui sert maintenant de cordon de sonnette.

Un petit pas se fait entendre derrière la porte. On ouvre... C'est elle... ma petite blonde. Je lui dis :

.....
Au fait, qu'est-ce que j'ai bien pu lui dire ?

Parce que, vous savez, dans ces moments-là, on dit ce qui vous vient à l'esprit, et puis, cinq minutes après, on serait bien pendu pour le répéter.

Mais ce que je me rappelle parfaitement, c'est qu'elle m'a répondu, d'un air furieux : « Vous êtes fou, monsieur !... Et mon mari qui va rentrer !... Tenez, je l'entends ».

Et v'lan ! elle me claque la porte sur le nez. En effet, quelqu'un montait l'escalier d'un pas lourd, le pas terrible de l'époux impitoyable.

Tout hussard rouge que j'étais, je l'avoue, j'eus le trac.

Il y avait un moyen bien simple de sortir de la situation, me direz-vous. Descendre l'escalier et m'en aller tout hêtement. Mais, comme l'a très bien fait remarquer un philosophe anglais, ce sont les idées les plus simples qui viennent les dernières.

Je pensai à tout, sauf à partir.

Un instant, j'eus l'idée de dégainer et d'attendre le mari d'un pied ferme.

« Absurde, me dis-je, et compromettant ».

Et l'homme montait toujours.

Tout à coup, j'avise une petite porte que je n'avais pas remarquée tout d'abord, car elle était peinte, comme le reste du couloir, en imitation de marbre, mais quel drôle de marbre ! un marbre de mi-carême !

Dans ces moments là, on n'a pas de temps à perdre en frivole esthétique.

J'ouvre la porte, et je m'engouffre avec frénésie, sans même me demander où j'entre.

Il était temps. Le mari était au haut de l'escalier.

J'entends le grincement d'une clef dans la serrure, une porte qui s'ouvre, une porte qui se ferme — la même sans doute — et je puis enfin respirer.

Je pense alors à examiner la pièce où j'ai trouvé le salut.

Je vous donne en mille à deviner le drôle d'endroit où je m'étais fourré.

Vous souriez... donc vous avez deviné !

Eh bien ! oui, c'était là, ou plutôt... ICI !

Doucement, sans bruit, je lève le loquet, et je pousse la porte... Elle résiste.

Je pousse un peu plus fort... Elle résiste encore.

Je pousse tout à fait fort, avec une vigueur inhumaine. La porte résiste toujours, en porte qui a des raisons sérieuses pour ne pas s'ouvrir.

Je me dis : « C'est l'humidité qui a gonflé le bois ! Je m'arc-houte contre le... machin, et... han ! Peine perdue.

Décidément, c'est de la bonne menuiserie.

Une idée infernale me vient... Si le mari, m'ayant aperçu d'en bas et devinant mes coupables projets, m'avait enfermé là, grâce à un verrou extérieur !

Quelle situation pour un hussard rouge !

Un soir de mi-carême ! Et moi qu'on attend au hal !

Non, non, ce n'est pas possible. J'éloigne de moi cette sombre pensée.

Et pourtant la porte reste immuable comme un roc.

De guerre lasse, je m'assieds — heureusement qu'on peut s'asseoir dans ces endroits là — et j'attends. Parbleu ! quelqu'un viendra bien me délivrer.

On ne vient pas vite. On ne vient même pas du tout.

Que mangent-ils donc dans cette maison ?

Des confitures de coing, sans doute.

De la rue monte à mes oreilles le joyeux vacarme des trompes, des cors de chasse, des clairons, et puis — terrible ! — le son des horloges, les quarts, les demies, les heures !...

Et le libérateur attendu n'arrive pas. Tous ces gens-là se sont donc gorgés de hismuth, aujourd'hui ?

La prochaine fois que je reviendrai dans cette maison, j'enverrai un melon à chaque locataire.

De temps en temps, avec un désespoir touchant, je me lève, et faisant appel à toute mon énergie, je pousse la porte, je pousse, je pousse !

Ah ! pour une honne porte, c'est une honne porte !

Enfin, épuisé, je renonce à la lutte. La poignée de mon sabre me rentre dans les côtes. Je l'accroche au loquet et je m'endors. Sommeil pénible, entrecoupé de cauchemars. Le bruit de la rue s'est éteint peu à peu. On n'entend plus qu'un cor de chasse qui s'obstine héroïquement dans le lointain.

Puis le cor de chasse va se coucher, comme tout le monde...

.....
Je me réveille !... C'est déjà le petit jour. Je me frotte les yeux et me rappelle tout. Mon sang de hussard rouge ne fait qu'un tour. Rageusement, je décroche mon sabre et le tire à moi...

.....
Je n'ose vous dire le reste.

Imhécile que j'étais ! double imhécile ! triple imhécile ! centuple idiot ! milleuple crétin ! J'avais passé toute la nuit à pousser la porte...

Elle s'ouvrait en dedans !...

Alphonse ALLAIS.



LE MÉDECIN-INSPECTEUR TROUSSAINT

AU CHATEAU DE CHENONCEAUX

Je ne sais quoi d'une suavité singulière et d'une aristocratique sérénité transpire du Château de Chenonceaux. Il est à quelque distance du village qui se tient à l'écart respectueusement. On le voit, au fond d'une grande allée d'arbres, entouré de bois, encadré dans un vaste parc à helles pelouses. Bâti sur l'eau, en l'air, il lève ses tourelles, ses cheminées carrées. Le Cher passe dessous, et murmure au has de ses arches dont les arêtes pointues brisent le courant. C'est paisible et doux, élégant et robuste. Son calme n'a rien d'ennuyeux et sa mélancolie n'a pas d'amertume. On entre par le bout d'une longue salle voûtée en ogives qui servait autrefois de salle d'armes. On y a mis quelques armures qui, malgré la nécessité de semblables ajustements, ne choquent pas et semblent à leur place. Tout l'intérieur est entendu avec goût. Les tentures et les ameublements de l'époque sont conservés et soignés avec intelligence. Les grandes et vénérables cheminées du XVI^e siècle ne recèlent pas, sous leur manteau, les ignobles et économiques cheminées à la prussienne qui savent se nicher sous de moins grandes.

Dans les cuisines que nous visitâmes également, et qui sont contenues dans une arche du château, une servante épluchait des légumes, un marmiteau lavait des assiettes, et debout aux fourneaux, le cuisinier faisait bouillir pour le déjeuner un nombre raisonnable de casseroles luisantes. Tout cela est bien, a un bon air, sent son honnête vie de château, sa paresseuse et intelligente existence d'homme bien né. J'aime les propriétaires de Chenonceaux.

N'y a-t-il pas, d'ailleurs, partout, de bons

vieux portraits à vous faire passer devant un temps infini, en vous figurant le temps où leurs maîtres vivaient, et les hallets où tournoyaient les vertugadins de toutes ces belles dames roses, et les bons coups d'épée que ces gentilshommes s'allongeaient avec leurs rapières. Voilà des tentations de l'histoire. On voudrait savoir si ces gens-là ont aimé comme nous et les différences qu'il y avait entre leurs passions et les



notres. On voudrait que leurs lèvres s'ouvrirent, pour nous dire les récits de leur cœur, tout ce qu'ils ont fait autrefois, même de futile.

C'est une curiosité irritante et séductrice, une envie rêveuse de savoir... Mais ils restent sourds aux questions de nos yeux, ils restent là, muets, immobiles dans leurs cadres de bois, nous passons. Les mites picotent leurs toiles, on les revernit; ils sourient encore, que nous sommes pourris et oubliés. Et puis d'autres viennent aussi les regarder, jusqu'au jour où ils tomberont en poussière, où l'on rêvera de même devant nos propres images. Et l'on se demandera ce qu'on faisait dans ce temps là, de quelle couleur était la vie, et si elle n'était pas plus chaude.

Gustave FLAUBERT.

SUC CONCENTRÉ

DE VIANDE DE BŒUF
CRUE

Présenté sous forme de Sirop
inaltérable

Préparé à FROID et dans le VIDE
NI SANG, NI ALCOOL

Usine Modèle sur 12.000 mètres carrés
à ROMAINVILLE, près PARIS

CARNINE
LE PLUS
RAPIDE
LE PLUS ÉNERGIQUE
RECONSTITUANT
LEFRANÇO

MALADIES DE POITRINE

ANOREXIE - FAIBLESSE

ANÉMIE - CHLOROSE

CONVALESCENCES

- NEURASTHÉNIE -

MALADIES DE L'ESTOMAC

ET DE L'INTESTIN :: :: ::

DÉPÔT GÉNÉRAL :

FUMOZE, 78, FAUB. ST-DENIS, PARIS

TALLEYRAND

19 Mai 1838.

Rue Saint-Florentin, il y a un palais et un égout.

Le Palais, qui est d'une noble, riche et morne architecture, s'est appelé longtemps : *Hôtel de l'Infantado*; aujourd'hui on lit sur le fronton de sa porte principale : *Hôtel Talleyrand*. Pendant les quarante ans qu'il a habité cette rue, l'hôte dernier de ce palais n'a peut-être jamais laissé tomber son regard sur cet égout.

C'était un personnage étrange, redouté et considérable; il s'appelait Charles-Maurice de Périgord; il était noble comme Machiavel, prêtre comme Gondi, détroqué comme Fouché, spirituel comme Voltaire et hoiteux comme le diable. On pourrait dire que tout en lui hoitait comme lui; la noblesse qu'il avait faite servante de la République; la prêtrise qu'il avait traînée au Champs-de-Mars, puis jetée au ruisseau; le mariage qu'il avait rompu par vingt scandales et par une séparation volontaire; l'esprit qu'il déshonorait par la bassesse.

Cet homme avait pourtant la grandeur; les splendeurs des deux régimes se confondaient en lui; il était prince de Vaux, royauté de France, et prince de l'Empire français.

Pendant trente ans, du fond de son palais, du fond de sa pensée, il avait à peu près mené l'Europe. Il s'était laissé tutoyer par la révolution et lui avait souri, ironiquement, il est vrai; mais elle ne s'en était pas aperçue. Il avait approché, connu, observé, pénétré, remué, retourné, approfondi, raillé, fécondé, tous les hommes de son temps, toutes les idées de son siècle, et il y avait eu dans sa vie des minutes où, tenant en sa main les quatre ou cinq fils formidables qui faisaient mouvoir l'univers civilisé, il avait pour pantin Napoléon I^{er}, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Confédération Suisse. Voilà à quoi jouait cet homme.

Après la révolution de juillet, la vieille race, dont il était grand chambellan, étant tombée, il

s'était retrouvé debout sur son pied et avait dit au peuple de 1830, assis, bras nus, sur un tas de pavés : Fais-moi ton ambassadeur.

Il avait reçu la confession de Mirabeau et la première confidence de Thiers. Il disait de lui-même qu'il était un grand poète et qu'il avait fait une trilogie en trois dynasties : Acte

I^{er}, *L'Empire de Bonaparte*; acte II, *La Maison de Bourbon*; acte III, *La Maison d'Orléans*.

Il avait fait tout cela dans son palais, et, dans ce palais, comme une araignée dans sa toile, il avait successivement attiré et pris héros, penseurs, grands hommes, conquérants, rois, princes, empereurs, Bonaparte, Sieyès, M^{me} de Staël, Châteaubriand, Benjamin Constant, Alexandre de Russie, Guillaume de Prusse, François d'Autriche, Louis XVIII, Louis-Philippe, toutes les mouches dorées et rayonnantes qui bourdonnent dans l'histoire de ces quarante dernières années.

Tout cet étincelant essaim, fasciné par l'œil profond de cet homme, avait successivement passé sous cette porte sombre qui porte écrit sur son architrave : *Hôtel Talleyrand*.

Eh ! bien, avant-hier 17 Mai 1838, cet homme est mort. Des médecins sont venus et ont embaumé le cadavre. Pour cela, à la manière des égyptiens, ils ont retiré les entrailles du ventre et le cerveau du crâne. La chose faite, après avoir transformé le prince de Talleyrand en momie et cloué cette momie dans une hière tapissée de satin blanc, ils se sont retirés, laissant sur une table la cervelle, cette cervelle qui avait pensé tant de choses, inspiré tant d'hommes, construit tant d'édifices, conduit deux révolutions, trompé vingt rois, contenu le monde. Les médecins partis, un valet est entré, il a vu ce qu'ils avaient laissé : Tiens, ils ont oublié cela. Qu'en faire ? Il s'est souvenu qu'il y avait un égout dans la rue, il y est allé, et a jeté le cerveau dans cet égout. *Finis rerum.*

(Œuvres inédites.)

VICTOR HUGO.

LA CARNINE LEFRANCQ

Ne contient NI SANG, ni albumine du commerce (produits très bon marché), ni drogue quelconque.

MAIS SEULEMENT DU SUC MUSCULAIRE DE BŒUF CONCENTRÉ (c'est-à-dire privé de la majeure partie des 85 % d'eau qu'il contient.) Il nous suffirait de supprimer la concentration de nos jus de viande pour être en mesure de diminuer nos prix et de donner des échantillons à profusion, mais alors LA CARNINE LEFRANCQ ne serait plus ce produit si apprécié des médecins et des malades.

NOUS NE LE FERONS JAMAIS

HENRI IV

CONSEILS AU PEUPLE

Henri IV était gai. Il était bien portant. Sa joie perpétuelle et sa santé invincible contribuèrent merveilleusement à sa popularité.

Lorsqu'il fit son entrée sur notre théâtre national, nous venions de subir une série de rois moroses, valétudinaires et renfermés. La race des Valois, appauvrie, abâtardie, s'étiolait en une dernière poussée de rejetons maligrés et inquiétants.

Le Bourbon gaillard, baut en couleur, fort en gucule, plut d'abord aux Français par ses qualités physiques.

Le rire sonore du roi Henri

imposa silence aux vociférations de la très sainte

Ligue. La nation fran-

çaise, saturée de ser-

mons, reçut, avec des

clameurs de fête, le

beau parleur, qui

parlait franc; le

cavalier qui beso-

gnait bellement de

l'épée contre les

ennemis de la

paix publique;

l'homme d'es-

prit, qui, d'un

mot et d'un

geste, sut remettre

à la mode,

sous notre ciel

indulgent, les

vertus sociales

dont l'humanité a

bésoin pour suppor-

ter la vie et pour atten-

dre gaiement la mort.

Le nom d'Henri IV est

populaire, parce que c'est

le nom d'un pacificateur. Son

triomphe, inscrit sur nos monu-

ments, célébré par nos poèmes, visi-

ble dans le marbre et

dans le bronze, est un

exemple permanent pour

ceux que pourrait intimi-

der la malice des méchants ou la niaiserie des sots.

Chez nous, le dernier mot reste toujours aux

ouvriers d'union, aux artisans de concorde, aux

médiateurs, dont l'intervention bienfaisante a

ramené, de siècle en siècle, le calme dans nos

âmes, l'ordre dans nos rues, la prospérité dans

nos maisons, la victoire sous nos drapeaux. Que

serait la France, grand Dieu! si ce tiers parti,

infatigablement animé par le zèle du bien public,

n'avait apaisé la noise des Ligueurs, des Fron-

deurs, des Chouans? Gaston DESCHAMPS.



L'INNOCENCE

Tableau de J.-B. GREUZE (1725 + 1805). Ecole française.

Collection Wallace, Londres.

Il en est qui croient que le jour du repos commencera pour le peuple au jour de l'émancipation. Et moi je crois, au contraire, que c'est alors que commencera pour lui le vrai travail, le dur labeur. En naissant à la vie politique et sociale, il naîtra à l'inquiétude, aux incommensurables soucis. Non, non, ne croyez pas qu'il vous suffirait pour régner à votre tour de posséder un instant la richesse, d'être vêtus

comme des rois, de vous enivrer à l'ancienne coupe dérobée à leurs lèvres.

N'espérez pas que le monde vous laisse dormir dans la paresse;

au contraire, il vous faudra tous souffrir les maux de

l'âme et du corps pour relever ce pays et résister à ses nombreux

ennemis. Il vous faudra labourer

sans relâche dans un sol plus rude

que celui de vos sillons, y semer

les pensées de vos cœurs pour

faire germer l'épi glorieux

que vos fils moissonneront. Gar-

dez-vous de mé- nager au monde

la même déception que la bourgeoisie.

Ou démettez - vous de l'espérance ou pré-

parez vos cœurs à la noblesse que vous repro-

chez à vos maîtres de ne pas posséder. C'est par des

vertus patientes et des efforts prodigieux de courage que les ancien-

nes aristocraties se sont fondées et qu'elles ont

payé l'obéissance de nos pères. C'est au même

prix que la démocratie doit gagner aujourd'hui sa place et son nom... Royautés, oligarchies, toutes se sont établies par de grands services rendus au monde. Et la démocratie prétendrait tout gagner sans rien faire ou faisant tout à son profit! Ou vous mériteriez le trône de l'avenir, ou vous ne l'occupez pas. Ou vous serez meilleurs que vos maîtres, ou vous ne les remplacerez pas... Quoi donc! Etes-vous las avant d'avoir rien fait?

(Pages Politiques).

Edgard QUINET.

LA CARNINE LEFRANCQ ENRICHT LE SANG EN HÉMATIES

GLOBULES ROUGES PAR CARRÉ D'HÉMATIMÈTRE :

AVANT L'EMPLOI DE LA CARNINE : 41 — APRÈS UN MOIS DE TRAITEMENT : 54

LE DOCTEUR TROUSSAINT

MÉDECIN-INSPECTEUR DE L'ARMÉE

Elève du service de santé militaire de 1873 à 1878 — élève libre, dans cette période où l'Ecole de Strasbourg n'existait pas encore — Ange-François-Cyprien Troussaint, médecin stagiaire au Val-de-Grâce en 1878, partait en Algérie en 1879, comme aide-major de 2^{me} classe.

Il franchit dès lors régulièrement les divers échelons de la médecine militaire, où l'on avait malencontreusement supprimé le concours des Hôpitaux (beureusement rétabli depuis peu, sous la pression des enseignements de la guerre).

De 1899 à 1903, nous le trouvons comme médecin-major de 1^{re} classe à l'Hôpital militaire de Versailles, où il est chargé du Laboratoire de bactériologie et du Laboratoire de radiographie du 15^{me} Corps.

Après quelques changements de service (on sait que les incessants changements de résidence sont une des caractéristiques de la médecine militaire), le docteur Troussaint, nommé médecin-inspecteur, obtenait les fonctions très recherchées de Directeur du Service de Santé au Ministère de la guerre. Il exerçait ces fonctions depuis deux ans et demi au moment de la

déclaration de guerre, et devait les conserver jusqu'au mois d'août 1915.

Le médecin-inspecteur Troussaint s'est beaucoup occupé, au cours de sa carrière, de l'organisation du Service de santé en campagne.

Déjà, dès 1905, il professait, à l'Ecole Supérieure de guerre, un cours d'hygiène et du service de santé en campagne; à la même époque, il publiait une étude sur l'autonomie du Service de santé et les devoirs des médecins de Réserve et de l'Armée territoriale, puis, avec le docteur Claudot et le général de Lacroix, un Projet de l'organisation du Service de santé en campagne; puis encore, en 1908, il créait un cours

libre de Service de santé en campagne à l'Ecole de guerre pour les médecins du cadre actif du Gouvernement militaire de Paris. Enfin en 1911, il publiait un volume ayant pour titre : *La Direction du Service de Santé en campagne. Directeurs et chefs de service dans les principales situations, depuis la mobilisation jusqu'après la bataille.*

Le médecin-inspecteur Troussaint, lauréat de l'Académie de Médecine (prix Clarens, 1909) est Commandeur de la Légion d'honneur.



A UNE ÉTOILE

*Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant.
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine?*

*La tempête s'éloigne et les vents sont calmés,
La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère;
Le phalène doré, dans sa courbe légère,
Traverse les prés embaumés;*

*Que cherches-tu sur la terre endormie?
Mais déjà vers les monts je te vois l'abaïsser;
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est prêt de s'effacer.*

*Etoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la Nuit,
Toi qui regardes au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit. —
Etoile, où l'en vas-tu dans cette nuit immense?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux?
Où l'en vas-tu, si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux?
Ah! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un oeil instant arrêté; —
Etoile de l'amour, ne descends pas des cieux!*

(Le Saule)

Alfred de MUSSET.

Dans la Médecine Infantile La Carnine Lefrancq

est de
beaucoup

Supérieure
aux huiles de foie de morue,
sirops antiscorbutiques, etc..
Médications à longue échéance
Son action est plus
rapide et les enfants
la réclament avec
plaisir.





JOUR DE FOIRE EN BRETAGNE

Tableau de E. FROMENTIN, Ecole Française

Pho 27



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 30-78

DIX-SEPTIÈME ANNÉE
N° 170
NOVEMBRE 1922 (1)

ABONNEMENT
UN AN, { FRANCE . . . 18 Fr.
 { ÉTRANGER . 20 Fr.
LE NUMÉRO UN FRANC

LE MARI DE MADAME SANS-GÊNE



d'être honoré pour lui-même. Cet homme si brave était tout à fait un brave homme et le contraire d'un naïf. On s'imagina trop complaisamment qu'il était d'esprit un peu court; les historiens caricaturistes lui feraient jouer volontiers le rôle du Ramollot de l'Épopée. Ce paysan alsacien était au contraire coiffé en finesse. Hoche, dont il avait été sergent instructeur, lui écrivait de Bône à la date du 13 germinal an V: « Les avis que tu peux me donner, mon cher Lefebvre, seront toujours de ceux que je suivrai le plus volontiers. Tu sais que ta franchise t'honore autant à mes yeux que ta valeur et tes talents. Eclaire-moi donc, sur les hommes que tu appelles des flatteurs. Tu m'obligeras. » Si Hoche avait

assez vécu pour devenir empereur, il n'eût pas manqué de nommer Lefebvre, membre du Sénat conservateur. A défaut de Hoche, Napoléon se chargea de ce soin.

Lefebvre est pour la postérité un « sympathique » parce que, devenu maréchal, préteur du Sénat, duc et millionnaire, il resta peuple jusqu'à la moelle des os. Les grandeurs ne le firent chaoger ni d'âme ni d'orthographe. A-t-il prononcé la magoifique parole qu'on lui prête: « Je suis un ancêtre! » C'est d'une rédaction un peu bien littéraire; il a dû dire quelque chose comme cela, mais autrement et mieux. Un vrai mot de lui, c'est sa déclaration aux ingénieurs du siège de Dantzig: « Je n'entends rien à vos affaires. Fichez-moi un trou, et je me charge de passer! »

Ici, il n'y a pas trace de littérature. C'est du Lefebvre pur.

Ceux qui aiment à déboulonner les renommées insinuent volontiers que l'honneur d'avoir pris Dantzig n'appartient pas à Lefebvre, mais à Chasseloup-Laubat. Il est sage, en ces délicates matières, de s'en rapporter à la compétence de Napoléon. La correspondance de l'empereur, en

L'ACTION BIENFAISANTE DE LA CARNINE LEFRANCQ
SE MANIFESTE SI RAPIDEMENT
QU'ELLE PROVOQUE L'ÉTONNEMENT DU MÉDECIN ET DU MALADE

rendant justice à chacun, laisse au maréchal Lefebvre la meilleure part. « Je compte, écrivait le maître, que pour mon bouquet de 1^{er} mai, vous m'enverrez les clefs de Dantzig ». Et l'empereur ajoutait, sachant bien à qui il parlait : « C'est lorsqu'on veut fortement vaincre que l'on

fait passer sa vigueur dans toutes les âmes ». Lefebvre voulait fortement être vainqueur. Parfois un peu embarrassé parmi tant de techniciens, il avait ses heures d'indécision et d'angoisse. Le réconfort lui venait avec le courrier impérial : « Je vous croyais plus de caractère et d'opinion... Chassez de chez vous, à coups de pied au c..., tous ces petits critiques... Ne prenez conseil que de Chasseloup et de La Ribouillère et moquez-vous du reste... Ne doutez jamais, de l'estime que je vous porte ». Même après la victoire, le maréchal tremblait comme un conscrit de la peur d'avoir mécontenté Napoléon. Il avait pourtant reçu ce satisfecit d'une simplicité sublime : « Je vous fais mon compliment de la prise de Dantzig ». Mais vis-à-vis du vaincu, le général prussien Kalkreuth, il craignait d'avoir exagéré la chevalerie. Le soldat de la Révolution s'était piqué de gentillesse envers un vétéran de la guerre de Sept ans. Le comte de Kalkreuth, élève de Frédéric, jouissait d'un bon renom dans l'armée française. En 1793, il avait permis aux Mayençais de sortir de la place avec les honneurs de la guerre. Sa générosité avait autorisé le défilé de ces troupes, que Goethe vit passer devant lui, « sérieuses et mécontentes, mais non abattues ni humiliées. Une colonne de Marseillais petits, noirs, bariolés, déguenillés, s'avancait à petits pas ; on eût dit que le roi Edwin avait ouvert la montagne et

lâché sa joyeuse armée de nains. Tout à coup, la musique fit entendre la *Marseillaise*. L'effet fut saisissant et terrible... » Nous devions à Kalkreuth, alors qu'il capitulait dans Dantzig, une égale courtoisie. Lefebvre le traita mieux encore qu'il n'avait traité les Mayençais. Le

vieux seigneur prussien, rompu depuis l'enfance aux façons françaises, prit congé de l'ennemi presque tendrement. Lorsque Suchet prononça, à la Chambre des Pairs, dans la séance du 12 juin 1821, l'éloge funèbre du maréchal Lefebvre, il donna lecture de la lettre du comte de Kalkreuth à son vainqueur. Le « Nestor de l'armée prussienne » s'exprimait ainsi :

« Monsieur le maréchal, je ne laisserai point partir M. le général Jarry, dont j'ai tout lieu de me louer, sans remercier Votre Excellence de cet accompagnement et de toutes les bontés que vous m'avez manifestées. Je ne les oublierai jamais, monsieur le maréchal ; j'attacherai désormais le plus grand prix à votre amitié... Je répète aussi ce que j'ai dit à M. le général Jarry, que je suis bien aise de

ne pas avoir connu Votre Excellence principalement avant le siège ; il m'en aurait trop coûté de m'occuper à vous faire du mal. Jouissez, monsieur le maréchal, partout où se tourneront vos pas, de vos succès, de votre gloire bien méritée, dans une félicité inaltérable. Quand je reverrai des Français, demander des nouvelles de Votre Excellence sera toujours une question initiale. C'est ainsi, mon respectable adversaire, que je vous fais mes adieux. »

Lefebvre, sous sa rude écorce, se sentit atteint en plein cœur. Toutefois la terreur de n'être point approuvé par l'Empereur, troublait sa joie. Napoléon avait bien envoyé un mot d'ordre



Collection Dutreil.

Photo Vitzthum.

LA MARÉCHALE LEFEBVRE
en grand costume de Cour.

CARNINE LEFRANÇO

Pur Suc de Viande de Bœuf CRUE CONCENTRÉ.

Sous forme de Sirop de saveur agréable



111 CONVALESCENCES - FAIBLESSE :
MALADIES DE L'ESTOMAC et de l'INTESTIN
ANOREXIE - ANÉMIE - NEURASTHÉNIE
TUBERCULOSE - DÉBILITÉ - CHLOROSE

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour
après ou pendant d'un liquide quelconque,
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.
(hors de bouillon, FROID ou TIÈDE)



Dépot Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUZE 78 F 95 Denis - PARIS



PORTE-DRAPEAU DE LA RÉPUBLIQUE

Tableau de N.-T. CHARLET (1792 + 1845). — Ecole Française.

**CARNINE LEFRANCQ - LA RAPIDITÉ ET L'INTENSITÉ DE SON ACTION,
S'EXPLIQUE PAR CE FAIT, QU'ELLE EST PRÉPARÉE
AVEC DU SUC MUSCULAIRE DE BŒUF CONCENTRÉ**

de générosité « voulant donner à Kalckreuth une marque particulière d'estime, due à son caractère et à la conduite qu'il a toujours tenue avec les Français ». Mais que dirait-il en apprenant que la garnison prussienne avait été autorisée à garder ses fusils ? Lefebvre écrivit à l'empereur pour expliquer sa conduite. La réponse ne comporte aucun blâme ; à peine un regret s'y laisse-t-il deviner : « Je n'en suis pas moins très satisfait de vos services. Je vous en ai déjà donné des preuves que vous apprendrez aux premières nouvelles de Paris et qui ne vous laisseront aucun doute sur le cas que je fais de vous. »

C'était le ducé. Le maréchal et M^{me} Sans-Gêne ne l'avaient pas volé. Un imbécile quelconque complétait le nouveau duc de la magnificence de son costume : « Ma foi, oui, monsieur, lui dit Lefebvre, mon habit est superbe. Mais il y a vingt-cinq ans qu'il est commencé, il n'y a pas longtemps qu'il est fini. » Thiébault raconte, dans ses Mémoires, un autre trait qui montre chez le duc de Dantzig bien de la malice, sous

la bonhomie du garde-française. Un parasite, qui dînait chez Lefebvre, s'extasiait sur la somptuosité du repas, sur la richesse des meubles, sur la vaisselle et sur le couvert. Le vieux soldat madré sentait l'envie percer à chaque mot. « Vous voudriez bien, s'écria-t-il, avoir tout cela ! Je suis tout prêt à vous le donner. Allez vous mettre de l'autre côté de ma cour ; je vous tirerai deux cents coups de fusil ; si après cela vous vivez encore, tout ce que vous admirez ici sera à vous. » L'invité trouva que c'était trop cher. « Moi, lui dit le maréchal, j'ai gagné tout ce que vous voyez au prix de dix mille coups de fusil, qui m'ont été tirés de plus près que je ne vous les tirerais. » L'invité persista à refuser.

Le mari de M^{me} Sans-Gêne, avec quelques vertus, avait donc de l'esprit par dessus le marché. Quelqu'un disait à Rapp : « Vous ne manquez pas de finesse, vous, avec votre visage innocent. » Rapp répondit : « Il y a un homme qui en a davantage. C'est le maréchal Lefebvre. »

- Pourquoi donc ? - Parce qu'il a l'air encore plus bête que moi ! » Heory ROUJON, de l'Institut.



LE MARÉCHAL LEFEBVRE, Duc de Dantzig.
par M^{me} Davin. - Musée de Versailles.



Collection H. Moreau.

L'INDO-CHINE PITTORESQUE

1. — SAÏGON. — "Chellys" :
Changeurs Indiens.
2. — SAÏGON. — "Coolies-Xé" :
Tireurs de pousse-pousse.

PENSÉE

La Rochefoucauld a dit : « Nous avons tous assez de force en nous pour supporter le malheur des autres ». Il aurait pu ajouter : « Mais nous n'en avons peut-être pas autant pour supporter leur bonheur. »

ALEXANDRE DUMAS FILS.

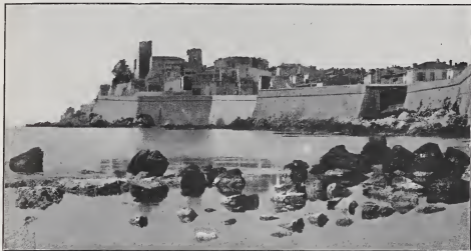


ANTIBES

Depuis que M. de Vauban a rebâti les remparts d'Antibes et fait cette aimable petite ville, ville de garnison; depuis qu'une colonie s'y est établie, colonie toujours renouvelée de vieux soldats, attirés là par la beauté du ciel et la chaleur du soleil; depuis que ces vieux soldats, devenus marins à force de regarder la mer, et essayant d'allier le déhanchement maritime à leur vieille raideur militaire, ont pris l'habitude de dire tribord et bâbord au lieu de flanc droit et flanc gauche, et de compter par nœuds leurs étapes, Antibes est l'unique ville

A peine troublé dans les rues par le soupir qu'arrache la brise aux frères palmes de quel- que dattier penché sur le mur d'un jardin ou l'auvent d'une épicerie, et par le bruit de l'eau des lavoirs qui jaillit limpide, et puis s'en va, coulant en ruisseaux au milieu des rues, s'ensanglantant, devant les fabriques de coulis, du jus des tomates pressées.

A la porte marine, sur le pré de la Prud'homie, une chaudière fume, pleine de tan pour teindre en brun les voiles. Des filets sèchent étendus. Amarrées le long du quai, les tar-



LE VIEIL ANTIBES.

N. D. Phot.

du monde où les capitaines retraités se félicitent de n'être que capitaine, et où les colonels ne veulent pas être appelés "colonel".

C'est charmant, Antibes: un port, un môle, un phare, et d'agréables remparts s'élevant juste de ce qu'il faut pour offrir une belle vue aux promeneurs qui font leur tour quotidien des courtines.

Le petit phare est si petit qu'il n'éclaire guère que lui-même; le petit môle n'embrasse de la mer que ce qu'une si petite ville peut en désirer; le petit port ne reçoit que des tartanes, et, de temps en temps, un brick-goëlette que les gens du pays — bons Provençaux — appellent invariablement brigoulette.

Il y a une place à Antibes, la Grand'Place, avec une vieille tour sarrazine qui, s'ennuyant toute seule derrière les maisons, regarde, par-dessus les toits, tout le long du jour, ce qui se passe de neuf au café de la Marine.

Et quel silence partout.

tanes restent immobiles au-dessus de leur immobile reflet. Un bateau entre, tout se révolutionne: les coques dansent, les mâts s'inclinent, et leur longue image s'en va serpentant dans l'eau claire avec une flamme rouge au bout.

Mais cela sans bruit, sans qu'un cordage crie, sans qu'un bordage grince, comme si Antibes tout entière, la ville et le port, craignait de donner l'éveil au crabe velu ou au poulpe que guette là-bas ce vieux pêcheur, un roseau à la main et jambes nues dans l'eau.

Puis de jolis noms: l'Illette, la Gravette, diminutifs bien choisis pour une petite ville qui ne rougit pas d'être petite ville; et partout quelque chose d'aimable et d'intime rendu plus intime encore par le contraste du ciel profond, de la grande mer, des Alpes immenses et de Nice dont on aperçoit là-bas, visible dans une brume d'argent, entre les Alpes et la mer, la longue ligne de maisons blanches...

Paul ARÈNE.

Carnine Leirancq

..... PRÉVIENT ET COMBAT
TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES

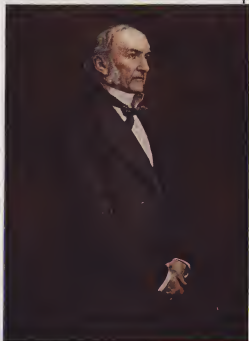
LA PASSION

L'amour véritable a quelque chose de sacré qui imprime un caractère plus qu'humain aux douleurs comme aux joies qu'il nous donne.

S'il suffisait de ne pas souffrir et de se pétrifier le cœur pour être heureux, trop de gens le seraient qui ne le méritent pas. A force de raison et de prose, on finit par diffamer Dieu et dégrader son œuvre. Dieu donne la paix aux morts, la passion aux vivants ! Oui, il y a dans la vie, à côté de la vulgarité des intérêts courants et quotidiens à laquelle je n'ai pas l'enfantillage de prétendre échapper, il y a une poésie permise — que dis-je ? — commandée ! C'est la part de l'âme douée d'immortalité. Il faut que cette âme se sente et se révèle quelquefois, fût-ce par les transports au-delà du réel, par des aspirations du possible, fût-ce par des orages ou par des larmes. Oui, il y a une souffrance qui vaut mieux que le bonheur, ou plutôt qui est le bonheur même, celle d'une créature vivante qui connaît tous les troubles du cœur et toutes les chimères de la pensée, et qui partage ces nobles tourments avec un cœur égal et une pensée fraternelle ! Voilà le roman que chacun a le droit, et pour dire tout, le devoir de mettre dans sa vie, s'il a le titre d'homme et s'il le veut justifier.

Octave FEUILLET (1858).

LONDRES - THE NATIONAL GALLERY



THE RIGHT HON. W.-E. GLADSTONE

Homme d'Etat Anglais (1809 + 1898).

Tableau de Sir J.-E. MILLAIS (1839 + 1896). Ecole Anglaise.



Pas d'appétit !
LA CARNINE
LEFRANÇO
 est particulièrement indiquée chez les personnes qui s'alimentent mal ou insuffisamment et sont, de ce fait, menacées de déchéance physique. Elle ramène TOUJOURS l'appétit dès le 1^{er} Flacon.

FLEUR DE L'ÂME

*Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine ;
 Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli ;
 Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
 De ton âme, parfum dans l'ombre ensoleilée ;*

*Puisqu'il me fut donné de l'entendre me dire
 Les mots où se répand le cœur mystérieux ;
 Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire
 Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur mes yeux ;*

*Puisque j'ai vu briller sur ma tête ravie
 Un rayon de ton aître, hélas ! voilé toujours ;
 Puisque j'ai vu tomber dans l'onde de ma vie
 Une feuille de rose arrachée à tes jours ;*

*Je puis maintenant dire aux rapides années :
 — Passez ! passez toujours ! je n'ai plus qu'à vieillir !
 Allez-vous en avec vos fleurs toutes fanées ;
 J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir !*

*Votre aile en le beurrant ne fera rien répandre
 Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli,
 Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre !
 Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli !*

Victor HUGO.

PORTRAIT DE M^{me} DE MONTESPAN

Diane de Rochechouart est fille du duc de Mortemart et femme du marquis de Montespan. Sa beauté est surprenante, son esprit et sa conversation ont encore plus de charme que sa beauté. Elle fit dessein de plaire au Roi et de l'ôter à La Vallière dont il était amoureux. Il négligea longtemps cette conquête, et il en fit même des railleries. Deux ou trois années se passèrent sans qu'elle fit d'autres progrès que d'être dame du Palais attachée particulièrement à la Reine, et dans une étroite familiarité avec le Roi et La Vallière. Elle ne se rebuta pas néanmoins, et se confiant à sa beauté, à son esprit, et aux offices de M^{me} de Montansier, dame d'honneur de la reine, elle suivit son projet sans douter de l'événement. Elle ne s'y est pas trompée : ses charmes et le temps détachèrent le roi de La Vallière, et elle se vit maîtresse déclarée. Le marquis de Montespan sentit son malheur avec toute la violence d'un homme jaloux. Il s'emporta contre sa femme ; il reprocha publiquement à M^{me} de Montansier, qu'elle l'avait entraînée dans la honte où elle était plongée. Sa douleur et son désespoir firent tant d'éclat qu'il fut contraint de sortir du Royaume pour



FRANÇOISE DE ROCHECHOUART, Marquise de Montespan.
Musée de Versailles.

conservé sa liberté. M^{me} de Montespan eut alors toute la facilité qu'elle désirait, et son crédit n'eut plus de bornes. Elle eut un logement particulier dans toutes les maisons du Roi ; les conseils secrets se tenaient chez elle. La Reine céda à sa faveur comme tout le reste de la Cour, et non seulement il ne lui fut plus permis d'ignorer un amour si public, mais elle fut obligée d'en voir toutes les suites sans oser se plaindre, et elle dut à M^{me} de Montespan les marques d'amitié et de douceur qu'elle recevait du Roi. M^{me} de Montespan voulut encore que La Vallière fût témoin de son triomphe, qu'elle fût présente et auprès d'elle à tous les divertissements publics et particuliers ; elle la fit entrer dans le secret de la naissance de ses enfants dans les temps où elle cachait son état à ses propres domestiques.

Elle se lassa enfin de la présence de La Vallière, malgré ses soumissions et ses souffrances, et cette fille simple et crédule fut réduite à prendre l'habit de carmélite, moins par dévotion que par faiblesse, et on peut dire qu'elle ne quitta le monde que pour faire sa cour.

LA ROCHEFOUCAULD.

(Morceau inédit contenu dans le manuscrit de la ROCHE-GUYON).

LA CARNINE LEFRANCQ ne contient pas UNE GOUTTE DE SANG

A notre grande surprise, on nous demande assez fréquemment si la

CARNINE LEFRANCQ

doit sa belle coloration au sang de bœuf.

Nous croyons donc qu'il est utile de rappeler que la chair musculaire qui sert à la préparation de la CARNINE ne contient pas

UNE GOUTTE DE SANG

Quant à la coloration du plasma lui-même, qui rappelle en effet celle du sang, elle provient uniquement de la matière colorante de la fibre musculaire.

On ne rencontre jamais dans la cellule musculaire, d'où est extrait le plasma zomothérapique, les éléments figurés : globules rouges, globules blancs, cellules de diverses natures, qui caractérisent le sang, non plus que les microbes qui se trouvent parfois dans le sang des animaux, même bien portants.

LA CARNINE LEFRANCQ EST PRÉPARÉE
AVEC LE CONTENU DES CELLULES DU MUSCLE

C'EST DU MUSCLE DE BŒUF LIQUÉFIÉ ET CONCENTRÉ



LA SŒUR ROSALIE RECONNUE ET ACCLAMÉE
Tableau de A. de RICHEMONT, peintre français.

Religieuse de Saint-Vincent-de-Paul, SŒUR-ROSALIE, montra un si grand dévouement au milieu de l'épidémie cholérique de 1832 qu'elle devint vite très populaire. Fondatrice de l'Asile Sainte-Rosalie (1856), elle se voua au soulagement de la misère et reçut, vers la fin de sa vie, la croix de la Légion d'Honneur.

Pho 392



GRANDECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone • NORD 20-78

DIX-SEPTIÈME ANNÉE
N° 171
NOVEMBRE 1922 (2)

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE... 18 fr.
 { ÉTRANGER... 20 fr.
 {
LE NUMÉRO... UN FRANC



UN RÉVEILLON DANS LE MARAIS



M. Majesté, grand fabricant d'eau de seltz dans le Marais, vient de faire un petit réveillon chez des amis de la place Royale et regagne son logis en fredonnant... Deux heures sonnent à Saint-Paul: « Comme il est tard ! » se dit le brave homme, et il se

dépêche; mais le pavé glisse, les rues sont noires, et puis, dans ce diable de vieux quartier, qui date du temps où les voitures étaient rares, il y a un tas de tournants, d'encoignures, de bornes devant les portes, à l'usage des cavaliers. Tout cela empêche d'aller vite, surtout quand on a déjà les jambes un peu lourdes et les yeux embrouillés par les toasts du réveillon. Enfin M. Majesté arrive chez lui. Il s'arrête devant un grand portail orné, où brille au clair

de lune un écusson, doré de neuf, d'anciennes armoiries repeintes, dont il a fait sa marque de fabrique :

Hôtel ci-devant de Nesmond
MAJESTÉ jeune
FABRICANT D'EAU DE SELTZ

Sur tous les siphons de la fabrique, sur les bordereaux, les têtes de lettres, s'étaient ainsi et resplendissent les vieilles armées des Nesmond.

Après le portail, c'est la cour, une large cour aérée et claire, qui, dans le jour, en s'ouvrant, fait de la lumière à toute la rue.

Au fond de la cour, une grande bâtisse très ancienne, des murailles noires, brodées, ouvragées, des balcons de fer arrondis, des balcons de pierre à pilastre, d'immenses fenêtres très hautes surmontées de frontons, de chapiteaux, qui s'élèvent aux derniers étages comme autant de petits toits dans le toit, et enfin sur le faite, au milieu des ardoises, les lucarnes des mansardes, rondes, coquettes, encadrées de

Carnine Lefrancq PRÉVENTIVE contre la GRIPPE
EN STIMULANT LES DÉFENSES NATURELLES DE L'ORGANISME

guirlandes comme des miroirs. Avec cela, un grand perron de pierre, rongé et verdi par la pluie, une vigne maigre qui s'accroche aux murs, aussi noire, aussi tordue que la corde qui se balance, là-haut, à la poulie du grenier, je ne sais quel grand air de vétusté et de tristesse... C'est l'ancien hôtel de Nesmond.

En plein jour, l'aspect de l'hôtel n'est pas le même. Les mots : CAISSE, ENTRÉE DES ATELIERS, éclatent partout, en or, sur les vieilles murailles, les font vivre, les rajeunissent. Les camions

des chemins de fer ébranlent le portail; les commis s'avancent au perron, la plume à l'oreille, pour recevoir les marchandises. La cour est encombrée de caisses, de paniers, de paille, de toile d'emballage. On se sent bien dans une fabrique.

Mais avec la nuit, le grand silence, cette lune d'hiver qui, dans le fouillis des toits compliqués, jette et entremêle des ombres, l'antique maison des Nesmond reprend ses allures seigneuriales. Les balcons sont en dentelles; la cour d'honneur s'agrandit, et le vieil escalier, qu'éclairent des jours inégaux, vous a des recoins de cathédrale, avec des niches vides et des marches perdues qui ressemblent à des autels.

Cette nuit-là, surtout, M. Majesté trouve à sa maison un aspect singulièrement grandiose. En traversant la cour déserte, le bruit de ses pas l'impressionne. L'escalier lui paraît immense, surtout très lourd à monter. C'est le réveillon, sans doute... Arrivé au premier étage, il s'arrête pour respirer et s'approche d'une fenêtre.

Ce que c'est que d'habiter une maison historique! M. Majesté n'est pas un poète, oh! non; et pourtant, en regardant cette belle cour aristocratique, où la lune étend une nappe de lumière bleue, ce vieux logis de grand seigneur qui a si bien l'air de dormir avec ses toits

engourdis sous leur capuchon de neige, il lui vient des idées de l'autre monde :

— Hein?... tout de même, si les Nesmond revenaient...

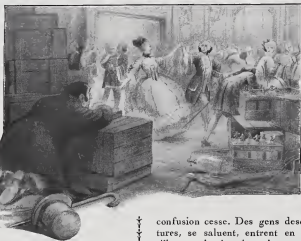
A ce moment, un grand coup de sonnette retentit. Le portail s'ouvre à deux battants, si vite, si brusquement, que le réverbère s'éteint; et pendant quelques minutes, il se fait là-bas, dans l'ombre de la porte, un bruit confus de frôlements, de chuchotements. On se dispute, on se presse pour entrer. Voici des valets,

beaucoup de valets, des carrosses tout en glaces miroitant au clair de lune, des chaises à porteurs balancées entre deux torches qui s'avivent au courant d'air du portail. En rien de temps, la cour est encombrée. Mais, au pied du perron, la

confusion cesse. Des gens descendent des voitures, se saluent, entrent en causant, comme s'ils connaissaient la maison.

Il y a là, sur ce perron, un froissement de soie, un cliquetis d'épées. Rien que des chevelures blanches, alourdies et mates de poudre; rien que des petites voix claires, un peu tremblantes, des petits rires sans timbre, des pas légers. Tous ces gens ont l'air d'être vieux, vieux. Ce sont des yeux effacés, des bijoux endormis, d'anciennes soies brochées, adoucies de nuances changeantes, que la lumière des torches fait briller d'un éclat doux; et sur tout cela flotte un petit nuage de poudre, qui monte des chereux échafaudés, roulés en boucles, à chacune de ces jolies révérences, un peu guindées par les épées et les grands paniers...

Bientôt toute la maison a l'air d'être hantée. Les torchebrelles brillent de fenêtre en fenêtre, montent et descendent, dans le tournoiment des escaliers, jusqu'aux lucarnes des mansardes qui ont leur étincelle de fête et de vie. Tout l'hôtel de Nesmond s'illumine comme si un grand



LA
CARNINE LEFRANCO
contient les Ferments Vivants
du
Suc Museulaire



SERVICE
de
PSYCHOPATHES
LIBRES



A. Chanteau

Le DOCTEUR TOULOUSE

coup de soleil couchant avait allumé ses vitres.

— Ah! mon Dieu! ils vont mettre le feu, se dit M. Majesté.

Et, revenu de sa stupeur, il tâche de secouer l'engourdissement de ses jambes et descend vite dans la cour, où les laquais viennent d'allumer un grand feu clair.

— Ah! mon Dieu! ils vont mettre le feu!

M. Majesté s'approche; il leur parle. Les laquais ne lui répondent pas et continuent de causer tout bas entre eux, sans que la moindre vapeur s'échappe de leurs lèvres dans l'ombre glaciale de la nuit. M. Majesté n'est pas content. Cependant une chose le rassure : c'est que ce grand feu qui flambe si baut et si droit est un feu singulier, une flamme sans chaleur qui brille et ne brûle pas.

Tranquillisé de ce côté, le bonhomme franchit le perron et entre dans ses magasins. Ces magasins du rez-de-chaussée devaient faire autrefois de beaux salons de réception. Des parcelles d'or terni brillent encore à tous les angles. Des peintures mythologiques tourment au plafond, entourent les glaces, flottent au-dessus des portes, dans des teintes vagues, un peu ternes, comme le souvenir des années écoulées. Malheureusement il n'y a plus de rideaux, plus de meubles. Rien que des paniers, de grandes caisses pleines de siphons à têtes d'étaï, et les branches desséchées d'un vieux lilas qui montent toutes noires derrière les vitres.

M. Majesté, en entrant, trouve son magasin plein de lumière et de monde. Il salue, mais personne ne fait attention à lui. Les femmes, au bras de leurs cavaliers, continuent à minauder cérémonieusement sous leurs pelisses de satin. On se promène, on cause, on se disperse. Vraiment tous ces vieux marquis ont l'air d'être chez eux. Devant un trumeau peint, une petite ombre s'arrête toute tremblante : « Dire que c'est moi et que me voilà ! » et elle regarde en souriant une Diane qui se dresse dans la boiserie, — mince et rose, avec un croissant au front.

« Nesmond, viens donc voir tes armes ! » et tout le monde rit en regardant le blason des Nesmond qui s'étale sur une toile d'emballage, avec le nom de Majesté au-dessous. « Ah !

ah!... Majesté... Il y a donc encore des Majestés en France. »

Et ce sont des gaietés sans fin, de petits rires à son de flûte, des doigts en l'air, des bouches qui minaudent.

Tout à coup, quelqu'un crie :

— Du champagne! du champagne!

— Mais non!...

— Mais si!... si, c'est du champagne!... Allons, comtesse, vite un petit réveillon.

C'est de l'eau de seltz de M. Majesté qu'ils ont prise pour du champagne. On le trouve bien un peu éméché; mais bah! on le boit tout de même, et comme ces pauvres petites ombres n'ont pas la tête bien solide, peu à peu cette mousse d'eau de seltz les anime, les excite, leur donne envie de danser. Des menuets s'organisent. Quatre fins violons que Nesmond a fait venir commencent un air de Rameau, tout en triolets, menu et mélancolique dans sa vivacité. Il faut voir toutes ces jolies vieilles tourner lentement, saluer en mesure d'un air grave. Leurs atours en sont rajeunis, et aussi les gilets d'or, les habits brochés, les souliers à boucles de diamants.

Les panneaux eux-mêmes semblent revivre en entendant ces anciens airs. La vieille glace, enfermée dans le mur depuis deux cents ans, les reconnaît aussi, et toute éraflée, noircie aux angles, elle s'allume doucement et renvoie aux danseurs leur image, un peu effacée, comme attendrie d'un regret. Au milieu de toutes ces élégances, M. Majesté se sent gêné. Il s'est blotti derrière une caisse et regarde...

Petit à petit, cependant, le jour arrive. Par les portes vitrées du magasin on voit la cour blanchir, puis le baut des fenêtres, puis tout un côté du salon. A mesure que la lumière vient, les figures s'effacent, se confondent. Bientôt M. Majesté ne voit plus que deux petits violons attardés dans un coin et que le jour évapore en les touchant. Dans la cour, il aperçoit encore, mais si vague, la forme d'une chaise à porteurs, une tête poudrée semée d'émeraudes, les dernières étincelles d'une torche que les valets ont jetée sur le pavé, et qui se mêlent avec le feu des roues d'une voiture de roulage entrant à grand bruit par le portail ouvert. Alphonse DAUDET.

La Carnine Lefrançois

est le remède héroïque
des Anémies, de la Chlorose, du Lymphatisme
et de toutes les Déchéances physiques



AU COLLÈGE



Maudisse le collège qui voudra, ce nom exécré ne me rappelle que longues courses dans les champs et souvenirs de haies fleuries. Ici, comme à l'école, le froid mortel des classes a glissé sur moi et ne m'a point pénétré, pareil à la goutte de pluie qui tombe et roule, sans le mouiller, sur le plumage lustré des hirondelles.

Quatre heures d'ennui par jour ! Qu'est-ce que cela quand on tient dans son pupitre d'écolier la clef d'or qui ouvre la porte des rêves... quatre heures... Puis, nous nous en allions, non plus dans les ruelles sombres de la ville, mais à travers prés, à travers combes, jusqu'à ce qu'on s'arrêtât en quelque endroit bien à notre gré pour y traduire Horace et Virgile, couchés dans l'herbe. Dans ce temps-là, Horace et Virgile, et les impressions de mon enfance, et les choses de mon pays, tout se mêle et tout se confond ! Vieux chênes verts que je prenais pour le hêtre large étendu des bergeries latines ; petit pont sonore sous lequel j'ai tant rêvé, retentissant tout le jour des bruits

de la grand'route qu'il porte, de la musique des grelots, du battement régulier des lourdes charrettes et de la voix rauque des paysans ; maigres ruisseaux roulant des blocs l'hiver, presque à sec l'été, mais dont le léger bruit, en tombant dans les rochers altérés, sonnait harmonieux à notre oreille ainsi qu'un son de flûte antique ; lointains souvenirs, passages demi-effacés, je n'ai pour les faire revivre qu'à ouvrir deux livres bien jaunés et bien usés, les *Georgiques* ou les *Odes*. Il y a là des fragments d'idylle, où vous ne verrez rien, et qui sont pour moi un coin de vallon ; des strophes entre les vers desquelles j'aperçois encore, comme entre les branches d'un buisson, le nid de merles que je découvris une après-midi en levant mes yeux de sur mon Horace ; des odes, qui veulent dire un sommeil à l'ombre, et dont moi seul je sais le sens.

Est-ce dans Virgile, est-ce dans Horace, tout cela ? Certes, je l'ignore ! Libre à vous de jeter au feu ces vieux livres, si vous ne trouvez pas entre leurs feuillets les fleurs desséchées de votre enfance, et si, derrière les saules virgiliens, au lieu des blanches épaules de quelque Galathée rustique, vous apparaît, pour tout souvenir, la tête furieuse de votre premier maître d'études.

Paul ARÈNE.

BOV'CARDIAC PUISSANT RÉGÉNÉRATEUR DU CŒUR

SUC MUSCULAIRE ET ENTÉRO-CÔLITES

La pathologie intestinale joue un rôle important et étendu dans la genèse des états diathésiques et dyscrasiques. Les difficultés que l'entérite crée à l'assimilation nutritive, les congestions hépatiques qu'elle détermine, les poussées de fièvre et d'intoxication qu'elle sollicite, nous expliquent la haute importance d'un bon traitement de l'intestin. Dans nombre de cas graves, le suc musculaire nous a semblé exercer une influence des plus utiles sur l'atonie viscérale, la coprostase et la stercorémie.

Ajoutée au régime classique de l'entéro-côlite, la *Carnine Lefranq* (préparation vraiment pratique et concentrée de suc musculaire de bœuf) régularise les évacuations, diminue glaires et fausses membranes, raffermi le ventre et dissipe les coliques. Ce traitement rationnel exerce la plus heureuse action sur la reprise de l'appétit et des forces et la sédation de l'éréthisme dans la circulation porte. La *Carnine* est, d'ailleurs, la seule préparation albuminoïde qui ne favorise pas la putridité intestinale, grâce aux catalases et aux oxydases anti-toxiques qu'elle renferme. C'est pourquoi elle fait partie intégrante du régime de l'entéro-côlite.



Photo Geyraudon.

LA BOUTIQUE DE L'APOTHIKAIRE
par P. Longhi. — Reale Accademia, Venise.

LA PROVINCE ET PARIS



La province, la petite province surtout, est merveilleuse pour y suivre une carrière paisible et ordonnée ; alors elle entoure votre existence de la douce et limpide atmosphère des habitudes, qui prête à tous les objets un ton un peu gris, mais juste et égal. Quant aux gens irréguliers, elle les expulse automatiquement par un impérieux besoin d'ordre. Elle les rejette vers les grandes villes, chargées de reconstituer ces débris, ou de les achever.

Le Paris de jadis avait une forte personnalité qui lui permettait de s'assimiler très vite et de faire siens les éléments qui, du dehors, venaient à lui, provinciaux et étrangers. Il avait sa marque, une façon unique de sentir, de juger, de concevoir la vie ; un ton plus délicat et plus vif qu'ailleurs, une élégance plus fine. Il exerçait une séduction difficile à analyser mais où le goût dominait. Enfin, à tous ceux qui se mettaient en contact avec lui, il donnait une fièvre légère et une trépidation qu'on ne trouvait que là. Et, à la longue,

il avait créé des types d'hommes et de femmes un peu factices, mais d'un raffinement et d'un relief singuliers.

Notre Paris d'aujourd'hui est plus ouvert, plus tumultueux, même plus puissant. Il semble avoir gagné, sous l'influence d'exercices violents, des muscles et de la carrure ; mais combien il a perdu, à ce surmenage, de sa finesse et de sa grâce ! Et comme son allure est en train de s'alourdir ! Jamais il n'a attiré autant de provinciaux et d'étrangers : seulement ce n'est pas lui qui les enveloppe de son parfum et de son atmosphère. C'est eux, au contraire qui, d'année en année, le submergent davantage et effacent son originalité.

Dans ses théâtres comme sur ses boulevards, dans les halls des grands hôtels comme à la Bourse, le Parisien de droit est refoulé. A force d'avoir, par ses fêtes, ses plaisirs, par sa vie facile et le charme de son esprit, séduit et attiré le monde, Paris devient la victime de sa fastueuse hospitalité. Il a lancé trop d'invitations ; trop de gens y ont répondu, qu'il ne connaît pas et qu'il ne peut pas renvoyer ; qui s'installent chez lui et peu à peu l'éliminent. On n'est plus dans un salon où le maître de la maison donne le ton et impose la politesse, mais dans une gare où chacun peut aller au guichet, pourvu qu'il ait de quoi payer sa place.

Alfred CAPUS, de l'Académie française.



LE MOULIN de Saint-Nicolas-lès-Arras

Tableau de CÉROT (1796 + 1875). — Paris - Musée du Louvre.

(Collection Chancard).

LE DOCTEUR TOULOUSE



Edouard Toulouse, né à Marseille en 1865, a été reçu docteur en médecine en 1891, avec une thèse sur la mélancolie sénile chez la femme. Ce sujet de thèse marquait la prédilection de son auteur pour les questions de pathologie cérébrale. Le docteur Toulouse est, en effet, aliéniste et psychologue.

En 1899, il fondait le Laboratoire de Psychologie expérimentale de l'École des Hautes-Études, dont il fut longtemps directeur, et où, avec N. Vaschide, il a créé nombre de méthodes et d'appareils ingénieux pour l'examen psychologique. L'année suivante, il devenait médecin à l'Asile de Villejuif.

Parmi ses publications, nous citerons : *Les causes de la folie* (1895); *La Mélancolie* (1897, avec Roubinovitch); *L'Histoire du myélencéphale de Vaccher* (1900); *L'Organisation scientifique d'un service d'aliénés* (1900); *Le traitement de l'épilepsie par les bromures et l'hypocloruration* (1900); *Paralytie générale juvénile et épilepsie* (1900, avec Marchand); *Le cerveau* (1901, avec Marchand); une *Technique de psychologie expérimentale* (2 vol., chez Doin, en collaboration avec H. Piéron); une *Étude des variations physiologiques en fonction des phénomènes psychiques* (Tension artérielle et effort mental); enfin plusieurs mémoires sur l'*Auto-conduction* (conception générale des maladies mentales, en collaboration avec Mignard et Juquelier).

Le docteur Toulouse, médecin et savant de laboratoire, est en outre un éminent sociologue et un publiciste très actif. Ses études sociales, d'une saveur originale très marquée, et d'une belle franchise, sont très appréciées du grand public. Parmi les études de psychologie sociale caractérisant la tournure d'esprit du docteur Toulouse, nous mentionnerons sa curieuse enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie, enquête malheureusement arrêtée à l'étude d'Emile Zola et d'H. Poincaré (*Société d'Éditions scientifiques*, 1902); et aussi : *Conflits intersexuels et sociaux* (1904); *Les leçons de la vie* (Maloine, 1906); *Comment former un esprit* (Maloine, 1910); *Comment se conduire dans la vie* (Maloine, 1910); la *Biocratie*, publication du « Progrès Civique », etc.

Enfin, on doit au docteur Toulouse la fondation d'une *Ligue d'Hygiène mentale*, destinée à provoquer des efforts de prophylaxie mentale dans tous les domaines et à amener la création d'un organisme international d'hygiène mentale. En application de ces principes, le docteur Toulouse a organisé à Ste-Anne, où il fait actuellement fonction, un dispensaire de prophylaxie mentale et un service ouvert pour psychopathes.

Le docteur Toulouse, expert près des tribunaux, directeur-fondateur de la Bibliothèque de psychologie expérimentale et de la *Revue de psychiatrie*, est Chevalier de la Légion d'honneur.

PORTRAIT CHARGE. — Allusion au Service ouvert pour psychopathes créé, à Ste-Anne, par le D^r Toulouse.

C'est le flot des demi-fous, qui seront désormais soignés en liberté...

RECUEILLEMENT

*Sois sage, ô ma douleur, et tiens toi plus tranquille,
Tu réclamais le soir; il descend; le voici;
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.*

*Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma douleur, donne-moi la main; viens par ici,*

*Loin d'eux. Vois se pencher les défiantes années,
Sur les baigneurs du ciel, en robes camurées;
Surgir du fond des eaux le regret souriant;*

*Le soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche.*

(Les Fleurs du Mal)

Charles BEAUDELAIRE.

IL EST LOGIQUE
de
REMPLENER LA VIANDE CRUE
PAR LA
CARNINE LEFRANÇOIS
qui, ne donnant aucun résidu,
NE FATIGUE
ni l'estomac, ni l'intestin,
NE PROVOQUE
ni dégoût, ni
intolérance.



LA VIERGE AU COUSSIN VERT

Tableau de Andréa SOLARIO (1458 + 1509) Ecole Florentine.

LA CARNINE LEFRANÇO DONT LA BASE
EXCLUSIVE EST LE **SUC MUSCULAIRE DE BŒUF**
CONCENTRÉ POSSÈDE TOUS LES AVANTAGES EUPEPTIQUES
DE LA VIANDE CRUE SANS AUCUN DE SES INCONVÉNIENTS



JOURNAL BI-MENSUEL

ABONNEMENT

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-SEPTIÈME ANNÉE
N° 172
DÉCEMBRE 1922 (1)

UN AN, { FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER... 20 Fr.
LE NUMÉRO... UN FRANC

ORIGINE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



En 1629, Antoine Godeau qui, plus tard, entra dans les ordres et devint évêque de Grasse, vivait à Dreux, où il était né, et composait des vers galants qui faisaient l'admiration de ceux auxquels il voulait bien les montrer. Mais il ne lui suffisait pas d'être admiré dans sa petite ville, il désirait se faire connaître aux beaux esprits de Paris.

Précisément, il était le cousin de Conrart, un secrétaire du roi, qui cultivait aussi les muses et fréquentait beaucoup chez les gens de lettres. A sa demande, Conrart en rassembla quelques-uns chez lui, et Godeau vint leur lire ses poésies.

Il faut croire que cette réunion leur causa un plaisir extrême, puisqu'ils désirèrent la renouveler. « Comme ils étaient logés, nous dit Pellisson, en divers endroits de Paris, et ne

trouvaient rien de plus incommode, dans cette grande ville, que d'aller souvent se chercher les uns les autres sans se trouver, il résolurent de se voir, un jour de la semaine, chez l'un d'eux. » Conrart demeurait au coin de la rue Saint-Martin et de la rue des Vieilles-Etuves, « au cœur de la ville », à peu près à égale distance des autres ; il était commodément logé pour recevoir ses amis : c'est donc chez lui qu'ils prirent l'habitude de se réunir. Leur nombre n'était pas considérable. Pellisson nous en a laissé la liste. Ils étaient neuf, de profession différente, les uns attachés à la maison de quelque grand personnage, comme secrétaires ou clients, ou, pour parler la langue du temps, en qualité de « domestiques » ; d'autres portant le petit collet, et pourvus de quelque bénéfice qui les faisait vivre ; mais tous fort épris de lettres et faisant leur unique métier de les cultiver.

La plupart composaient de petits vers, qui d'ordinaire n'étaient pas imprimés, et qu'ils allaient lire dans les réunions de gens du monde,

Un Seul FLACON de CARNINE LEFRANCO — Un Seul —
vous INSTRUIRA COMPLÈTEMENT sur la VALEUR de cette PRÉPARATION
CAR SES EFFETS SONT TOUJOURS IMMÉDIATS.

C'était alors un moyen sûr de se mettre en renom. Voiture, qui fut le roi des gens d'esprit de son temps, et dont la réputation se répandit de salon en salon, jusque dans les pays étrangers, n'avait pas publié une ligne. C'est après lui que son neveu songea à recueillir ses lettres et les fit paraître chez Courbé. On comprend que d'autres, pour qui on n'a pas pris la même précaution, soient aujourd'hui parfaitement inconnus, après avoir été presque célèbres de leur vivant. Dans la liste des amis de Conrart, telle que nous la donne Pellisson, il n'y a guère que le nom de Chapelain dont on se souvienne, et sa célébrité n'est pas de celles qui sont très dignes d'envie.

La plupart d'entre eux fréquentaient en même temps d'autres sociétés mondaines; car le goût des lettres était alors très vif, et il y avait une foule de salons ouverts dans Paris où les poètes étaient fort recherchés. Mais Pellisson nous dit que nulle part ils ne se plaisaient autant que chez Conrart. « Là, ils s'entretenaient familièrement comme ils eussent fait en une visite ordinaire. Que si quelqu'un de la compagnie avait fait un ouvrage, comme il arrivait souvent, il le communiquait volontiers à tous les autres qui lui en disaient délibérément leur avis, et leurs confidences étaient suivies tantôt d'une promenade, tantôt d'une collation qu'ils faisaient ensemble. Quand ils parlent encore aujourd'hui de ce temps là, et de ce premier âge de l'académie, ils en parlent comme d'un âge d'or, durant lequel, avec toute l'innocence et toute la liberté des premiers siècles, sans bruit et sans pompe, et sans autres lois que celles de l'amitié, ils goûtaient ensemble tout ce que la société des esprits et la vie raisonnable ont de plus doux et de plus charmant ».

Mais une pareille intimité exige qu'on ne sorte pas d'un cercle très restreint. Aussi les amis de Conrart, s'étaient-ils engagés à ne parler de leur réunion à personne, et pendant quelque temps, ils tinrent exactement parole.

Malleville fut le premier qui y manqua. Par ses indiscretions, il donna à Faret le désir de s'introduire dans la petite société. Faret, à son tour, amena Desmarets, Siot-Sorlin et Bois-Robert. Cette fois l'indiscrétion était grave et devait avoir des suites importantes.

Bois-Robert vivait dans la familiarité du cardinal de Richelieu et il avait pour principale fonction de le distraire et de l'égayer. En l'absence des gazettes, qui ne commencèrent à exister que plus tard, il le tenait au courant de toutes les petites nouvelles de la ville et de la cour. On pense bien qu'il ne négligea pas de lui parler de la réunion à laquelle on l'avait admis. Richelieu, dont l'esprit était fécond en projets, et qui sans doute, avait déjà songé à trouver quelque moyen d'organiser la littérature, comme tout le reste, fut frappé des paroles de Bois-Robert. Il vit tout de suite le parti qu'on pourrait tirer de cette réunion, dont on lui faisait un tableau si séduisant. Il demanda si ceux qui la composaient « ne voudraient pas faire un corps et s'assembler régulièrement et sous une autorité publique ».

La proposition fut d'abord mal accueillie. Tout le monde comprit que, du moment qu'on allait « former un corps », c'est-à-dire une Société régulière, avec des lois et des règles fixes, c'en était fait de l'aimable familiarité des réunions antérieures. Mais ce qui devait effrayer surtout, c'était de s'assembler « sous une autorité publique ». On pouvait croire que Richelieu avait l'intention de mettre la main sur la littérature comme il avait fait sur le reste, et tout le monde savait alors ce que pesait la main du ministre. « On me mande, écrivait Balzac, que c'est une tyrannie qui va s'établir sur les esprits et à laquelle il faut que nous autres, faiseurs de livres, nous rendions une obéissance aveugle. Si cela est, je suis rebelle, je suis hérétique, je vais me jeter dans le parti des barbares. »

Balzac s'effrayait trop vite et Richelieu n'avait pas de si noirs desseins. Il aimait avec passion notre langue, qu'il parlait très bien, et il prévoyait à quelles grandes destitutions elle était appelée. Mais il avait reconnu, à l'usage, qu'il lui manquait d'être mieux ordonnée et moins changeante. C'est à l'Académie qu'il voulait donner la tâche de corriger ses dérèglements et de la rendre plus fixe. Pour qu'elle y réussît, et que ses arrêts fussent respectés, il lui semblait qu'elle devait emprunter son autorité à celle de l'Etat. L'événement prouve qu'il ne se fut pas trompé. C'est à son caractère officiel que le dictionnaire de l'Académie doit son importance. Il a été, dès son apparition, la règle du langage; et l'on est surpris de voir combien, à chaque édition nouvelle, les changements qu'il enregistre sont vite acceptés par l'opinion.

On comprend que cette situation ait contribué à donner à l'homme de lettres un sentiment de sa dignité qu'il n'avait pas auparavant. Tandis que Malherbe prétendait « qu'un bon poète n'est pas plus utile à l'Etat qu'un bon joueur de quilles », Racine, en recevant à l'Académie le successeur de Corneille, s'élève contre les ignorants « qui rabaisissent l'éloquence et la poésie et traitent les habiles écrivains de gens inutiles dans l'Etat... »

Il est à remarquer, en effet, que la littérature a, chez nous, surtout depuis cette époque, un caractère qu'on ne lui trouve pas, au même degré, chez les autres peuples. Nulle part, elle ne tient une aussi grande place dans la vie de la Nation; nulle part, elle n'a pris d'aussi bonne heure une telle importance politique et sociale.

Bref, quand les amis de Conrart, après beaucoup d'hésitations, se furent décidés à accepter les propositions du cardinal, l'Académie française fut établie, sous le protectorat de Richelieu, par des lettres patentes du mois de janvier 1635. La compagnie, alors, acheva de se constituer. Elle se fit un règlement qui est à peu près celui d'aujourd'hui et se compléta. On avait décidé du premier coup qu'on serait quarante; les choix, comme bien on pense, ne se firent pas en un jour. En réalité, le chiffre définitif ne fut atteint pour la première fois qu'en 1639.

GASTON BOISSIER,
de l'Académie française.



VIERGE ENTOURÉE D'ANGES

Tableau de P.-P. RUBENS (1577 + 1640). — École Flamande.

LA VIE GALANTE ET GLORIEUSE DE PIERRE DE RONSARD

Son éducation et les goûts de sa jeunesse ne paraissaient pas le destiner à son éclatante fortune poétique. Le pédantisme et la brutalité d'un régent de collège l'ayant dégoûté de l'étude, son père, homme d'esprit positif, mais un peu dérouté par l'humeur changeante de son fils, voulut en faire successivement un homme d'Eglise, puis un soldat, puis un diplomate : car le jeune homme était pieux, vigoureux et subtil. Il servit Charles d'Orléans, suivit en Ecosse Madeleine de France, lorsqu'elle épousa le roi Jacques Stuart. Ensuite, le duc d'Orléans le redemanda, l'envoya comme ambassadeur en Flandre, en Allemagne, en Italie. Lorsqu'il revint en France, une grave maladie le terrassa, dont il lui resta une surdité presque complète.

C'est à Blois, où il était allé rejoindre la Cour, que le surprit la maladie. La surdité l'y retint, moins que la rencontre qu'il fit, dans les prés, un jour d'avril 1541, d'une enfant blonde aux yeux noirs, M^{lle}

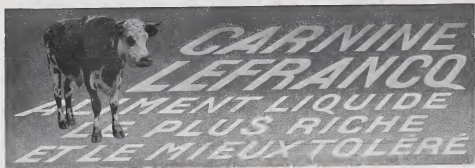
du Pray. Il l'aima, comme on aime, paraît-il, à vingt ans, c'est-à-dire de toute son âme. Pour le reste, elle lui demeura rebelle. Dix années durant, Ronsard lui resta fidèle — par l'âme, toujours — et, dans le premier livre de ses *Amours*, il la chanta immortellement sous le nom de Cassandre. Puis Cassandre se maria. Ronsard en chérit une autre, Marie, une « fleur angevine » de quinze ans. Celle-là encore ne fut pour lui qu'une maîtresse spirituelle; pis encore, elle en aima un autre, Charles de Pisseleu, qui devait devenir évêque de Condom. A elle aussi, Ronsard conféra l'immortalité par un deuxième livre de vers. Telle était d'ailleurs la nature du poète, qu'il savait gré surtout aux femmes de leur rigueur.

Il eut d'autres amours, cependant, plus brèves, et, sans doute, pour cause : une cabaretière du

faubourg Saint-Marcel, qu'il appela « Ginèvre » ; une noble dame de la cour de Charles IX, son « Astrée », et une plus noble dame encore, « Sinope », que l'on croit être la belle et vertueuse Marguerite de France. Et bien d'autres encore.

Pourtant, Ronsard ne consacrait point ses journées qu'à l'amour, s'il en tira ses meilleures inspirations. Le goût de la poésie lui était venu en Ecosse, de la fréquentation de Virgile et d'Horace. Lorsqu'il entreprit de chanter sa Cassandre, il éprouva l'insuffisance de la langue qu'il lui fallait employer. C'est lui, du moins, qui nous explique ainsi l'origine de ce qu'il y a de plus profond, fécond et original dans son œuvre : la rénovation du français. Autodidacte de latin, puis nourri de grec par l'helléniste Dorat, principal au collège de Coqueret, il amassait les matériaux pour cette tâche, en compagnie d'un autre fervent des belles lettres, Jean-Antoine de Baïf. Les jeunes gens se relayaient pour ce travail commun. Ronsard veillait jusqu'à deux et trois heures du matin, puis, le sommeil venant, il réveillait Baïf, qui se levait, prenait la chandelle et « ne laissait refroidir la place. »

Un soir, au retour d'un voyage à Poitiers, Ronsard rencontra dans une hôtellerie un jeune homme du même âge que lui, et qui, son droit achevé dans la ville, s'en allait vers Paris. C'était Joachim du Bellay, le futur poète d'*Olive* et de *Rome*. Leur conversation, si poétiquement évoquée naguère par M. Bellessort, fut féconde. Ces jeunes gens avaient un même idéal : faire de la France une patrie des belles-lettres aussi glorieuse que la Grèce et que Rome. Au groupe que formèrent bientôt, autour du vieux Dorat, Ronsard, Baïf et du Bellay, se joignirent trois autres poètes : Estienne Jodelle, Ponthus de Thyard et Rémy Belleau ; *brigade* dont Ron-



sard fut le chef reconnu et aimé, *pléiade* dont il demeura l'étoile la plus brillante.

Besogne de titans, celle qu'entreprirent ces jeunes gens de génie inégal mais pareillement ardens et cultivés.

C'est eux qui fondèrent la belle langue classique, en dépouillant le français des scories populacières pour lesquelles Marot avait trop d'indulgence, et en la disputant victorieusement aux faux humanistes, aux pédants sans goût qui l'auraient gâtée. La lutte fut rude. Il fallut le génie de Ronsard, la fidélité de ses « lieutenants » pour l'emporter sur les cabales des poètes de Cour et la popularité des disciples de Marot. Mais les *Odes*, puis les *Amours*, puis les *Hymnes* de Ronsard conquirent le public. Sa gloire fut immédiate. Nulle fortune littéraire ne peut être comparée à la sienne, que celle dont jouirent, de leur vivant, Voltaire et Victor Hugo.

C'est vers la fin de sa vie que Ronsard rencontra sa troisième maîtresse spirituelle, cette Hélène de Surgères, pour laquelle il composa ses sonnets les plus fameux.

Elle avait vingt ans lorsqu'il la connut, lui quadragénaire, à la cour de Catherine de Médicis. Son teint mat, ses cheveux bruns, ses yeux bleus, la rendaient à peine jolie; mais elle était « docte », sage, gracieuse, cette *Minerve*, comme on l'appelait. Elle faisait partie de « l'escadron volant » de jeunes femmes qui composait la garde particulière et la plus adroite défense de la reine.

Hélène avait déjà aimé un jeune capitaine des gardes, La Rivière, qui fut tué pendant l'une des guerres de religion. Ronsard grisonnait plutôt à son âge. Lui, ne voulait pas abdiquer, et son amour était pressant. « Je n'aime point Vénus, disait-elle. » Pendant cinq ans, elle le laissa languir. Comme elle était malade, parfois son poète montait

jusqu'aux derniers étages du Louvre, où se trouvaient les appartements des dames d'honneur, et il restait auprès de son lit, échangeant des propos passionnés. S'il lui arrivait de ne pas se montrer sage, une bouderie le punissait cruellement.

Alors, il composait, pour obtenir le pardon, un de ces sonnets que toute la Cour, peu après, savait par cœur. Et la belle Hélène, sensible à cette gloire, pardonnait.

Elle fit mieux, vers la fin, paraît-il, et succomba à l'amour dans le temps que Ronsard, gouteux, dut se retirer en Touraine, dans son prieuré de Saint-Cosme. Lorsque les crises n'étaient pas trop aiguës, il rentrait à Paris, toujours fidèle aux amitiés que la mort avait épargnées autour de lui, toujours travaillant, possédé jusqu'aux dernières heures de sa vie par son inépuisable génie. Et il mourut en son prieuré, après la Noël de 1585, glorieux, lucide et douloureux.

Son amie, son Hélène, avait

A Cassandre

*Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait décloee
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.*

*Las ! Voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessous la place,
Las ! las ! ses beautés laissé choir !
O vraiment marâtre Nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !*

*Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.*

Sonnet pour Hélène

*Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz chantant mes vers, en vous émerveillant :
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.*

*Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aille réveillant,
Benissant votre nom de louange immortelle.*

*Je serai sous la terre, et fantôme sans os
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos :
Vous serez au foyer une vieille accroupie.*

*Regrettant mon amour et votre fier dédain,
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.*

dû, elle aussi, quitter la Cour. Avec son chantre amoureux, disparut rapidement cette beauté dont il l'ornait dans ses vers. Elle succomba peu après lui.

Edgard LELONG.

LA CARNINE LEFRANCQ N'EST PAS TOXIQUE POUR LES REINS

L'urine d'un sujet traité par des injections
intrapéritonéales de CARNINE reste normale.

CONCENTRATION Nous extrayons uniquement des cuisses de bœuf le Suc musculaire destiné à la préparation de la **CARNINE LEFRANÇO**. Et nous évaporons, dans le vide et à froid, la majeure partie des 85 0/0 d'eau que contient ce suc musculaire.

SEULE, la **CARNINE** procède ainsi ; et c'est pour cela qu'elle **SEULEMENT** occupe la première place, qu'elle a conquise par sa valeur

LOUIS FRANÇAIS

Le peintre Louis FRANÇAIS naquit, à Plombières, en 1814. Après avoir étudié la peinture, sous la direction de Gigout et de Corot, il débuta au Salon de 1837. Son premier paysage : *Une Chanson sous les Saules*, qui a été peint, en collaboration avec Baron, fut remarqué. On lui doit, depuis, de nombreuses toiles représentant des paysages des Environs de Paris, de la Côte d'Azur, de Suisse et d'Italie, puis une grande page : *Orphée*; mais sa toile la plus importante est le *Bois Sacré*.

En 1878, il achevait, dans l'Eglise de la Trinité, à Paris, deux compositions représentant *Adam* et *Eve chassés du Paradis* et le *Baptême du Christ*.

En 1890, Louis Français entra à l'Institut, en remplacement de Robert-Fleury. Il mourut à Paris, en 1897.

Excellent peintre de portraits à ses heures, il exécuta le sien pour la Galerie des Offices, à Florence.

Ce fut un artiste robuste, vigoureux, plein de sève et de finesse à la fois, réunissant dans un bel équilibre les qualités de justesse et d'habileté dans la composition.



Portrait du peintre LOUIS FRANÇAIS
Tableau de CAROLUS DURAN (1838-1917)
Musée du Luxembourg. — Paris.

JEUX DE CARTES

Les cartes à jouer étaient connues en Espagne et en Italie dès le ^x^e siècle.

On les introduisit en France pendant la démence de Charles VI (1390) pour le distraire, mais les figures ne remontent qu'à Charles VII. Elles furent inventées par le peintre miniaturiste français Jacques Gringonneur, à la fin du ^{xiv}^e siècle. Il les peignit toutes avec talent, mais il n'est resté de ce chef-d'œuvre que dix-sept cartes qui sont au cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale.

Les noms qu'on y inscrivit sont empruntés à l'histoire ancienne, à la mythologie, à l'époque de Charlemagne et à celle de Charles VII. Parmi les rois, qui personnifient les quatre plus illustres monarques, David est employé pour représenter Charles VII. Parmi les reines, Argine (Régina), désigne Marie d'Anjou ; Rachel est Agnès Sorel ; Pallas, Jeanne d'Arc ; Judith, Isabeau de Bavière. Les valets (varlets) rappellent de vaillants guerriers, Ogier et Lancelot, paladins de Charlemagne ; Hector (de Galland) et Lahire, fameux capitaines sous Charles VII.

La Revue.

PENSÉE

Je n'appelle pas héros ceux qui ont triomphé par la pensée ou par la force. J'appelle héros, seuls ceux qui furent grands par le cœur. Comme l'a dit un des plus grands d'entre eux : « Je ne reconnais pas d'autre signe de supériorité que la bonté. » Où le caractère

n'est pas grand, il n'y a pas de grand homme ; il n'y a que des idoles creuses pour la vile multitude : le temps les détruit ensemble. Peu nous importe le succès. Il s'agit d'être grand et non de le paraître.

(*Vie de Beethoven.*)

Romain ROLLAND.

LA FRANCE EST BELLE

Les voyageurs vont chercher au loin des sujets d'étonnement. Ils en trouvent. Mais la plupart conviennent que nulle contrée n'est plus variée que la nôtre, que nulle part la joie d'un beau paysage ne s'achète au prix d'un moindre effort, et qu'elle est une merveille unique de formes et de couleurs, cette France où les belles montagnes, les belles plaines, les

plus communes, un talus, une route, un mur de vieilles pierres, sont peut-être meilleurs à voir dans la lumière des bords de la Seine, de la Loire ou du Rhône.

Feuilletez encore votre atlas. Comparez la carte de France avec celle des autres pays. L'Italie a une longue étendue de côtes, et des ports, et des golfes, mais tous sur la même



HAUTE NORMANDIE. — LA VALLÉE DE LA SEINE AUX ANDELYS.

N. D. Phot.

forêts, les fleuves, la mer, sont plus qu'ailleurs voisins et rassemblés. Même dans ses parties qui ne sont pas renommées, là où elle n'offre aux yeux que ses guérets et ses pâtures, qui montent, descendent et remontent encore, emplissant l'étendue, elle est harmonieuse de lignes, bien faite et souvent noble. Elle n'a point de longs brouillards. Elle est claire. Un moulin qui vire sur la colline, un arbre qui fait la gerbe et se lève dans le ciel, un champ dans son habit de moisson, une lande qui retient longtemps la rosée aux épinettes de ses tiges, les plus simples choses d'ailleurs, les

mer; elle est soulevée en son milieu par la chaîne des Apennins; on n'y rencontre pas cette proportion si remarquable chez nous, entre la montagne et les plaines. L'Autriche n'a qu'une fenêtre sur l'Adriatique; l'Allemagne, que des côtes basses, froides et grises. Et si vous m'opposez que l'Amérique du Nord plus grande que toute l'Europe, sépare deux océans, et ne manque ni de beautés naturelles, ni de la variété des climats, je vous répondrai qu'elle n'a point de passé et que nous en avons un.

« La Douce France ».

René BAZIN.

LA CARNINE LEFRANCO

NE FATIGUE NI L'ESTOMAC, NI L'INTESTIN, COMME LE FAIT LA VIANDE CRUE, ET SON ACTION EST PLUS ÉNERGIQUE PUISQUE

"DANS LA VIANDE CRUE L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE ACTIF, THÉRAPEUTIQUE, C'EST LE JUS."

DOCTEUR J. HENRIODAT

Le Carnine, 1, 2 et 3.





SAINT-BRUNO REPOUSSANT LES PRÉSENTS DU COMTE ROGER

Tableau de J.-P. LAURENS (1838 + 1921). — École Française.



FRANTEECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-SEPTIÈME ANNÉE
N° 173
DÉCEMBRE 1925 (2)

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE... 18 Fr.
 { ÉTRANGER... 20 Fr.
LE NUMÉRO... UN FRANC

LA MAISON DE NICOLAS FLAMEL

Si vous ne connaissez pas Nicolas Flamel, auquel la croyance populaire attribue, comme alchimiste et presque comme sorcier, un si extraordinaire pouvoir, ne désespérez pas de le connaître un jour : officiellement, il est mort depuis cinq cents ans ; les registres de l'église Saint-Jacques-de-la-Buucherie, sa paroisse, enregistrent ses obsèques à la date du 22 mars 1418 ; mais des gens, se prétendant bien informés, ont soutenu depuis, que le rusé compère — par ennoblescence pour le préjugé du vulgaire qui croit la mort inévitable — avait seulement fait semblant de mourir pour pouvoir ensuite se livrer, en toute tranquillité, à travers les siècles, à ces travaux alchimiques, grâce auxquels il avait trouvé le secret d'accroître à

volonté ses richesses et de prolonger indéfiniment sa vie.



NICOLAS FLAMEL PHILOSOPHE FRANÇAIS

Un voyageur français du XVIII^e siècle, parcourant la Turquie d'Asie, trois cents ans après la disparition de Flamel, rencontra, dans la ville de Burnous-Bachi, un savant Dervis qui lui assura que cet homme merveilleux était encore plein de vie, et ajouta du ton le plus convaincant : « C'est un de mes plus fidèles amis, il n'y a pas trois ans que je le rencontrai aux Indes ».

Bien mieux, dans un temps plus proche de nous encore, en 1819, vint habiter à Paris, rue de Cléry, n° 22, un homme qui se disait Nicolas Flamel en personne, seul dépositaire des secrets du Grand Œuvre : en sa demeure, il ouvrit une faculté de

SOUVENEZ-VOUS que la **CARNINE LEFRANCQ** est préparée
AVEC DU **SUC MUSCULAIRE DE BŒUF CONCENTRÉ**
(c'est-à-dire privé de la majeure partie des 85 % d'eau qu'il contient)
VOILA POURQUOI SON ACTION EST SI RAPIDE

sciences hermétiques, où chacun, moyennant la modique somme de trois cent mille francs, pouvait se faire inscrire.

Rien d'impossible donc à ce qu'un de ces jours, sur le Boulevard, vous vous trouviez face à face avec Nicolas Flamel. En prévision de cette occurrence, il n'est pas inutile qu'auparavant vous connaissiez quelque peu son histoire.

Contrairement à la croyance du vulgaire, sa vie s'écoula le plus paisiblement du monde, et ce qu'on en sait n'a absolument rien de mystérieux. Né au milieu du XIV^e siècle, il s'établit à Paris comme écrivain ou copiste; son échoppe s'adossait aux murs de l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, sur l'emplacement actuel du square de la Tour-Saint-Jacques. Sa maison était en face, à l'angle de la rue dite de « Marivaux » depuis le XVIII^e siècle et disparue lors du prolongement de la rue de Rivoli, en 1855. Dans son âge mûr, il épousa une riche bourgeoise plus âgée que lui, dame Pernelle, déjà veuve deux fois, et qui lui apporta des biens considérables. Il avait, de son côté, amassé une assez belle fortune.

Le métier d'écrivain public n'était pas, de son temps, l'humble profession dont M. Robert de Flers a, il y a quelques années, avec « une respectueuse mélancolie », prononcé, dans *la Liberté*, l'éloquente oraison funèbre, à l'occasion de la mort du « Père Jean », son dernier représentant contemporain. Elle vient d'achever de mourir, mais voilà quatre cents ans que l'imprimerie l'avait frappée à mort et reléguée dans la catégorie des petits métiers. Au temps de Flamel, c'était, au contraire, une des professions

des plus honorables et des plus rémunératrices; tous les livres des Universités, tous les factums et procédures des juridictions de toutes sortes, séculières ou ecclésiastiques, civiles ou criminelles, sortaient de la plume des copistes; tout ce qu'impriment aujourd'hui les éditeurs, ceux-ci l'écrivaient, et autant que sont comparables des choses d'époques si éloignées, on pourrait assimiler la situation de Nicolas Flamel et de ses confrères à celle des Didot, des Hachette et des Mame.

Même sans l'alchimie et sans la découverte de la Pierre philosophale, la grande fortune de Nicolas Flamel peut donc parfaitement s'expliquer. Il prit soin, d'ailleurs, de l'étaler avec quelque ostentation, non pas dans sa vie privée qui fut toujours humble et modeste, mais par une quantité de fondations, constructions d'édifices, dotations d'œuvres

où la piété et la charité semblent se mêler à un certain besoin de publicité et de réclame.

Aux portails d'église qu'il construisit, sur les vitraux qu'il donna, à la façade des maisons de refuge qu'il fonda, il fit sculpter ou peindre son image; au XVIII^e siècle, quantité de ces statues ou de ces peintures existaient encore; elles ont toutes disparu aujourd'hui.

L'une des fondations de Nicolas Flamel subsiste pourtant; c'est une maison qu'il avait construite dans un but charitable: « Là, dit un auteur à peu près contemporain de Flamel, gens de mestier (c'est-à-dire patrons ou fabricants), demeuraient en bas, et, du loyer qu'ils



MAISON QU'HABITAIT NICOLAS FLMEL
Rue dite « de Marivaux »

SUC DE VIANDE
DE BŒUF CRUE

PRÉPARÉ À FROID ET
DANS LE VIDE

EN SOLUTION
SACCHARD GYLÉRINÉE

USINE MODÈLE SUR 12,000 MÈTRES CARRÉS
À ROMAINVILLE, PRÈS PARIS

CARNINE
LE PLUS
RAPIDE
LE PLUS ÉNERGIQUE
RECONSTITUANT
LEFRANCO

MALADIES DE POITRINE
ANOREXIE - FAIBLESSE
ANÉMIE - CHLOROSE
CONVALESCENCES
- NEURASTHÉNIE -
MALADIES DE L'ESTOMAC
ET DE L'INTESTIN

DÉPÔT GÉNÉRAL:
FUMOUZE, 75, FAUBOURG ST-DENIS - PARIS



Le DOCTEUR COMBY

payaient, étaient soutenus pauvres laboureurs (ouvriers) en haut. »

Cette maison, située dans le quartier du Temple, est encore debout, elle porte le N° 51 de la rue de Montmorency et sa façade est décorée d'inscriptions et de curieux dessins, tracés en creux sur la pierre. Inscriptions et dessins avaient, à travers les siècles, disparu sous l'empatement successif d'innombrables couches de peinture; le hasard d'une restauration les a fait récemment découvrir et la maison, classée par l'administration des Beaux-Arts, a été réparée par les soins de la Commission des Monuments historiques. Au-

jourd'hui, ce n'est pas sans un admiratif étonnement que, dans cette vieille rue, les passants s'arrêtent devant cette curieuse et vénérable façade et s'appliquent à y déchiffrer cette inscription : « Nous, hommes et femmes, laboureurs, demeurans au porche de cette maison qui fut faite en l'an de grâce mil quatre cent et sept, sommes tenus, chacun en droit soy, dire tous les jours une patenostre et un Ave Maria, en priant Dieu que, de sa grâce, fasse pardon aux pauvres pêcheurs trépassés. Amen. »

Chose curieuse, la destination de la maison n'a presque pas changé depuis Nicolas Flamel; c'est aujourd'hui une pension de famille, tenue par un Suisse qui y loge de jeunes compatriotes désireux de se placer à Paris; les « pauvres laboureurs » du quatorzième siècle sont ainsi, dans les étages du haut, remplacés par de nouveaux travailleurs; quant aux « gens de mestier » du rez-de-chaussée, peut-être les rencontrerait-on encore dans la salle à manger, fort appétissante et aussi archaïque que possible,

où se réunissent les pensionnaires; là, les amateurs du Vieux-Paris eux-mêmes, peuvent s'offrir l'extraordinaire régal d'un déjeuner chez Nicolas Flamel.

Quand Nicolas Flamel mourut, ses générosités

testamentaires ne furent pas moindres que celles qu'il avait faites de son vivant; dix-neuf calices d'or à son chiffre légués à autant d'églises; quatorze communautés, rentées par lui, qui, chaque année, devaient venir célébrer son service anniversaire en l'église Saint-Jacques-de-la-Bouche-rie; l'hospice des Quinze-vingts favorisé d'un legs plus

important encore, à condition que, chaque mois, treize pauvres de l'hospice, marchant deux par deux et précédés d'un prêtre en surplis et d'un clerc portant la croix, se rendraient à la même église pour y entendre une messe basse, après laquelle chacun d'eux devait recevoir quarante-sept sous parisis; c'était là, certes, de quoi ne pas laisser périr sa mémoire.

Lorsque, un siècle plus tard, l'invention de l'imprimerie eût rejeté parmi les plus bumbles la profession d'écrivain public, l'origine d'une fortune si colossale — à en juger par le vivant témoignage de tant de processions — ne fut plus comprise, et on commença à l'attribuer soit à l'usure et à des spéculations sur les biens des juifs pros crits, soit à l'alchimie et à la découverte de la pierre philosophale. Du même coup — pour quoi l'imagination populaire s'arrêterait-elle en si beau chemin? — Nicolas Flamel sortit de sa tombe pour devenir immortel; le bruit courut et se répéta de siècle en siècle, qu'on pouvait le rencontrer encore de temps en temps

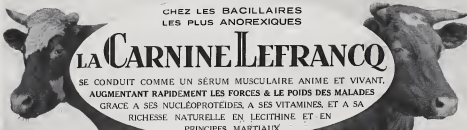


MAISON DE NICOLAS FLEL
à Paris, 51, rue de Montmorency.

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCO

SE CONDUIT COMME UN SÉRUM MUSCULAIRE ANIMÉ ET VIVANT.
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE À SES NUCLÉOPROTÉIDES, À SES VITAMINES, ET À SA
RICHESSÉ NATURELLE EN LECITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX



à Bournous-Bachi ou ailleurs, et même à Paris, en 1819, rue de Cléry, n° 22 ; mais à cette adresse, pour entrer en communication avec lui, il fallait — on l'a vu plus haut — prendre, à ses cours d'alchimie, une inscription de trois cent mille francs.

Jusqu'à la Révolution, toutes les clauses du testament de Flamel furent religieusement observées. Pendant quatre cents ans, chaque mois, les treize pensionnaires des Quinze-vingts s'en furent processionnellement à Saint-Jacques-de-la-Boucherie. La cérémonie, il est vrai, avait, avec le temps, quelque peu perdu de son recueillement primitif, et, dès l'année 1613, un ordre du chapitre avait dû rappeler aux assistants, d'avoir à se conduire, à l'aller et au retour avec la « modeste joyeuse » qui convenait à cette pieuse cérémonie.

La révolution abolit pour toujours ces séculaires fondations. L'église même de Saint-Jacques-de-la-Boucherie fut démolie en 1797 ; la tour seule en resta debout et, achetée par un industriel, servit longtemps à la fabrication du plomb de chasse.

Lorsque, en 1836, la ville de Paris eut l'heureuse idée de racheter ce bijou d'architecture, le comte de Rambuteau, alors préfet de la Seine, fut avisé qu'une vieille pierre, paraissant être l'épithaphe de Nicolas Flamel, et provenant de l'église démolie, se trouvait dans la boutique d'un marchand d'antiquités, rue de Seine. Il apprit en même temps la curieuse odyssée de ce fragment lapidaire : lors de la démolition de l'église il avait, dans les décombres, été recueilli par une fruitière du quartier, et servit longtemps à presser des épinars. En ces humbles fonctions, il fut remarqué par un marchand de coquilles et d'objets d'histoire naturelle qui l'en tira pour le faire figurer parmi ses ammonites et ses rostellaires ; c'est là que l'avait trouvé le marchand d'antiquités qui consentit à son tour à s'en dessaisir en faveur de la Ville, moyennant la somme de deux cents francs.

Cette épithaphe de Nicolas Flamel, aujourd'hui conservée au Musée de Cluny, s'y trouve fort heureusement placée, en un endroit solitaire et recueilli, sous le porche ogival s'ouvrant vers le jardin et au fond duquel se déroule le joli escalier tournant, à rampe de pierre ajourée, qui conduit à la Chapelle.

La pierre, de médiocres dimensions, est dressée contre le mur. Au haut sont gravées trois figures : Notre Seigneur Jésus-Christ au centre, Saint Pierre, tenant en main les clefs du paradis, est à sa droite, et Saint Jacques, porteur d'une épée, à sa gauche. Entre Notre Seigneur et Saint Pierre se voit l'image du soleil et entre Notre Seigneur et Saint Jacques celle de la lune, figures dans lesquelles on a voulu, bien à tort, voir quelques signes cabalistiques. Au dessous se lit cette inscription :

« Feu Nicolas Flamel, jadis écrivain, à laissé, par son testament, à l'œuvre de ceste église certaines rentes et maisons qu'il avait acquises et achetées à son vivant pour faire certain service divin et distributions d'argent chacun an, par aumosne, touchans les Quinze-Vins, l'Ostel-Dieu et autres églises et hospitaux de Paris. Soit prié pour les trespassés. »

Enfin, tout au has, ces deux vers, dus à quelque versificateur fort inexpérimenté :

*De terre suis venus et en terre retourne,
L'âme rend à Toy J. H. U. qui les peccés pardonne.*

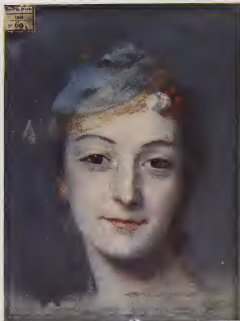
Le nom de Nicolas Flamel a été donné à une rue nouvelle, donnant dans la rue de Rivoli, en face de la tour Saint-Jacques, non loin de l'endroit où s'élevait jadis la maison du viel « écrivain » ; mais là, l'imagination seule peut évoquer son souvenir ; pour retrouver de lui des monuments réels, c'est la vieille maison de la rue de Montmorency et l'épithaphe du musée de Cluny qu'il faut aller voir.

CH. GAILLY de TAURINES.

Le Pont du Gard



MUSÉE DE SAINT-QUENTIN



MADEMOISELLE FEL

Tableau de LA TOUR (1704-1788).

LA CAMARGO

L'esquisse de La Tour nous la montre d'une beauté régulière, mais un peu sèche, les yeux vifs sans profondeur sous les sourcils accentués, la bouche pincée, les joues étroites. Le front, très grand, a des reliefs de réflexion et d'énergie. Le frottis bleu du fond, en mangeant une partie de chevelure, dénude et durcit encore légèrement cette nerveuse petite figure.

L'impression est attachante, cependant, par quelque chose de contenu dans la grâce et de fier dans la coquetterie. Et la magnifique carnation révèle la jeune richesse du sang, fait comprendre cette souple vigueur qui rendait la jolie danseuse infatigable.

Pour elle, Voltaire écrivit ces vers :

Ab! Camargo, que vous êtes brillante!

Mais que Sallé, grande dieux, est ravissante!

Que vos pas sont légers et que les siens sont doux

Elle est inimitable, et vous êtes nouvelle :

Les Nymphes sautent comme vous

Et les Grâces dansent comme elle.

H. LAPAUZE.

○ ═══════ ○ ═══════ ○
La Carnine Lefrancq CONTIENT
 LES FERMENTS VIVANTS DU SUC MUSCULAIRE

MADEMOISELLE FEL

Le portrait de M^{lle} Fel surprend, parmi tant de jolis visages, par son caractère d'exception. On dirait une princesse d'Orient, une sultane langoureuse, égarée parmi ces pimpantes caillottes. La Tour accentua l'effet en coiffant cette fine tête de houri d'un mouchoir de gaze bleuâtre, qui semble une petite calotte turque plantée de côté sur les cheveux sans poudre, et retenu par un ruban d'or où s'accroche une fleur écarlate.

M^{lle} Fel, née à Bordeaux, le 26 novembre 1713, devait avoir dans le sang quelques chaudes gouttes sarrasines. Ses longs yeux de velours, sa pâleur de perle, son mince visage arabe, au nez délicat, aux joues étroites, suggèrent cette hypothèse sur une origine d'ailleurs inconnue.

A vingt et un ans, cette charmante fille entra à l'Opéra, où les qualités de sa voix comme les séductions de sa personne lui assurèrent le succès.

Elle eut de nombreux adorateurs, mais elle en désespéra beaucoup, si l'on en juge d'après la démente de Cahusac, la langueur et les larmes de Grimm, que Jean-Jacques nous peint dans les *Confessions*. Elle joua la Colette du *Devin de village* en 1752-1753. C'est vers cette époque que La Tour la connut et l'aima. Elle avait alors la quarantaine. Elle partagea la passion du peintre et ne le quitta plus jusqu'à ses dernières années de septuagénaire, où Saint-Quentin le lui reprit. H. LAPAUZE.

MUSÉE DE SAINT-QUENTIN



LA CAMARGO

Pastel de LA TOUR (École Française).

LE DOCTEUR COMBY



Jules Combyest
né à Pompadour
(Corrèze), le 28
avril 1853.

Externe des
hôpitaux en 1876,
il arrivait à l'In-
ternat en 1878,
et passait succes-

sivement dans les services du professeur B. Anger,
à Saint-Antoine; du professeur Lannelongue, à
Sainte-Eugénie; du docteur Proust, à Laribois-
sière et du docteur Siredey, dans le même Hôpital.

En 1885, le docteur Comby était reçu médecin
des Hôpitaux, et il fit fonction à l'Hôpital
des Enfants-Malades dont il est actuellement
médecin honoraire.

Ce savant clinicien s'est en effet spécialisé,
dès le début de sa carrière, dans la pratique
infantile, et il a écrit de nombreux ouvrages
sur la médecine des enfants.

En 1881, il passait son doctorat avec une thèse
sur l'*Emphyème pulsatile*. Cette thèse est à peu
près le seul travail de l'auteur ne se rapportant

pas à la Pédiatrie. Il faut en rapprocher une
étude, publiée en 1901, sur la Pleurésie pulsatile.

Mais depuis, le docteur Comby a écrit un
Traité du Rachitisme (2^e édition, en 1901); un
livre sur les *Médicaments chez les Enfants*,
en 1900; un *Formulaire de Poche pour les Mala-
dies des Enfants* (Rueff, 1907); un *Dictionnaire
d'Hygiène des Enfants* (Rueff, 1901); *Thérapeu-
tique et Prophylaxie des Maladies des Enfants*
(Rueff, 1894, 4^e édition, 1901); *200 Consulta-
tions médicales pour les Maladies des Enfants*, et
son beau *Traité des Maladies de l'Enfance*,
arrivé à sa 4^e édition dès 1902, et auquel
nous devons une mention particulière.

On trouve encore, du même auteur, des
monographies sur les oreillons, sur l'alimentation
des enfants (1908), etc.

Ancien président du Syndicat des Médecins
de la Seine et de l'Union des Syndicats Médi-
caux de France (1897-1899); ancien Président
de la Société de Pédiatrie de Paris (1906),
ancien vice-président de la Société Médicale
des Hôpitaux, le docteur Comby est Chevalier
de la Légion d'honneur.

PASTEL

*J'aime à vous voir en vos cadres ovales,
Portraits jaunés des belles du vieux temps,
Tenant en main des roses un peu pâles,
Comme il convient à des fleurs de cent ans.*

*Le vent d'hiver en vous touchant la joue
A fait mourir vos ailets et vos lis,
Vous n'avez plus que des mouches de boue,
Et sur les quais vous gîsez tout salie.*

*Il est passé le doux règne des belles;
La Parabère avec la Pompadour
Ne trouveraient que des sujets rebelles,
Et sous leur tombe est enterré l'amour.*

*Vous, cependant, vieux portraits qu'on oublie,
Vous respirez vos bouquets sans parfums,
Et souriez avec mélancolie
Au souvenir de vos galants défunts.*

Théophile GAUTIER.

LA CARNINE
LEFRANCQ

*Ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin,
comme le fait la viande crue, et
son action est plus Énergique puisque
" DANS LA VIANDE CRUE,
L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE,
ACTIF, THÉRAPEUTIQUE,
C'EST LE JUS "*

Docteur J. HÉRICOURT.
"Le Zéphirien"
J. Roux, Éditeur

LA CARNINE
LEFRANCQ

*Quelques-uns ont pu dire qu'il n'y a
rien de mieux que la viande crue,
mais elle est si difficile à digérer,
qu'il vaut mieux faire prendre
une petite quantité d'un remède dont on a vu l'efficacité
qu'une dose élevée d'un produit qui ne l'a pas.*

DE LA COMTESSE DIANE

L'amour maternel est fait de dévouement et
d'égoïsme; la mère ne sent que son dévouement,
les étrangers sentent son égoïsme.

La première condition pour être heureux est
de se croire indispensable au bonheur d'un autre;
cela fait accepter la vie.



MADAME DE POMPADOUR

Pastel de Quentin LA TOUR (1704-1788). École française.

CARNINE LEFRANCQ

LE PLUS ÉNERGIQUE
RECONSTITUANT